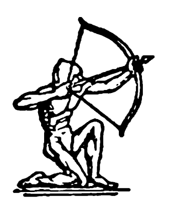
LA VIE CHRÉTIENNE PRIMITIVE

par

DOM HENRI LECLERCQ



LES ÉDITIONS RIEDER, PARIS

7, place Saint-Sulpice, 7

1928

CE VOLUME A ÉTÉ ACHEVÉ EN NOVEMBRE M.CM.XXVIII, LA GRAVURE DES PLANCHES PAR LA SOCIÉTÉ DE GRAVURE ET D'IMPRESSION D'ART A CACHAN (SEINE), LE TEXTE PAR F. PAILLART A ABBEVILLE (SOMME).

Imprimi potest
† F. CABROL
cons. dep.

LA VIE CHRETIENNE PRIMITIVE

LE PRÉCURSEUR ET LE MESSIE

Sous le règne de Tibère César on observa une grande agitation religieuse en Palestine. Un prophète nommé Jean, dont la vie austère, le rude vêtement et la parole brûlante rappelaient d'autres prophètes fameux par leurs prédictions et leurs travaux, attirait vers lui des multitudes de Juifs. Il leur recommandait de faire pénitence pour leurs fautes passées et de n'y plus retomber dans l'avenir ; après les avoir instruits, il les faisait descendre dans le lit du Jourdain et les baptisait. Sa prédication s'adressait principalement à ses compatriotes, elle paraît n'avoir eu qu'un faible retentissement parmi les païens. Jean groupa autour de lui quelques disciples ; certains d'entre eux lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin de sa carrière, d'autres s'attachèrent à un prophète dont lui-même n'était que le précurseur et qui était, lui, le Fils de Dieu et le Messie. Des prodiges avaient signalé la rencontre de Jean et de Jésus, qui avait réclamé le baptême dans le Jourdain, et, peu de temps après, avait commencé en Galilée le ministère le plus éclatant dont le souvenir soit demeuré dans la mémoire des hommes. Pendant trois années consécutives, Jésus, escorté, lui aussi, par un groupe de disciples, avait parcouru la Palestine, entraîné des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants

à qui il enseignait le royaume de Dieu. En sa présence, à son contact, par son geste et par sa parole, les merveilles se multipliaient ; il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux infirmes, la vie aux morts. Mais si ses bienfaits étaient sans nombre et sa compassion sans limite, son enseignement soulevait des haines inexpiables, celles des intérêts lésés et des hypocrisies démasquées. On aurait pu croire que l'admiration et la reconnaissance de tous ceux que Jésus avait instruits et guéris dressaient autour de sa personne une armée de défenseurs : il n'en était rien.

Un miracle plus retentissant que tous ceux qui avaient précédé, la résurrection de Lazare, précipita l'événement. Jésus n'avait pu se montrer sans que sa vue soulevât quelqu'une de ces ovations délirantes qui semblent sincères en Orient, tant elles y sont soudaines et bruyantes. Son entrée à Jérusalem avait pris une allure triomphale, ses ennemis se crurent menacés et brusquèrent l'attaque. Excommunié, trahi, livré, jugé, condamné, supplicié, le drame s'était déroulé si rapidement qu'aucune intervention efficace n'avait eu le temps de se produire, ni parmi la foule consternée ni parmi les disciples terrifiés et fugitifs. Dans la soirée du vendredi, quand on descendit de la croix le cadavre sanglant et raidi de Jésus, certains durent se dire que, de l'œuvre accomplie pendant trois années de prédication et de miracles, il ne resterait rien qu'un souvenir bientôt dissipé.

Ils se trompaient. Pendant trois années, Jésus avait répandu la semence à profusion dans le sol, toujours fertile, de l'âme humaine ; la semence levait, et, le dimanche matin, lorsque circula parmi les disciples l'extraordinaire nouvelle de la résurrection du Maître, de ses apparitions, de sa présence, lorsque les témoignages se multiplièrent, se précisèrent, quand Pierre, et Jean, et Marie-Madeleine, et Thomas, et les pèlerins d'Emmaüs et plus de cinq cents autres eurent parlé, affirmé, attesté, on vit sur la terre une chose nouvelle : la Foi.

Si, par la suite, le christianisme inspira une conception sociale, il commença par être une croyance religieuse et il demeura une religion divine ; le mystère de sa durée et de sa fécondité est là. Mais le christianisme était chose si nouvelle, si incompatible avec le paganisme et la civilisation qui en était le produit et l'expression qu'un conflit entre ces deux réalisations était inévitable et prochain. La victoire était promise au christianisme, mais elle serait le prix d'un effort patient et d'une lutte héroïque. Cet effort se porta sur les conditions générales de l'existence dans la société païenne, il les modifia ; il leur substitua son idéal et il le pratiqua en attendant qu'il l'imposât. C'est l'histoire sommaire du changement général de la vie causé par le christianisme qu'on se propose d'esquisser ici.

LES CONFLITS INÉVITABLES

Le christianisme a-t-il eu conscience, à ses débuts, de l'impossible entente entre le judaïsme et lui ? Certainement non. Malgré la rancœur qu'aurait pu leur laisser le souvenir du procès et du supplice de leur Maître, les apôtres étaient si étrangers à toute idée de schisme qu'on les vit reparaître dans le Temple, reprendre leurs places dans les synagogues, prier avec leurs coreligionnaires dont rien, croyaient-ils, ne les séparait. Jésus leur avait dit qu'il était venu en ce monde non pour rompre mais pour parachever, et eux, fidèles à son exemple et inspirés de son esprit, n'entendaient pas s'écarter de la religion d'Israël tout en y faisant sa place au Christ. C'est pourquoi, très loyalement et très pacifiquement, ils s'associaient à la prière commune et au sacrifice public et ils comptaient sans doute sur l'évidente résurrection du Maître, sur l'éclat de ses miracles, sur la vertu de sa grâce pour triompher des résistances que la prédication de ses apôtres

s'efforçait de réduire. Dans la pensée de ceux-ci il ne pouvait être question de consentir, pour le Fils de Dieu, à un rang subordonné; mais il est impossible, à défaut de toute indication, d'entrevoir par quelles modalités les apôtres eussent fait au Messie, incarné en la personne de Jésus, la place qui devait être la sienne dans le culte du vrai Dieu tel que le pratiquaient les Juifs.

S'ils se flattèrent quelque temps d'y réussir, cet espoir dura peu de temps ; à toutes leurs avances, les Juifs (ceux qui ne se convertissaient pas) répondirent par des refus, des sévices et bientôt des violences sanglantes. Cependant les Apôtres s'obstinaient à limiter leur horizon au peuple d'Israël ; saint Pierre s'était enhardi un jour jusqu'à ouvrir l'Eglise aux païens, il avait dû exposer ses raisons, presque se justifier ; et, nonobstant l'attitude conciliante du collège des Douze, leur politique d'entente rencontrait plus d'adversaires que de partisans, même dans les rangs de l'Eglise naissante. Depuis les fructueuses prédications des premiers jours, la foi nouvelle avait été portée par des convertis dans les juiveries dispersées en terre païenne, un élément nouveau avait gagné rapidement en nombre et en influence, deux tendances s'affirmaient représentées par deux partis : les judaïsants et les hellénistes.

Un premier conflit, tout intérieur, s'éleva entre eux et aboutit à un compromis. Le collège apostolique conserva le pouvoir, mais l'institution des diacres prit une importance telle qu'il fallut désormais faire sa part à l'hellénisme. La communauté de Jérusalem continuait à ménager le judaïsme, à se conformer au rituel, mais, en outre des assemblées aux heures consacrées, elle avait ses réunions privées et sa liturgie distincte ; chaque jour, au sortir du Temple, on formait des groupes qui se dispersaient dans différentes habitations, là on rompait le pain et on rendait grâces à Dieu dans la joie et la simplicité du cœur.

Un conflit plus grave se préparait. Les ménagements des

apôtres n'allaient pas jusqu'à garder le silence, au contraire ; ce que nous pouvons ressaisir de leur prédication nous les montre annonçant Jésus-Christ mis à mort et ressuscité, prince et sauveur, assis à la droite du Père pour la pénitence d'Israël et le salut des hommes. Les diacres, plus jeunes, plus entreprenants, soutenaient des controverses, réduisaient leurs contradicteurs au silence, ou bien aux coups. Le diacre Etienne fut la victime illustre qui, la première, donna sa vie pour sa croyance. Sa mort fut suivie d'une période de persécution ouverte, les apôtres et les plus signalés ou les plus compromis par leur foi dans le Christ s'éloignèrent, pour un temps, de Jérusalem. Quelques-uns avaient commencé à se sentir à l'étroit dans cette enceinte et regardaient au loin, hors des frontières de la Palestine. La foi faisait des progrès assez signalés à Antioche pour qu'on y affublât d'un sobriquet ceux qui croyaient en Jésus, les *Chrestianoi* ; elle gagnait des partisans assez nombreux à Damas pour qu'on s'apprêtât à sévir contre eux. On avait donc abouti à la persécution, c'est-à-dire, pratiquement, à la rupture.

Mais, avant que celle-ci fut consommée, un dernier essai allait être tenté. Paul était entré dans l'Eglise et ceux qui savent quel homme il fut ne croiront pas un seul instant que ce fut par manque de courage ou par timidité d'esprit qu'il adopta la méthode que nous le voyons suivre. Peut-être jugeait-il les avances faites par le collège apostolique et l'accueil décourageant qu'elles avaient reçu assez peu concluants ; en tout cas, il reprit l'expérience par lui-même et voici ce qu'elle donna.

A Salamine, à Antioche de Pisidie, à Iconium, à Lystres, à Derbé, à Perge de Pamphylie, à Philippes, à Thessalonique, à Athènes, à Corinthe, à Ephèse, Paul commença sa prédication dans la synagogue, annonça Jésus crucifié et ressuscité d'entre les morts. Presque partout il échoua et fut obligé de choisir soit un autre local, soit la place publique, s'estimant heureux

quand il évitait les sévices, les brutalités et parfois le supplice. Désormais la preuve était acquise ; entre le judaïsme et le christianisme l'accord, quelles que fussent les bases qu'on pouvait lui donner, était impossible. Si on tarda quelques années à s'en apercevoir publiquement, ce fut parce que l'hostilité se manifestait sous forme de brimades et de vexations entre gens confinés dans un même quartier, appliqués à de semblables négoces et qu'on désignait tous sous le nom de Juifs sans prendre la peine de les distinguer les uns des autres d'après leurs croyances.

Etait-ce aussi à un conflit que devaient aboutir les rapports entre le christianisme et le paganisme ? Au début de notre ère, le paganisme faisait encore figure de religion et l'éternité semblait promise à l'Empire, de sorte que les apôtres de Jésus ne purent entretenir longtemps la pensée de vivre sur le pied de paix avec cet empire dont le chef possédait des autels sur lesquels Rome et Auguste recevaient les honneurs divins. Cependant la religion romaine et les divinités hellénistiques se montraient assez peu susceptibles à l'égard de leurs rivales. Pourvu que le scepticisme fut élégant et l'athéisme discret ils n'avaient à peu près rien à craindre de la religion officielle ; d'ailleurs le scepticisme ni l'athéisme ne recherchaient la publicité et ne voulaient ébranler ou ruiner la croyance des foules, l'impiété était un produit de luxe réservé à une élite, la religion demeurait la règle morale destinée et imposée à la multitude. A Rome, la religion gouvernait la vie entière, prescrivait les rites, réglait la morale ; elle était une discipline et une liturgie, n'ayant pas de dogmes, pas de mythes, pas de légendes et cela mettait les consciences au large. Le panthéon gréco-romain était accueillant et hospitalier aux divinités exotiques. Cette tolérance des religions païennes les unes pour les autres s'explique par le fait qu'aucune parmi elles n'était bien sûre de son affaire. Ceux qui croient à la multiplicité des dieux n'en sont pas à compter avec quelques-uns de plus. Il est assez

probable qu'il n'eût tenu qu'aux Juifs de faire admettre Jehovah à un rang des plus honorables dans le panthéon ; ils s'y refusèrent toujours, à supposer qu'ils y songèrent jamais, et nonobstant leur monothéisme farouche, ils réussirent, depuis le temps de Jules César, à se rendre si nécessaires et à découvrir de si habiles accommodements, qu'ils pratiquèrent leur culte et gardèrent leur foi intacte sans blesser les susceptibilités de l'idolâtrie. On peut douter que les chefs de l'Eglise aient eu pleine confiance dans la durée indéfinie de cette situation, qu'ils aient fondé sur elle des chances d'établissement, mais tant de problèmes et tant d'inconnues s'offraient à eux qu'ils attendaient des circonstances et de l'expérience la meilleure solution.

Celle qu'ils adoptèrent était la plus prudente et la meilleure. Malgré le conflit latent entre le christianisme et le judaïsme, la distinction n'était pas faite officiellement entre eux ; le christianisme vécut et dura, épargné et comme inaperçu à la faveur de cette équivoque. Même il prospéra, étendit ses missions, s'enracina dans des villes telles que Antioche, Ephèse, Alexandrie, Corinthe et Rome où la police romaine affectait de ne faire aucune distinction entre Juifs et chrétiens. Sous Claude, la police expulsa les uns et les autres de Rome, sans distinction ; entre eux, les querelles renaissaient sans cesse et le proconsul Gallion, en Achaïe, en savait quelque chose ; mais le sujet de ces disputes paraissait si subtil à des magistrats et à des policiers romains qu'ils renonçaient à y voir clair. Entre Juifs et chrétiens le dissentiment portait sur la personnalité de Jésus : Dieu pour ceux-ci, imposteur pour ceux-là et, pour les Romains, simple prétexte au désordre.

Sous Néron on vécut quelques années encore à l'abri des privilèges qui couvraient les Juifs ; mais, en 64, l'orage éclata. Soit effet du hasard, soit dessein prémédité, Rome presque entière brûla. Au sinistre sans égal répondit une stupeur, puis une haine sans pareille ; la voix publique imputa le

désastre à l'empereur. Celui-ci comprit qu'il était allé trop loin. Le crime sacrilège avait chassé et anéanti une multitude de dieux, une expiation religieuse était devenue nécessaire.

Néron ne pouvant être rendu responsable ni châtié, il se substitua des coupables. On procéda à des arrestations en masse parmi les chrétiens accusés du crime d'incendie ; puis l'accusation dévia, ce qu'on poursuivit chez eux ce fut la croyance et le refus de sacrifier aux divinités païennes. Des fêtes hideuses eurent lieu où l'horreur des supplices fit oublier l'atrocité des calomnies et le peuple fut ému de pitié à la vue de cette multitude livrée pour satisfaire la vengeance d'un seul. Entre l'Etat païen et la religion chrétienne le conflit venait de s'ouvrir que remplirait pendant deux siècles et demi (64-314) l'épopée extraordinaire du martyre. Dès leur première rencontre, ce conflit était placé sur son véritable terrain, le décret impérial refusait aux chrétiens le droit d'exister : *Christiani non sint*. Dans l'histoire de la conquête du monde païen par le christianisme, ces trois petits mots sonnent comme la promesse du bulletin de victoire !

L'APOSTOLAT CHRÉTIEN

On les mettait hors la loi. Illusion, car il n'est au pouvoir d'aucun despote de lutter contre l'Esprit et de le faire reculer. Au moment où l'empereur prononçait : « Qu'il n'y ait pas de chrétiens », le christianisme ne pouvait déjà plus être aboli, ni asservi, ni contenu. L'événement du mois d'août 64 inaugurait une chose nouvelle, inouïe : le martyre. Dans le paganisme personne ne mourait pour affirmer sa croyance ; parmi les chrétiens on avait vu le diacre Etienne et l'apôtre Jacques donner leur vie pour Jésus-Christ, mais le judaïsme aussi avait eu ses martyrs : Isaïe, Zacharie, Eléazar.

Cette fois c'était une « foule immense » qui se livrait, qui confessait sa foi et mourait pour rendre témoignage à Jésus. On n'avait jamais rien vu, rien imaginé de semblable. Voilà un changement.

Quelque répugnance qu'on puisse ressentir à l'égard des nouveautés, il faut convenir que le christianisme, à son début, apparut comme une nouveauté et certains parmi ses adhérents les plus convaincus, aujourd'hui qu'il se réclame de vingt siècles d'existence et de tradition, eussent compté peut-être parmi ses adversaires les plus acharnés s'ils avaient été contemporains de son apparition. Ils n'eussent pas manqué alors d'énumérer, sans en omettre une seule et en les grossissant peut-être un peu, les conditions naturelles qui, à leurs yeux, pouvaient expliquer son succès. Et c'en étaient sans doute que l'uniformité relative de langue et d'idées résultant de la diffusion de l'hellénisme, de même que l'unité politique véritable imposée aux provinces par l'empire romain, et encore le développement des voies et moyens de communications, la sécurité des routes, l'organisation des relais, l'administration des postes, autant de faits indifférents en apparence et qui n'en apportent pas moins un actif concours à la prédication et à l'expansion d'une doctrine. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer ce qui se passe dans l'empire et hors des limites de l'empire. Ici, faisons-en l'aveu, le christianisme n'avance pas, il ne pénètre même pas, ou bien, s'il pénètre, il s'enfonce et disparaît, nous n'en pouvons relever la trace. C'est que chez les Scythes, les Parthes ou les Germains, les facilités matérielles n'existant à aucun degré, ni apôtres, ni missionnaires, ni évangélistes, ni périodeutes n'ont travaillé et évangélisé, ou bien leur effort aura généralement échoué.

D'autres raisons ont aidé aux conditions matérielles du succès. Par-dessus tout celle-ci : la politique religieuse de Rome, tolérante pour les religions nouvelles, qu'elle se réserve d'absorber à son heure. Cette politique favorise un réveil spi-

rituel caractérisé par l'infiltration et le succès des religions orientales de la Syrie et de la Perse ; l'Egypte n'est pas en retard, et c'est, en partie, grâce à son exotisme sémite que le christianisme, au moins jusqu'à l'an 64, fait ses premiers et rapides progrès. On doit s'attendrir sur l'héroïsme des martyrs, s'extasier de leur endurance, glorifier l'ardeur de leur foi et l'intégrité de leur croyance, mais ce n'est là qu'un aspect pathétique, émouvant, d'une situation sociale sans autre issue que celle que consacrera, en 314, l'édit de Milan. Le conflit, porté à ce degré de tyrannie d'un côté, d'abnégation de l'autre côté, trahit deux convictions en présence inégalement efficaces. Le christianisme qui se résigne à tout, même à la mort, est incomparablement plus robuste que le paganisme qui se permet tout, même les supplices. Entre eux les chances de l'avenir ne sont pas plus égales que les convictions du présent, car rien ne permet de croire que ceux qui font mourir parce qu'ils ont encore la force entre les mains, sauraient mourir à leur tour s'il le fallait pour rendre témoignage de leur croyance. Dans la lutte qui s'engage entre l'idolâtrie et le christianisme, il est déjà possible d'entrevoir l'issue. Religion officielle et exploitant à fond tous les avantages que comporte cette situation privilégiée, le polythéisme ne revendique pas la vigueur surnaturelle que le christianisme possède en vertu de son origine, qu'il entretient et accroît de jour en jour ; volontiers il s'abandonne à la sécurité, cesse de se défendre contre les éléments de dissolution qu'il contient et sa désagrégation qui s'annonce plus ou moins prochaine.

Jésus avait envoyé ses apôtres enseigner toutes les nations et, pour leur coup d'essai, ceux-ci s'étaient adressés à une foule compacte de pèlerins attirés à Jérusalem pour la célébration d'une fête à l'issue de laquelle ils reprendraient les chemins de leurs pays très éloignés les uns des autres, quelques-uns même extérieurs au territoire de l'empire : Parthes, Mèdes, Elamites, Mésopotamiens. Avec eux se trouvaient des sujets asiatiques

de l'empire : Juifs, Cappadociens, Pontiques, Asiates, Phrygiens, Pamphyliens, et encore des Egyptiens, des Lybiens, des Arabes et des habitants de Rome. Ces pèlerins, rentrés chez eux, y rediraient ce qu'ils avaient appris, vu et entendu, et de leurs récits naïfs et touchants où, peut-être, la vérité se colorait d'imagination, nous ignorons tout. Pas un écho de ces premières voix n'a été recueilli et ce silence est d'autant plus remarquable que les voyages de saint Paul lui eussent permis de noter l'existence d'une sorte de proto-prédication évangélique ; or le livre des *Actes* ni les *Epîtres* de l'apôtre n'y font pas la moindre allusion.

Un nouvel exode de messagers apostoliques suit la mort d'Etienne ; ceux-ci se répandent sur toutes les routes de la Judée, de la Galilée et de la Samarie ; ils suivent le littoral et pénètrent en Phénicie, certains poussent jusqu'à Damas, d'autres jusqu'à Antioche, d'autres encore débarquent en Chypre. Peu après, Paul va partir à la conquête du monde, infatigable ! Pendant quinze ans on le voit sillonner tout le versant occidental de l'Asie Mineure : Cilicie, Lycaonie, Pisidie, Isaurie, Phrygie, Mésie, Asie proconsulaire, Chypre, Macédoine, Achaïe, peut-être l'Illyrie. Ses courses ne se règlent pas au hasard ; Paul ne s'arrête que sur les points où le succès lui ouvrira, selon son expression, « une porte sur le dehors ». Ephèse est une des larges portes par où s'écoulent une multitude de voyageurs dans la direction de l'Asie romaine depuis la Lycie jusqu'à la Propontide. Antioche est un des plus vastes entrepôts où doivent se rencontrer l'Orient et l'Occident afin de procéder à leurs échanges. Thessalonique ouvre l'accès de la Macédoine. Corinthe commande à l'Achaïe, et la route de Rome est déjà jalonnée par la présence de « frères » à Pompéï, à Pouzzoles.

Saint Paul écrit aux Romains que leur foi est annoncée « dans le monde entier »; saint Jean dénombre une multitude issue « de toutes les races, peuples et langues » ; saint Clé-

ment dit que la justice a été enseignée « dans tout l'univers » ; saint Ignace parle des évêques établis jusqu'aux « extrémités du monde ». A peine le christianisme a-t-il pénétré en Bithynie que le paganisme y a périclité. Partout on dénonce la présence dè fidèles, dans les villes, dans les bourgs, dans les campagnes, parmi toutes les classes de la société, sans que l'âge ni le sexe tiennent personne à l'écart. On peut, d'après cela, penser que Hermas n'a rien exagéré lorsqu'il a dit que la foi chrétienne, vers le milieu du IIe siècle, ressemble à un grand arbre dont l'ombrage abrite les monts et les plaines ; la terre tout entière est soumise à la loi divine et les peuples assis à l'ombre de cet arbre immense, ce sont les nations qui ont entendu la parole. Celui qui s'exprime de la sorte doit être bien instruit car il est le propre frère du pape Pie Ier.

Il n'est pas contestable qu'à ces débuts, le christianisme ait pris une expansion merveilleuse, laquelle suscita chez les Juifs et chez les païens d'ardentes oppositions. De Jérusalem partaient des contre-missions chargées d'annoncer partout qu'une hérésie athée et contre la Loi avait été répandue par un certain Jésus, galiléen, imposteur, crucifié, dont les disciples avaient volé le corps pour le faire disparaître afin de pouvoir annoncer sa résurrection. Ces attaques étaient moins redoutables que la contradiction soulevée dans certaines Eglises naissantes. Dès l'origine, on voit germer et croître à l'ombre du christianisme un esprit de dénigrement et de délation, d'étroitesse et de mesquinerie qui est l'habituelle revanche et l'exercice favori des médiocrités, habiles à mettre en circulation ces accusations vagues, ces inquiétudes affectées, ces alarmes prétendues qui ne sont que l'ordinaire appareil de l'envie revêtue des insignes de la charité. L'apostolat de saint Paul n'en fut pas entravé, mais l'apôtre en souffrit personnellement et l'expansion du christianisme en fut quelque peu contrariée dans son essor. Des émissaires se montrent à Antioche, à Corinthe, en Galatie, qui dénigrent avec acharne-

ment l'œuvre entreprise et déjà en partie réalisée. Paul les dénonce : faux apôtres, ouvriers astucieux déguisés en disciples du Christ ainsi que Satan se déguise en ange de lumière. Voilà le ton de l'avertissement.

C'est en Asie Mineure que s'était porté le premier et vigoureux effort de l'apostolat chrétien ; c'est là qu'il fit le premier essai de sa force naissante et de la séduction de son enseignement. Les vallées du Méandre et du Lycus servaient de voie de pénétration au commerce et aux idées ; puis la doctrine pénétra dans la région du Glaucus, atteignit Acmonia et la Pentapole phrygienne, évitant les contrées trop montagneuses. Non seulement l'arrière-pays était gagné, mais les villes se laissaient conquérir rapidement : Sardes, Smyrne, Pergame, Philadelphie, Thyatire, Tralles peut-être aussi. A l'heure où, les uns après les autres, les apôtres disparaissaient, ils pouvaient se rendre témoignage que leur cause triomphait, la parole de Jésus se faisait entendre, ses promesses se réalisaient ; déjà, passant de mains en mains, l'Evangile enivrait les cœurs de courage, d'espérance et d'amour.

Et cependant on ne sait comment décrire, quel nom donner à cette propagande qui a échappé à l'observation des contemporains, tellement qu'on n'a noté nulle part son apparition, pas plus qu'on n'a retenu le nom de ses ouvriers. Rien de moins administratif, de moins colonisateur que cette tentative pour laquelle le nom de « mission » présente encore quelque chose de trop concret, car qui dit mission suppose un groupe et un centre, à tout le moins un point de repère. Ici, on ne voit rien ni personne et, un jour, à l'improviste, la chose ou le mot ou le signe de la Foi apparaît dans des chuchottements, des gestes, mettant sa douceur et son sourire parmi ces terrains vagues qui bordent toutes les grandes villes. Là où il n'existe ni temples pour les dieux, ni thermes pour les riches, dans ces quartiers malsains et malpropres où sont relégués les abattoirs, les tanneries, les boyauderies, où végète une popu-

lation sordide, on entend des femmes, des enfants parler de Jésus, de l'Homme-Dieu, du Dieu ressuscité, de l'Ami des pauvres et des humbles. Quelle bouche leur a, pour la première fois, prononcé son nom ? Quel missionnaire est venu le faire entendre ? Une femme le plus souvent, une ouvrière, une esclave fugitive sortie on ne sait d'où, une veuve qui reste, sous ses haillons, digne comme une matrone. Ensuite un inconnu, arrivé seul, venu de loin, survient, s'abrite quelque part, n'importe où, s'exprime sans correction mais avec une flamme qui consume. Il rassemble ces femmes, ces enfants, quelques hommes aussi, leur apprend des choses inouïes, leur parle du Père, de Jésus, de l'Esprit, leur apprend des prières et des cantiques, leur distribue une nourriture mystérieuse qui les transporte et les fortifie. A l'entendre, il n'est rien, qu'un simple *presbuteros*, mais celui qui l'a envoyé est le père d'une grande famille, il le nomme *episcopos* et au-dessus d'eux se trouve l'*apostolos*, celui-là a conversé avec Jésus.

A partir du second siècle, Rome devient le centre de l'évangélisation qui se développe avec plus ou moins d'intensité. Ce développement progressif et rapide du christianisme satisfait les fidèles beaucoup plus qu'il ne les surprend. Le succès obtenu ne leur semble pas dépasser ce qu'ils doivent attendre de la mise en œuvre des moyens employés. Pas plus Tertullien qu'Origène et Eusèbe ne paraissent apercevoir un phénomène miraculeux dans l'expansion du christianisme ; ils y verraient plutôt la réalisation des promesses de Jésus-Christ à son Eglise. L'Orient et l'Occident ne marchent pas à la même allure. L'Afrique du Nord n'a pas été pénétrée par l'Evangile en même temps et suivant les mêmes méthodes qui ont prévalu en Asie Mineure et en Egypte. Lorsqu'une grande voie de communication fluviale, comme le Nil ou le Rhône, était en possession d'attirer à elle la principale activité d'une contrée, c'est le long de cette artère qu'il faut chercher les traces des premiers établissements chrétiens. En Asie Mineure, quelques

grands chemins d'une notoriété universelle rendaient les mêmes services que les voies de pénétration fluviales. Ailleurs, le rivage de la mer, l'estuaire des fleuves, le voisinage des ports offraient un pied-à-terre en attendant l'heure de pénétrer plus avant. La hardiesse d'un missionnaire, l'audace plus réfléchie et l'esprit d'entreprise d'un évêque les jetaient en plein inconnu, affrontant les échecs, surmontant les périls et maîtrisant la destinée. Ce qui frappe, c'est le courage de ces pionniers ; ils pénètrent partout, prennent pied, s'obstinent, réparent les brèches, relèvent les ruines et, finalement, s'implantent. Ce qui nous l'apprend c'est cette longue suite d'Eglises, de listes épiscopales, de noms de martyrs, de traditions altérées mais reconnaissables encore, qui marquent l'emprise de la foi chrétienne sur un sol d'où, à aucun prix, elle ne se retirera plus.

Et c'est un beau succès d'avoir, en deux siècles et demi de luttes et de souffrances, envahi pacifiquement et conquis numériquement le monde antique. Si, en 314, les chrétiens ne possédaient pas la majorité absolue dans l'Empire, ils n'en étaient pas moins maîtres de la situation politique ; Constantin le comprit et, politique avisé, se rangea parmi eux. « Nous voulons, disait l'édit de Milan, que chacun de ceux qui ont la volonté de suivre la religion chrétienne le puisse faire sans crainte d'être aucunement molesté. Nous avons donné à ces chrétiens l'absolue liberté de suivre leur religion. » C'était la réponse au *Christiani non sint* et le bulletin de victoire ! La victoire définitive cette fois.

LA PÉNÉTRATION SOCIALE

Le christianisme s'est amoureusement penché sur les pauvres, les humbles, les souffrants, les déshérités de la fortune, des honneurs, de la santé, alors que le paga-

nisme n'avait de prévenances et d'attentions que pour les riches et les puissants, montrant en cela qu'il était moins une religion qu'une exploitation, se condamnant par là, lui-même, à la stérilité. C'est qu'en matière de création et d'organisation religieuses, les classes dirigeantes marchent d'ordinaire à la remorque des classes populaires ; pour avoir compris cette vérité et s'en être inspiré, le christianisme primitif a favorisé la plus vigoureuse floraison morale et mystique dont l'humanité ait offert le spectacle.

Pline écrivait à Trajan que la foi nouvelle avait pénétré partout, même dans les campagnes ; néanmoins, on peut dire que, jusqu'au IVe siècle, le christianisme se propagea surtout dans les villes, les capitales populeuses et commerçantes de l'Empire romain, parmi la foule « de toute tribu, de toute langue et de toute nation ». La religion nouvelle était plus favorablement accueillie dans les villes carrefours que dans les vieilles cités, elle était moins suspecte aux populations mouvantes et affairées qu'aux vieilles races superstitieusement attachées à leur passé et à leur sol. Des Athéniens souriaient, des Romains s'indignaient à l'annonce d'une superstition nouvelle, des Syriens, des Asiates, des Alexandrins et toute la foule des *Græculi*, sans traditions et sans préventions, écoutaient avidement et recevaient avec enthousiasme le message chrétien.

La plupart étaient des gens de peu, des artisans, des gagne-petit, de ceux qui ne laissent pas de trace et dont le nom ne nous apprend rien de plus que ne ferait l'anonymat. La civilisation antique les comptait pour rien, le gouvernement municipal ne les ignorait pas tout à fait puisqu'il les opprimait, et cela de la manière la plus rémunératrice pour lui, en les pressurant. Les honneurs, les fêtes, les jouissances de la littérature et de l'art étaient réservés à une élite, au groupe des citoyens. Les autres, tous les autres, se partageaient le silence, l'obscurité, l'indigence et vivaient sous le poids du mépris. Personne

parmi les poètes, les philosophes, les historiens ne prête l'oreille à leur plainte pour nous la redire, pas plus que personne parmi les législateurs, les magistrats, les princes ne l'écoute pour l'apaiser. Ils vivent donc ces humbles, sans pitié, sans amour, sans respect, portant leur lourd fardeau sans que nul se soucie de leur venir en aide.

Si loin qu'on remontât dans le passé, il en avait été toujours ainsi ; et voici qu'en un jour béni un héritage venait échoir à ces déshérités, héritage tellement magnifique qu'il faisait songer à une féerie orientale. « Il n'y a pas parmi vous, leur disait-on, beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup d'hommes puissants ou de haute naissance ; mais Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde pour confondre les sages, il a choisi ce qui est faible selon le monde pour confondre les forts ; oui, ceux d'une condition inférieure dans le monde, les méprisés, Dieu les a choisis ; ceux qui n'étaient rien, pour réduire au néant ceux qui étaient quelque chose, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. » Tous ceux devant qui on ouvre ces perspectives, à qui on prodigue le titre d'Enfants de Dieu, à qui on promet le Royaume du Ciel, portent des noms d'esclaves ou d'affranchis : Stéphanas, Fortunatus, Achaïcus, Amplias, Urbanus, Hérodion, Phlégon, Hermas, Patrobas et des milliers d'autres maladroitement gravés avec la pointe d'un clou ou la lame d'un couteau sur une tablette, une tuile, une brique ou même le plâtre humide qui ferme leur *loculus* dans les catacombes.

C'étaient des gens du peuple étrangers à une culture raffinée, ce n'étaient pas des cerveaux épaissis et grossiers. Gardons-nous de les comparer à la population ouvrière de nos grandes villes, déprimée par le travail industriel et par la misère. Dans les pays méditerranéens, au temps de la civilisation gréco-romaine, la misère n'était pas ahurissante, elle n'étouffait pas la joie du cœur et l'élan de l'esprit. A ces affamés, l'Evangile enseignait à se trouver contents du pain

quotidien que Dieu accorderait à leur prière ; à ces inquiets qui s'agitaient inutilement dans l'ombre il apprenait à regarder vers la lumière. Grâce à l'Evangile, des hommes sans éducation et sans instruction, ne possédant pour tout bien que leur finesse native de Grecs ou de Latins, se sont trouvés capables d'élever leur esprit jusqu'aux problèmes les plus relevés de la foi religieuse, ils se sont trouvés dignes d'être ceux pour qui il avait été dit : « Paix aux hommes de bonne volonté. » C'est à ces gens-là que Paul adresse ses *Epîtres* comme c'est à leurs descendants que saint Augustin prêchera ses traités sur saint Jean. Et voilà une des nouveautés surprenantes dont s'irritent ou se scandalisent les philosophes du IIe siècle. Ils reprochent à des plébéiens ignorants, tout à fait dénués d'éducation, étrangers aux lettres et aux écoles, d'oser disserter sur les choses divines.

Ces humbles se sentaient attirés vers la communauté chrétienne par un besoin impérieux de vie fraternelle. Les confréries païennes trompaient sans le satisfaire ce besoin qu'éprouvent les hommes de se réunir et de mettre leurs intérêts et leurs désirs en commun. Surtout elles procuraient à leurs sociétaires deux bienfaits précieux : des soupers et une sépulture. Les chrétiens recoururent très probablement à la forme d'association appelée « collège funéraire » afin d'échapper à la malveillance peu déguisée du pouvoir central à l'égard des confréries ; ils purent ainsi se réunir, posséder une caisse, converser, manger, prier ensemble, assurer aux associés pendant leur vie le repas de l'agape et, après cette vie, une tombe décente et une épitaphe. L'institution de l'agape répondait ainsi à ce besoin vivace du sentiment religieux dans l'âme humaine ; elle lui offrait un objet d'affection et un sujet de consolation : des frères et des repas en commun. Pour l'homme de basse condition qui savait que l'Etat n'aime personne et qui n'avait pas toujours une famille, il rencontrait une petite société fondée sur l'estime et l'amitié, il savait qui

aimer et se savait aimé. Pour lui c'était la joie, et la joie c'est souvent la source de la vie, de l'effort, du triomphe. Dans la décadence des institutions du passé, parmi les ruines de la cité antique, qu'il n'était plus au pouvoir de personne de relever, les hommes aspiraient vers une solidarité nouvelle et l'Eglise leur ouvrait les bras, leur offrait un asile, leur proposait une règle de vie et une récompense éternelle. Pour se conformer à l'une et, ainsi, parvenir à l'autre, le pauvre n'était plus isolé, perdu dans un monde inique et cruel, il trouvait sur qui s'appuyer, auprès de qui s'instruire, il avait des frères.

Ils se trouvaient là, esclaves, affranchis, hommes libres, confondant les uns leurs rancunes, les autres leurs préventions dans une tendresse sincère et réciproque, parce que, dans l'Eglise, il n'y avait plus « ni esclave ni libre », tous étaient égaux devant Jésus et par Jésus. Lui-même était descendu sur la terre sous la forme d'un esclave et il avait dit : « Si quelqu'un veut être grand parmi vous qu'il soit l'esclave de tous. » Au temps où Sénèque affirmait que l'esclave était encore un homme, le Christ l'élevait au rang de frère, et les fidèles lui en donnaient le nom. « Ils persuadent à leurs esclaves de devenir chrétiens à cause de l'amour qui règne parmi eux, nous dit Aristide ; et lorsqu'ils le sont devenus, ils les appellent sans distinction leurs frères. »

Si nombreux qu'aient pu être les esclaves, il est probable qu'ils ne furent jamais plus dans le christianisme qu'une importante minorité. C'est principalement parmi les hommes libres de condition modeste que la foi a fait le plus de progrès. Celse parle avec mépris de ces hommes de basse condition, cardeurs de laine, cordonniers, foulons, qui exercent leur propagande parmi les misérables et les faibles d'esprit : petits boutiquiers, marchands ambulants, colporteurs se faisaient les prédicateurs, convaincus, insinuants, infatigables d'une doctrine qui gagnait de jour en jour des partisans. Avec les moyens si lents dont ils disposaient, les anciens voyageaient

beaucoup, annonçaient la vérité, répandaient les nouvelles, mettaient les Eglises en communication entre elles, transportaient les lettres de Paul ou d'Ignace aux Eglises.

Les riches, les nobles entraient, eux aussi, dans l'Eglise, s'y conduisaient avec une ferveur édifiante. Le nombre et la qualité de ces convertis, sans être fort considérable, mérite toutefois d'être mentionné, ayant exercé une influence réelle sur les destinées du christianisme. Sans ces personnages haut placés, il eût manqué quelque chose au prestige et à la sécurité de l'Eglise qui trouva en eux des bienfaiteurs et des protecteurs dont pas une institution quelconque ne peut entièrement se passer. Les Actes nous parlent de femmes grecques de haut rang qui, à Thessalonique et à Bérée, accueillirent favorablement la prédication de Paul. Celui-ci, en Chypre, convertit le proconsul Sergius Paulus, et, à Athènes, un membre de l'Aréopage nommé Denis. L'épître aux Romains nous apprend que le trésorier municipal de Corinthe, nommé Eraste, s'était converti. Aquila et Priscilla n'étaient que de riches marchands, sans aucun accès peut-être parmi la société aristocratique ; mais celle-ci, dès le Ier siècle, était pénétrée par le christianisme. La matrone Pomponia Græcina, les consuls Flavius Clemens et Glabrion, les deux Flavie Domitille sont non seulement convertis, mais condamnés pour leur foi. D'autres membres de l'aristocratie romaine furent frappés par Domitien pour le même crime. Tandis qu'il se dirige vers Rome où l'attend le martyre, l'évêque Ignace d'Antioche appréhende que les hautes influences dont disposaient les fidèles de cette Eglise ne vinssent à bout de lui épargner le supplice.

Sans rien retenir du prétendu christianisme d'Acté et de Sénèque, il faut relever à la fin de la lettre de saint Clément aux Corinthiens la mention de deux vieillards entourés du respect qui s'attache à une longue vie, ils avaient nom Claudius Ephebus et Valérius Bito et ils ont dû faire partie de la maison de Claude, dont la femme, Messaline, appartenait à la

gens Valeria. A l'école impériale des Pages, du Palatin, on rencontre parmi ces jeunes garçons le « fidèle » Alexamène qui « adore son Dieu ». Depuis l'allusion qu'y fait saint Paul, la présence de chrétiens dans la « maison de César » est attestée maintes fois. Le règne de Commode favorisa les conversions dans l'aristocratie ; nous verrons désormais le sénateur Apollonius, le consul Libéralis, des *Annaei*, des *Pomponii*, des *honestissimi* sur les épitaphes des catacombes. Tertullien nous dit que les païens déplorent de voir parmi les fidèles des gens « de tout rang ». Clément d'Alexandrie et Origène s'expriment à peu près de même.

En 258, l'édit de persécution promulgué par Valérien vise les fidèles des hautes classes qu'on rencontre dès lors dans les administrations et les services supérieurs de l'Etat. L'immense machine réclamait tous les concours et, comme toutes les institutions, elle avait ses privilégiés auxquels telle charge ou tel honneur devait échoir, non par droit de mérite ou de capacité, mais en vertu de l'engrenage des protections et des survivances. Des chrétiens se trouvaient ainsi portés à des emplois dont peut-être ils ne s'acquittaient guère, ce qui, en aucun temps et sous aucun régime, n'a été un motif d'exclusion. Alors se forma une sorte d'aristocratie des fonctionnaires, dans les rangs de laquelle le christianisme faisait ses choix et où il prenait ses dignitaires : Cyprien de Carthage, Denis d'Alexandrie, Anatole de Laodicée, Paul de Samosate, Philéas de Thmuis.

Vers l'an 303, sous Dioclétien, l'envahissement du christianisme est tel que, pour satisfaire aux nécessités de l'Etat, l'empereur n'hésite plus à faire appel aux chrétiens pour leur confier des postes considérables, tels que celui de gouverneur de province, et les dispense de l'obligation d'offrir des sacrifices. La femme et la fille de Dioclétien étaient chrétiennes, l'empereur Philippe et son jeune fils l'avaient été ; on rencontrait les chrétiens partout sauf dans les temples, on les voyait

rhéteurs, grammairiens, jurisconsultes, médecins, philosophes, mais jamais gladiateurs et comédiens.

LES CHRÉTIENS PARMI LES PAÏENS

Les païens observaient sans indulgence cette invasion ; par moments ils essayaient de la refouler par la persécution sanglante, ou de la décourager par la législation cauteleuse. Ce qu'ils reprochaient aux chrétiens ? Bien des choses ! La plus ancienne accusation dirigée contre eux, dès le temps de Néron, est d'entretenir la « haine du genre humain ». A la fin du IIe siècle, l'écho s'en retrouve dans l'accusation d'être « ennemis de toute la nature » ; elle prend alors sa forme superstitieuse définitive. « Les chrétiens, dit-on, sont la cause de toutes les calamités publiques ; si le Tibre déborde, si le Nil n'inonde pas les campagnes, si la terre tremble, si la famine ou la peste ravagent une province, on crie aussitôt : Les chrétiens au lion ! » Volontiers, la multitude ignorante croit découvrir en eux des magiciens, et diverses circonstances font rejaillir sur le Christ lui-même ce redoutable soupçon. Il n'est, dit-on, qu'un enchanteur habile, formé en Egypte à tous les secrets de la science occulte de ce pays, ce qui lui a appris la manière de ressusciter. Les charmes et les maléfices s'opéraient à l'aide de formules magiques au cours d'incantations nocturnes et tout cela offrait une ressemblance assez frappante avec les prières récitées pendant les assemblées nocturnes où les fidèles chantaient une hymne au Christ et se partageaient « son corps » qu'ils mangeaient. De là naquit l'accusation d'infanticides, de débauches infâmes : festin de Thyeste et inceste d'Œdipe. De semblables calomnies étaient l'explication populaire de certains airs mystérieux que la foule ne comprend pas et dont elle s'offense ; ces attaques s'expliquaient encore par suite d'une confusion presque inévitable entre les

pratiques corrompues de quelques sectes et les usages sanctifiés des chrétiens. La célébration du dimanche (jour consacré au soleil par les païens), l'habitude de se tourner vers l'Orient pour la prière, provoquaient de nouvelles accusations de magie, et l'horreur que le monde antique professait pour cet art était d'autant plus vive qu'il en redoutait plus les effets. Les maléfices faisaient rejaillir sur ceux qui en étaient coupables le crime d' « infamie », lequel entraînait la peine de mort ; et le supplice, pour des magiciens, n'était qu'expiation. A ce crime la loi réservait ses trois peines les plus atroces : le feu, la croix, les bêtes. Quant aux livres des magiciens, ils devaient être immédiatement anéantis.

Depuis la tragédie des jardins de Néron, l'existence distincte des chrétiens était bien connue. On les regardait comme les frères des Juifs, mais des frères ennemis dont ils partageaient l'impopularité, sans avoir la ressource de s'abriter sous la tolérance dont le judaïsme, considéré comme religion, ne cessa pas d'être couvert même après la ruine de sa nationalité. L'accusation de « mœurs juives » et d' « athéisme » fut une des plus graves jetées aux chrétiens. Suivre les mœurs juives n'était pas punissable ; mais rejeter la religion officielle des Romains sans avoir l'excuse de la religion tolérée des Juifs était proprement l' « athéisme » légal : dans cette formule abrégée paraissent avoir été résumés, à la fin du Ier siècle, tous les griefs des gouvernants et du peuple contre les chrétiens. De plus, on les méprisait, on leur reprochait leur inertie et leur désintéressement des affaires publiques, ou bien on voyait en eux des machinateurs de nouveautés, *molitores rerum novarum*. Cette expression n'est pas incompatible avec la malveillance qui s'attachait aux chrétiens et voyait en eux des « ennemis du genre humain », c'est-à-dire, à bien entendre ce mot, des adversaires de l'ordre établi ; plus ils étaient d'un rang élevé, plus ils devaient donner prise à des accusations de ce genre.

Sans doute d'antiques préceptes formulés par les écrits pseudo-Clémentins, par le rigorisme de Clément d'Alexandrie et de Tertullien visent à régler la conduite des fidèles ; ils leur prescrivent de s'isoler des païens, d'éviter leurs fêtes, leurs banquets, leurs réunions, leurs marchés mêmes, autant que le permettent les besoins de chaque jour ; ils leur recommandent de prendre les repas, de converser, de vivre entre soi ; de ne point porter les armes, de fuir toute charge publique et toute magistrature. A ces conditions seules peut être atteinte la perfection rêvée.

C'était là, sur la plupart des points, un état théorique, et si quelques-uns ont pu, sans défaillir jamais, se conformer à cette règle étroite, ils demeurèrent en petit nombre. Tertullien lui-même en fait l'aveu alors qu'il répond au reproche d'inutilité dans l'Etat : « Nous ne nous séparons pas du monde : marins, soldats, laboureurs, négociants, acheteurs, gens d'art ou de métier, nous vivons comme vous et de notre commerce avec vous ; l'excès, l'abus, voilà seulement ce que nous fuyons. »

Un contact de chaque jour et de chaque heure existait donc avec les païens, et ces relations contraignaient souvent les fidèles à voir, à entendre, à subir ce que condamnait leur croyance. Voici un chrétien mis en présence des formes sacramentelles d'une convention ; il lui faut emprunter de l'argent, le prêteur est idolâtre et le contrat comporte un serment promissoire. Le païen jure ; le chrétien, qui ne veut pas trahir le secret de sa religion, garde le silence et se borne à un assentiment écrit. « Le Seigneur, se dit-il, a défendu tout serment, et j'obéis ; écrire n'est point parler. » Tertullien s'indigne de cette distinction. « Tu as, dit-il à l'emprunteur, rendu, en ne protestant point, un hommage aux dieux des nations. Quand viendra le jugement suprême, les anges accusateurs produiront devant le tribunal céleste ton contrat marqué de leurs sceaux. »

C'est la crainte qui a fermé la bouche au fidèle ; une pareille faiblesse le fera assister aux solennités païennes : sacrifices, banquets, jeux du cirque et c'est encore pour ne pas s'exposer aux violences d'une foule soupçonneuse qu'aux jours de fêtes publiques, il illuminera sa porte et l'ornera de lauriers. Lorsque la crainte ne le guide pas, c'est parfois le besoin qui pousse le chrétien à des concessions que réprouve sa croyance. Des artistes, des ouvriers se sont convertis ; sculpteurs, peintres, graveurs, stuqueurs, ciseleurs, modeleurs, doreurs, brodeurs, ils travaillaient à faire, à décorer les images des faux dieux. « Pouvons-nous, disent-ils, renoncer à notre gagne-pain ? Faire de vains simulacres, ce n'est point leur rendre un culte », et quelques-uns y persistent même après avoir reçu les ordres sacrés. Cependant l'Eglise leur dit : « Cessez de telles œuvres, si vous ne voulez perdre vos âmes. Contraints de vivre avec les païens, devons-nous périr avec eux ? D'autres travaux ne vous manqueront pas, plus souvent demandés et plus faciles : citernes et terrasses à enduire, modèles d'architecture à dessiner, dorure d'objets usuels ; il sera plus aisé de fabriquer un meuble ou quelque vase de métal, que de sculpter ou de fondre une statue de Mars. »

Comment professer les belles-lettres sans enseigner les noms des dieux, leurs généalogies, leurs attributs, leurs fables, et sans leur rendre par là même un hommage ? Comment faire le commerce sans jamais rien vendre qui doive servir au culte des idoles ? Comment servir dans les armées romaines sans s'exposer à participer aux cérémonies réprouvées par la conscience chrétienne ; le culte des *dii*, des *lares militares*, des génies protecteurs des camps, des *turmæ*, des centuries, celui des aigles adorées et couvertes de parfums comme les idoles mêmes, sont autant d'occasions de choisir entre l'apostasie et la mort. La carrière bureaucratique entraîne des obligations aussi périlleuses. Lorsque le magistrat sacrifie aux dieux de l'Olympe, l'assesseur lui présente le vin et prononce les paroles

consacrées, le greffier prend note de la formule prononcée, l'appariteur frappe ou violente le martyr et pour quelques hommes au cœur vaillant qui refusèrent ces fonctions au prix de leur vie, combien d'autres, demeurant chrétiens dans le cœur, obéirent en silence à des ordres détestés ?

C'est contre la carrière des fonctions publiques que Tertullien s'élève avec le plus de force. « On s'est, dit-il, demandé récemment si le serviteur de Dieu peut être revêtu de quelque dignité, de quelque charge, à la condition d'échapper, par faveur spéciale ou par adresse, à tout acte d'idolâtrie. On cite Joseph et Daniel qui gouvernèrent ainsi, exempts de toute souillure, la Babylonie et l'Egypte. Que quelqu'un exerce, je le veux bien, des fonctions de l'Etat, mais sans sacrifier, sans même ordonner des sacrifices, sans fournir des victimes, sans pourvoir à l'entretien des temples, sans en assurer les revenus, sans donner à ses frais, ni à ceux du public, des spectacles et sans y présider ; je le veux bien, si l'on croit la chose possible ». Les magistratures municipales présentaient un écueil difficile à éviter. Plus de fidèles qu'on ne saurait le croire furent promus aux fonctions de curiales. Un rescrit de Valérien en témoigne. Séduits par l'appât des privilèges, contraints parfois, on les rencontre à Alexandrie d'Egypte, en Afrique, en Espagne où un concile exclut de l'Eglise les duumvirs pendant l'année de leur gestion, on les rencontre sans doute aussi en Asie, à Pergame où nous entendons un gouverneur demander au martyr Karpos s'il n'est pas décurion ? Tel était le titre de Dativus, martyrisé en l'an 3o3, parmi un groupe d'africains, et auquel le magistrat reprocha de donner, malgré la dignité dont il était revêtu, l'exemple de la désobéissance aux lois de l'Empire. Quelques années auparavant, Dorymédon, président de la Curie, avait refusé sa présence à un sacrifice et subi le martyre. Assez rares toutefois, si on en juge d'après les noms de ceux qui souffrirent, furent les champions de la liberté de conscience ; on connaît les noms des « Quatre Couronnés »

qui aimèrent mieux mourir que de sculpter une statue d'Esculape ; du centurion Marcellus ; d'un soldat inconnu qui repoussa une couronne païenne ; de deux autres aussi sans doute dont parle saint Cyprien qui refusèrent de prendre part à une fête païenne ; des appariteurs proconsulaires, Basilide, Marinus, qui préférèrent la mort à un serment au nom des dieux ; d'un greffier, Cassien, qui rejeta les tablettes pour ne pas y consigner la condamnation d'un fidèle.

Mais le soldat qu'exalte Tertullien ne trouva pas d'imitateur dans l'armée où il comptait tant de frères et l'opinion publique condamna comme imprudente sa généreuse audace ; plus d'un ouvrier, d'un artiste continua de faire ou d'orner des images idolâtriques ; les serments furent reçus, sinon prêtés, conformément au rite officiel. Ce fut à l'ombre de ces concessions, regrettées, maudites, mais consenties, que la religion nouvelle put se développer sans grossir outre mesure le fleuve de sang répandu pour le nom du Christ.

Souvent pénible parmi ceux auxquels ne les unissait aucun lien de parenté, la situation des fidèles devenait tragique au sein de leur propre famille. L'abandon du culte traditionnel bouleversait un foyer, déchirait des cœurs. Tacite raconte qu'une noble dame romaine, Pomponia Graecina, fut inculpée de superstition étrangère et, suivant un antique usage, solennellement jugée par son mari, en présence de ses proches. Déclarée innocente, elle resta sous le poids de l'accusation, vêtue de deuil et traînant pendant de longues années une vie misérable. Au début du IIIe siècle, la matrone Vibia Perpetua condamnée aux bêtes ne s'afflige que d'une seule chose, c'est de l'obstination de son vieux père qui, seul de toute la famille, est demeuré païen et la conjure d'éviter le supplice. Celui-ci implore, d'autres maudissent. On vit, nous dit saint Jean Chrysostome, tel père repousser son enfant converti, tels frères devenir ennemis, tel ménage désuni. « Je connais, rapporte Tertullien, un mari si dévoré de jalousie

que le moindre bruit dans sa chambre le jetait dans des soupçons violents. Tout changea, car la femme, jusqu'alors trop libre et trop légère, cessa de quitter son foyer : elle s'était convertie ; mais l'homme lui offrit alors de tout supporter d'elle et de fermer les yeux sur sa conduite, si elle voulait renoncer au Christ : la chrétienne lui semblait plus odieuse que la débauchée. Un père déshérita son fils qui, lui aussi, devenu chrétien, avait dès ce moment cessé de le mécontenter par ses désordres. Un maître punit son esclave, précieux pour les services qu'il lui rendait, mais coupable d'avoir abandonné le vieux culte. »

LE LOYALISME DES CHRÉTIENS

Il ne faut se représenter la société chrétienne primitive ni comme une troupe d'agneaux ni comme un parti révolutionnaire. Une société humaine, soulevée et comme transportée par une ferveur très différente du fanatisme, ne s'accommode pas de ces jugements trop concis.

L'état politique du monde était, en apparence, prospère. Rome, victorieuse et conquérante, avait étendu si loin et appesanti si fort son pouvoir que ses sujets en étaient venus à croire la loi romaine utile et bienfaisante, préférable assurément au despotisme oriental et à l'anarchie grecque. Pour un temps, l'organisation romaine donnait la certitude de la sécurité et l'illusion du bonheur. Sous Auguste, une inscription d'Halicarnasse célébrait le bonheur du monde : « La terre et la mer se réjouissent à cause de la paix, les villes sont florissantes dans l'ordre et dans la richesse, et toute espèce de biens nous sont donnés en abondance ». Aussi les hommes ne ménagèrent pas l'expression de leur reconnaissance, ils divinisèrent Rome et Auguste. Les cultes locaux et nationaux, les divinités poliades se firent très modestes et acceptèrent leur

propre déchéance. Rome concentra en elle l'autorité et l'adoration, elle devint la cité universelle, la patrie des peuples, le centre du monde. Cependant on s'aperçut bien vite qu'à chaque changement de règne, une erreur colossale menaçait d'entraîner le monde aux abîmes. Sous les bons empereurs on reprenait l'équilibre, puis, soudain tout était de nouveau en péril par l'avènement d'un monstre : Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Hercule. Les vieux Romains observaient, frémissants et résignés ; s'ils prévoyaient la catastrophe finale, ils n'en parlaient guère, et se disaient que le suicide leur en épargnerait l'angoisse.

Témoins des mêmes péripéties, les chrétiens adoptaient une attitude soumise. Dans sa lettre aux Romains, Paul exprime avec force son loyalisme : « Que chacun soit soumis aux puissances régnantes, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu ; en sorte que celui qui s'oppose aux puissances résiste à l'ordre établi par Dieu et s'attire une condamnation ». Dans la lettre à Timothée, il l' « exhorte avant tout à faire des prières, supplications, intercessions et actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois, pour tous ceux qui sont au pouvoir, afin que nous puissions vivre paisiblement, tranquillement, en toute piété et toute honnêteté ». Saint Pierre, écrivant sous l'impression de la catastrophe de l'an 64, recommande la soumission et la fidélité. « Soumettez-vous à cause du Seigneur à toutes les autorités instituées par les hommes, au roi comme souverain, aux gouverneurs comme délégués par lui pour châtier les malfaiteurs et approuver les gens de bien. C'est la volonté de Dieu que, par votre bonne conduite, vous imposiez silence aux insensés qui vous méconnaissent. Soyez respectueux pour tout le monde, aimez les frères, craignez Dieu, respectez le roi ». Quelques années plus tard, saint Clément de Rome rédigera, à l'usage de l'Eglise de Corinthe, une éloquente prière pour les princes et ceux qui gouvernent la terre, et cette constante protestation d'obéis-

sance et de fidélité reparaîtra à toutes les pages de la littérature apologétique. Aristide et saint Justin rappellent aux empereurs qu'ils n'ont pas de sujets plus fidèles que les chrétiens, Tertullien nie qu'on ait jamais trouvé parmi eux un conspirateur, un révolté, un assassin.

A ces voix apaisantes répondent des clameurs irritées. L'auteur de l'*Apocalypse d'Esdras*, dont la vogue fut générale parmi les chrétiens, annonce la fin de l'Empire : « Tu vas disparaître, ô aigle, et tes ailes horribles et tes ailerons maudits, et tes têtes perverses, et tes ongles détestables, et tout ton corps sinistre, afin que la terre respire, qu'elle se ranime, délivrée de la tyrannie, et qu'elle recommence à espérer en la justice et en la pitié de celui qui l'a faite ». Vers le milieu du IIe siècle, les imprécations de la sibylle chrétienne ne sont pas moins véhémentes : « Oh Rome ! comme tu pleureras, ô reine orgueilleuse, fille du vieux Latinus ! Tu tomberas pour ne plus te relever. La gloire de tes légions aux aigles superbes disparaîtra. Où sera ta force ? quel peuple sera ton allié parmi ceux que tu as asservis à tes folies ? »

En Afrique, en Gaule, en Asie Mineure se propagent, sous le couvert du millénarisme, des rêves de conflagration universelle et ces mouvements causent de l'inquiétude à la police romaine, qui organise la surveillance de cette publicité révolutionnaire. Parfois le langage des martyrs, leur inflexible obstination, leur mépris de la souffrance et de la mort semblent révéler l'exaltation et le mystère d'une bande de conspirateurs. Ce qui est clair pour nous qui connaissons leur croyance ne l'était pas pour les juges qui ne voyaient qu'incohérence dans ces billevesées de chrétiens. Pendant un interrogatoire, un préfet de Rome s'écrie : « Je n'y comprends plus rien du tout ». Parfois un juge interroge avec le désir avoué de s'instruire sur cette secte au langage secret. Les accusés parlent de Babylone et de Jérusalem et ils désignent par ces noms tout autre chose. Il est sans cesse question parmi eux de la vie future (idée

tellement étrangère aux païens), du jugement, de la peine éternelle, que les juges y voient une bravade ou une insulte. A Smyrne, l'évêque Polycarpe dit : « Tu me menaces d'un feu qui brûle une heure, et s'éteint aussitôt. Ignores-tu le feu du juste jugement et de la peine éternelle qui est réservé aux impies ? » A Carthage, Saturus crie à la foule : « Remarquez bien nos visages afin de nous reconnaître au jour du jugement » ; et quand les condamnés défilent sous la loge du Procurateur : « Tu nous juges, mais Dieu te jugera ! » Quelquefois ils s'échappent en paroles véhémentes et en actions hardies. La jeune vierge sainte Eulalie, à Tarragone, crache au visage du magistrat ; le prêtre Joseph du bourg de Beit-Cathuba, en Perse, fait la même chose ; l'illustre évêque Cyprien s'adresse au proconsul Démétrianus et lui dit : « Si je me suis tu devant ta voix impie et tes aboiements contre Dieu, c'est que le Seigneur nous ordonne de garder dans notre cœur la vérité sainte et de ne la pas exposer aux outrages des chiens et des pourceaux ».

Domitien ayant entendu parler du règne futur de « Chrestos » soupçonne un complot et un compétiteur. Sous Dioclétien la méprise subsiste ; un martyr répond à l'interrogatoire : « Ceux-là se montrent fidèles et dévoués au Roi suprême qui accomplissent ses commandements. » — « De quel Roi parles-tu ? » demande le magistrat, Au jugement des païens tout ce jargon n'est qu'habileté de gens dont l'existence est louche, aussi les protestations de fidélité et de dévouement à l'empereur doivent subir l'épreuve des faits. « Tu profites des lois romaines, tu dois aimer nos princes », dit-on à l'évêque Acace. « Qui donc, reprend-il, aime l'empereur autant que les chrétiens ? Nous prions tous les jours pour lui, demandant à Dieu de lui donner une longue vie, un gouvernement juste, un règne paisible, nous prions ensuite pour le salut des soldats et la conservation de l'empire et du monde » — « Je te loue de ces sentiments ; mais, afin que l'empereur en connaisse la sincérité,

offre-lui avec nous un sacrifice ». Ces prières, que les chrétiens rappellent en toute circonstance comme l'irrécusable preuve de leur loyalisme, ne pouvaient paraître aux yeux des païens que comme un blasphème et une provocation. En effet, il s'agissait bien moins pour eux de prier pour l'empereur que d'invoquer l'empereur lui-même. La distinction fut établie pratiquement de bonne heure. « J'ai cru, écrit Pline à Trajan, devoir faire relâcher ceux qui ont invoqué les dieux et supplié par l'encens et le vin votre image ».

Ainsi toutes les protestations se retournent contre les chrétiens ; leur résignation à souffrir la mort pour leur croyance sans une tentative de révolte, sans un appel aux armes contre leurs bourreaux, ne leur est pas même comptée à titre d'excuse ; ce qui nous paraît héroïsme n'est que folie aux regards des païens. Lucien ne découvre dans le langage sublime de l'évêque Ignace que le boniment d'un charlatan. Les plus indulgents voient dans le martyre une bravade, Pline l'appelle une obstination inflexible ; Epictète, un fanatisme endurci ; Marc-Aurèle, un parti-pris d'opposition mélangé de faste tragique et d'ostentation théâtrale ; en général, l'opinion publique se montre sceptique et railleuse à l'égard des martyrs, quelquefois elle s'étonne ou s'apitoie un instant, elle ne désarme pas.

S'il en est ainsi c'est que sa finesse latine ou hellénistique la met en garde contre le sens des solennelles protestations. Elle devine que celles-ci n'entraînent pas une adhésion sans réserve à l'Etat et à la société terrestre. Cette société mauvaise doit un jour disparaître et ce jour est proche ; la soumission des chrétiens aux puissances établies n'est donc qu'une adhésion provisoire à un régime condamné. En réalité, le fidèle appartient au Christ et non à l'Etat, il regarde plus loin que le régime politique et vit par la pensée et par l'espérance dans le Royaume idéal qui le soustrait à la patrie romaine. Sujet docile, contribuable exact, il est soumis à la loi, mais son

âme reste libre. elle échappe au cadre rigide de l'Empire et habite d'avance la Cité de Dieu qui n'a point de frontières. C'est ce que, dès le début du IIe siècle, expose clairement l'auteur de la *Lettre à Diognète* : « Les chrétiens, dit-il, ne se séparent des autres hommes ni par le territoire, ni par la langue, ni par les habitudes extérieures, et pourtant ils mènent aux yeux de tous un genre de vie admirable et qui tient du prodige. Ils résident chacun dans sa patrie, mais comme s'ils ne faisaient qu'y passer ; ils participent à tout comme citoyens, ils endurent tout comme étrangers. Point de contrée étrangère qui ne leur soit une patrie, point de patrie qui ne leur soit étrangère ». Tertullien dira plus durement : « Pour nous, chrétiens, rien n'est si étranger que la république. Nous ne reconnaissons qu'une république, celle de tous les hommes, le monde ! »

Quand on parle ou qu'on écrit avec cette clarté. il faut bien s'attendre à être compris. Beaucoup de chrétiens, sans doute, pensaient et s'exprimaient à peu près dans les termes qu'on vient de lire, aussi malgré la prudence des chefs et la soumission des disciples le loyalisme proclamé et pratiqué si sincèrement ne faisait que dissimuler le divorce nécessaire entre l'idéal chrétien et la conception antique ; entre les deux cités, celle de César et celle du Christ. L'apothéose impériale se faisait si indiscrète qu'il était tout aussi impossible de se soumettre aux prétentions de Trajan, d'Antonin et d'Hadrien qu'à celles de Néron, de Domitien ou de Commode. Sage ou dément, l'empereur divinisé exigeait des adorations qui n'étaient qu'impiété et blasphème, revendiquait un culte idolâtrique que les chrétiens réservaient à Jésus. Or, l'empereur se parait des mêmes titres de « Fils de Dieu » et de « Sauveur » qui appartenaient au Christ Jésus ; les analogies verbales aggravaient le scandale et dès lors l'Empereur païen apparaissait comme la manifestation terrestre de Satan, l'Etat idolâtrique comme l'ennemi irréconciliable de l'Eglise des Saints.

LE MOUVEMENT APOLOGISTE

La manifestation la mieux connue et la plus prolongée qu'inspira le loyalisme fut le mouvement apologétique, illustré par quelques écrivains notables du IIe siècle. Depuis Quadratus jusqu'à Tertullien, pendant soixante-quinze années environ, on vit se poursuivre et rebondir périodiquement une tentative vouée à l'insuccès final après des échecs successifs. Entreprise généreuse, mais sans résultat, elle semble tenir dans l'histoire une place considérable et disproportionnée à la réalité. Une chance heureuse a conservé des écrits ingénieux dont on ne saurait dire avec certitude les véritables destinataires : les empereurs ? les païens ? les chrétiens ? Eux tous, peut-être, et, à cause de cela, personne ne fut atteint, convaincu, entraîné.

Ce que nous révèlent les *Apologies*, c'est l'usage d'une langue nouvelle, différente du langage des origines, intelligible aux seuls initiés. La foi chrétienne possède maintenant tout un personnel d'écrivains qui, les uns en langue grecque, les autres en langue latine, se montrent capables de mettre ses enseignements à la portée de toutes les intelligences, de répondre aux objections et de réfuter les attaques. Leur entrée en scène marquait un progrès. Philosophes par état, ils gardaient, quoique convertis, leurs habitudes d'esprit, leur profession et leur vêtement, à qui ils devaient une considération qui rejaillissait sur la société chrétienne. Ecrivains et éducateurs par goût, ces philosophes devinrent les docteurs et les polémistes du christianisme. Initiés à la culture grecque, ils avaient plus de dialectique et d'aptitude à la controverse que les prédicateurs purement apostoliques. On les prit au sérieux ; ils discutaient : on discuta avec eux. Au jugement du public, ils étaient des gens plus susceptibles d'avoir quelque chose à dire que les bons adeptes, assez peu instruits, d'une supersti-

tion orientale. Ces nouveaux venus s'adressèrent aux empereurs qui ne leur prêtèrent peut-être pas la moindre attention, mais la suscription recommandait l'ouvrage ; en tout cas, rien n'autorise à présenter les *Apologies* comme une littérature clandestine. Le plus souvent, les auteurs cherchent à faire connaître une religion qui n'a rien à redouter de la lumière ; ils exposent les croyances et décrivent les mœurs des fidèles, protestent contre les calomnies qui les poursuivent et les mauvais traitements dont on les accable.

Parmi les Grecs, l'apologétique provoqua des auteurs plus soucieux de persuader que de briller comme Justin, Aristide, Théophile, et d'autres comme Tatien, Athénagore et Méliton visiblement préoccupés de s'exprimer avec art et d'imiter les modèles. Chez les Latins cette littérature atteindra sa perfection avec l'*Octavius* de Minucius Félix et l'*Apologeticum* de Tertullien, le premier délicat et cicéronien, le deuxième ironique et véhément. Tous défendent et plusieurs y réussissent fort bien. Le christianisme est calomnié, ils réfutent les accusations, dissipent les préventions, le montrent tel qu'il doit apparaître à des esprits non prévenus. Le christianisme est impopulaire, ils nous apprennent pourquoi, peut-être l'apprennent-ils aussi à beaucoup de païens qui s'en détournent par ignorance et par snobisme. Aux diffamations ils opposent des démentis indignés. Tous font ressortir ce que ces imputations abominables ont, à la fois, de malsain et de maladroit au regard de ce qu'est la vie chrétienne, dont ils découvrent la pureté, la charité et la dignité.

Sous le règne de Marc-Aurèle, l'argumentation des apologistes s'élargit ; de la défensive ils passent à l'offensive. Il ne leur suffit plus de réclamer le droit à l'existence au même titre que les religions licites et les philosophies, ils montent à l'assaut du polythéisme et de la société païenne. Cette critique des mœurs et des cultes païens va devenir un thème inépuisable où l'érudition des uns et la verve des autres font

assaut de traits qui déchirent une réputation déjà fort compromise. Toutefois la véritable originalité de ce que l'on peut appeler la seconde génération des apologistes, représentée par le philosophe Athénagore, les évêques Théophile, Méliton, Apollinaire, est de porter hardiment leur action défensive sur le terrain de la politique. Plus hautement que jamais, il se disent les sujets les plus paisibles et les plus loyaux serviteurs. Ils n'adorent pas l'empereur, mais ils lui obéissent, l'aiment et prient pour lui. Ils aiment la paix romaine et veulent en jouir, ils aiment leur bien-être et voilà ce qui les rend conservateurs comme l'avoue Athénagore : « Votre bonheur est notre intérêt, car il nous importe de pouvoir mener une vie tranquille en vous rendant de grand cœur l'obéissance qui vous est due ».

Omission singulière, dans la plupart des *Apologies*, notamment dans celles fort développées de Tatien, d'Athénagore, de Théophile, de Minucius Félix, le nom de Jésus n'est pas prononcé. Voilà l'infirmité de cette grande entreprise ; elle réduit la religion chrétienne à n'être rien de plus qu'une philosophie de laquelle sont bannis tous les mystères spécifiquement chrétiens. La Trinité. à strictement parler, l'Incarnation, le péché originel, la Rédemption, la grâce, les sacrements n'y ont pas de place. Même la doctrine du Verbe est absente de l'*Octavius*. On peut s'en étonner, mais peut-on le leur reprocher ? Y a-t-il eu de la part des apologistes dessein concerté d'édulcorer le mystère chrétien et de substituer un système raisonnable à la « folie de la Croix », en un mot essai de sécularisation du christianisme ? On ne serait en droit de leur prêter ce calcul que si on était en mesure de prouver que les Apologistes s'adressant à « ceux du dehors » devaient leur parler autrement qu'ils ont fait. Eux, ont estimé que, sur les questions de doctrine, des généralités suffisaient, et que des réticences n'étaient pas des négations.

Malgré la prudence peut-être excessive de leur tactique, l'ex-

cellence de leurs raisons, la générosité et la persévérance de leur effort, la campagne des apologistes échoua contre l'inattention, l'indifférence, l'empire des habitudes prises et des jugements tout faits.

LA VIE DES COMMUNAUTÉS

Les communautés nous offrent un spectacle très différent de celui d'une sécularisation du christianisme. Non seulement la foi y est expansive et agissante, mais une piété mystique intense y règne et leur donne le courage et la fierté de vivre au grand jour. La fondation d'une Eglise est, en quelque façon, la prise de possession d'une ville par le christianisme. A la physionomie particulière de chaque cité, il ajoute un trait nouveau et caractéristique. De l'aveu des païens eux-mêmes, l'école catéchétique d'Alexandrie donne à cette ville un fleuron littéraire et philosophique original. Le siège épiscopal et l'école exégétique d'Antioche ajoutent une dignité et un attrait sérieux à cette cité de commerce, de luxe et de plaisir. Jérusalem, réduite à n'être plus qu'Aelia Capitolina, retrouve ses titres historiques en redevenant un centre d'études ; Césarée de Palestine doit à son école et à sa bibliothèque sa fortune nouvelle de foyer intellectuel ; Carthage devient la capitale religieuse et la modératrice de toute l'Afrique romaine ; Rome, enfin, entretient des rapports avec les autres Eglises, les guide, les soutient et prépare à la Rome chrétienne une destinée plus éclatante encore que celle qui a fait la gloire de Rome païenne. Ses évêques écrivent et conseillent, ils décident les questions de dogme et de discipline. Au Ier siècle, Clément s'adresse aux fidèles de Corinthe ; au IIe siècle, Eleuthère reçoit la lettre des martyrs de Lyon sur le montanisme, Victor enseigne les Eglises de l'Orient et de l'Occident au sujet de la Pâque. Au IIIe siècle, les papes Corneille, Etienne,

Sixte II, Denis, Félix prononcent leur sentence sur les difficultés qui leur sont soumises. De Rome ne partent pas seulement des décisions, mais encore des aumônes, elle instruit et elle soulage. « Depuis l'origine, écrit aux Romains Denis de Corinthe, ce fut votre coutume de répandre sur tous vos frères vos bienfaits, d'envoyer des aumônes à beaucoup d'Eglises, aidant aussi les fidèles condamnés aux mines ». Denis d'Alexandrie remercie le pape Etienne d'avoir secouru « toute la Syrie et l'Arabie » et jusque pendant la persécution de Dioclétien, l'Eglise de Rome envoie en Orient des secours aux condamnés chrétiens. Se tenant en communion d'autorité et de charité avec les Eglises de plus en plus nombreuses et influentes, le pontife romain est devenu un si important personnage, qu'en 251, l'empereur Dèce eût préféré, dit un contemporain, apprendre la révolte d'un compétiteur que l'élection d'un évêque de Rome.

Son prestige remonte à l'époque apostolique et il est si grand que presque tous les hommes alors célèbres dans l'Eglise du Christ ont visité Rome. Saint Polycarpe y est venu de Smyrne et saint Irénée y est venu de Lyon. Le palestinien Hégésippe y a fait un séjour, le samaritain Justin y a ouvert une école de catéchisme. De Phrygie, l'évêque d'Hiérapolis, Abercius, est venu, dit-il, « contempler la royale Rome et voir la princesse (l'Eglise) aux vêtements et aux chaussures dorés ». C'est d'Assyrie qu'est venu Tatien, l'apologiste, et Rhodon, autre apologiste, est venu d'Asie. Tertullien de Carthage, Origène d'Alexandrie ont, eux aussi, visité Rome que les hérésiarques ont tenté de conquérir à leurs doctrines car l'Egypte a envoyé Valentin ; le Pont, Marcion ; la Syrie, Cerdon ; l'Asie Mineure, Praxéas ; l'Assyrie, Prépon ; et encore Noctus, Sabellius, Théodote, Marcellina venus d'Ephèse, de Byzance, d'Alexandrie.

Les Eglises entretiennent des correspondances. Ignace d'Antioche écrit aux Ephésiens, aux Magnésiens, aux Tralliens,

aux Romains, aux Philadelphiens, aux Smyrniens. De Smyrne les fidèles écrivent à leurs frères de Philomenium ; et de Lyon aux chrétiens de Phrygie pour leur faire part du martyre des saints, ou bien à Rome sur la question de la Pâque. L'évêque de Corinthe s'adresse aux communautés de Sparte, d'Athènes, de Gortyne, de Cnosse en Crète, d'Amastride en Paphlagonie ; l'évêque d'Alexandrie correspond avec ses collègues de Rome, d'Antioche, d'Arménie. Origène entretient une vaste correspondance presque entièrement perdue pour nous, tandis que celle de saint Cyprien en partie conservée nous montre l'activité des communications qui existent entre les Eglises d'Afrique, d'Espagne, de Gaule et celle de Rome, l'esprit de gouvernement et de charité qui les inspirent.

Les assemblées conciliaires nous réservent une autre preuve de l'échange continuel de lettres et d'idées entre les diverses communautés. Au II[e] siècle, des conciles se tiennent en Asie, en Palestine, dans le Pont, en Gaule, en Osrhoène, à Corinthe et à Rome. Au III[e] siècle, deux conciles en Phrygie, deux à Alexandrie, un à Lambèse en Numidie, trois à Antioche, deux à Rome, un à Illiberis, en Espagne, où siègent plus de quarante évêques ; et combien d'autres restés inconnus, si on se rappelle qu'en Orient et en Afrique les évêques de chaque province se réunissent, au III[e] siècle, au moins une fois chaque année.

Ces assemblées si fréquentes entraînaient de nombreux voyages et ne pouvaient passer inaperçues, malgré la prudence ou la modestie des évêques. Elles devaient l'être d'autant moins que, depuis l'établissement de l'Empire, les agitations de la vie publique avaient fait place aux petites délibérations des municipes et aux réunions d'apparat de quelques assemblées provinciales. Il n'y avait plus que les conciles des chrétiens où l'on discutât en commun sur de grands intérêts. Là seulement on remuait des idées, on se passionnait pour des doctrines, on discutait librement des lois destinées à régir

la conscience de millions de fidèles, si bien qu'on peut dire sans paradoxe que ce n'était plus que dans les conciles qu'on faisait, au sens élevé du mot, de la politique. Ils étaient, pour nous servir d'une expression presque moderne de Tertullien, comme les assemblées représentatives du christianisme ; cependant, c'est une remarque curieuse à faire, ils paraissent n'avoir jamais été troublés par l'autorité romaine.

Une législation générale devenait plus nécessaire à mesure que le nombre des fidèles et des Eglises allait en augmentant. « Nous ne sommes que d'hier, écrivait Tertullien, et nous remplissons vos cités, vos maisons, vos places fortes, vos municipes, les conseils, les camps, les tribus, les décuries, les palais, le sénat, le forum, nous ne vous laissons que vos temples. Si nous nous séparions de vous, vous seriez effrayés de votre solitude, d'un silence qui paraîtrait la stupeur d'un monde mort ». Et pour soutenir ces communautés, suffire à leurs besoins, il fallait le double secours de la richesse et de la charité.

Parmi les chrétiens il se trouvait des riches que les *Épîtres* de saint Paul et les écrits apostoliques mettaient en garde contre l'avarice et la cupidité ; déjà l'*Apocalypse* dénonçait la richesse comme un écueil : « Tu te dis : Je suis riche ; et tu ne vois pas que tu es misérable, pauvre et nu ». A ceux-là on répétait la parole du Maître : qu'il est « plus aisé à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux » ; il leur fallait donc éviter les satisfactions qu'apporte la fortune. Volontiers les pauvres considéraient avec défiance les chrétiens encore trop engagés dans le monde par leurs intérêts matériels et leurs relations sociales. Les allégories et l'enseignement du livre d'Hermas s'inspirent de cette prévention. « Ecoute, dit le Pasteur à Hermas : Il y a des gens qui n'ont jamais scruté la vérité, ni cherché à approfondir les choses divines, mais qui se contentent d'une foi superficielle, plongés qu'ils sont dans les affaires,

les richesses, les amitiés avec les Gentils, et beaucoup d'autres tracas de ce monde. Tous ceux qui sont esclaves de ces vanités sont incapables de comprendre les allégories relatives aux choses divines, car leurs occupations les aveuglent, les perdent, les dessèchent ».

Dans une brillante vision, l'Eglise montrait à Hermas une tour construite avec des pierres équarries et resplendissantes. Près de l'édifice gisaient d'autres pierres inégales, fendues, qu'on brisait et qu'on rejetait, quelques-unes tombaient dans un brasier et à une question d'Hermas l'Eglise répondait : « Ces pierres, ce sont les riches qui ont embrassé la foi ; lorsque vient la persécution, leurs richesses les poussent à renier Dieu ». Minucius Félix ne leur est pas plus indulgent et saint Cyprien écrit à l'occasion de ceux dont nous possédons les certificats d'apostasie, que « ce sont leurs richesses qui ont enchaîné leur courage »... Il y avait peu de riches parmi les chrétiens, malgré les exceptions qu'ont fait connaître quelques épitaphes, mais encore ne fallait-il pas les décourager. Clément d'Alexandrie écrit un livre à leur intention : *Quel riche peut être sauvé ?* il leur dit que, comme les pauvres, ils ont droit à la récompense ; le Christ n'a-t-il pas béni les riches maisons de Mathieu et de Zachée. Le salut pour eux se trouvait dans la pratique de la charité.

Ceci encore fut une innovation du christianisme. Le monde antique n'avait pas ignoré la bienfaisance, même il avait vu réaliser quelques institutions officielles, connues par les « tables alimentaires » ; des philosophes et des littérateurs prononçaient des appels en faveur de l'indigence, mais rien de tout cela n'était compris et pratiqué par tous. On a cherché et on a retrouvé les traces d'un sentiment de commisération dans la littérature et dans les monuments de l'antiquité, on a dû reconnaître qu'il avait existé en quelque sorte isolé et sans action générale sur le monde.

Jésus avait dit : « Vous aurez toujours des pauvres parmi

vous » et, tout de suite, les apôtres avaient eu à organiser la charité. La première communauté s'organisa sous la forme d'une association de secours mutuels, on vendit quelques pièces de terre et on réussit à subvenir aux nécessités quotidiennes, mais on n'échappa pas aux embarras, il fallut recourir à des administrateurs, — les diacres — dont la fonction fut importante. Mis en contact quotidien avec les malades, les pauvres, les artisans, les femmes, recevant confidences, projets, sollicitations, ils exercèrent une influence plus puissante que toute propagande, plus persuasive que toute prédication, ils écoutèrent, ils consolèrent, ils assistèrent ; ce fut la charité.

La femme fut appelée à tenir un rang secondaire mais officiel dans chaque communauté, elle eut ses initiatives et ses responsabilités. Ailleurs elle ne comptait que pour les plaisirs qu'on réclamait d'elle, le christianisme ne lui demanda que les joies chastes du sacrifice et du dévouement, il s'adressa de préférence à la vierge et à la veuve. Emues, conquises par une telle délicatesse, les femmes se donnèrent sans réserve : bien vite elles associèrent leurs forces et leurs ressources, se groupèrent et, par elles, une puissance nouvelle, irrésistible, fut mise à la disposition du christianisme.

En une page enflammée, inoubliable, la seule de toute la littérature chrétienne qui puisse être rapprochée des discours de Jésus, saint Paul avait fait l'éloge de la charité, et il semble que cette charte brûlante inspire la vie des fidèles, car on la retrouve partout, quoique son enseigne ne soit nulle part, semblable à ces sources cachées qu'on devine à la fraîcheur et à la fertilité qu'elles entretiennent dans le sol. Quêtes, collectes, offrandes spontanées alimentent la caisse et permettent l'envoi de quelques douceurs aux forçats plongés dans des puits de mines, aux captifs emmenés par des barbares, aux victimes de la peste ou du typhus. A l'aide de ces ressources on nourrit à Rome 1.500 indigents, et on organise

à Constantine un vestiaire en mesure d'habiller une centaine de personnes.

« Voyez comme ils s'aiment, disent les païens, comme ils se traitent mutuellement de frères et de sœurs et sont prêts à mourir les uns pour les autres. — Il est vrai, leur répond Tertullien, cet amour fraternel a de quoi vous surprendre, vous qui ne savez que vous haïr mutuellement et attenter à la vie les uns des autres. Notre fraternité vous étonne, mais vous oubliez que vous êtes vous-même les objets de notre charité, que l'amour chrétien vous embrasse aussi et avec vous le monde entier qui n'est, à vos yeux, qu'une vaste république ».

LA PRIÈRE ET LE CULTE

Ce n'est pas seulement par la foi et par la charité que les chrétiens innovent, c'est encore par la piété tendre qu'ils ont pour Dieu et pour Jésus. Rien de plus étranger aux païens que ce sentiment, rien de plus inconnu parmi eux que l'expression mélangée de respect et d'amour en s'adressant à la divinité. C'est qu'ils la révèrent et la redoutent bien plus qu'ils ne l'aiment. Le culte n'est, à leurs yeux, qu'une marque de déférence consentie pour se garantir des vengeances ou des taquineries d'un dieu capable de nuire. Plus fort et plus puissant que l'homme, il savait plus de choses mais il était soumis aux mêmes passions et pouvait inspirer la crainte ou la confiance, mais non l'amour. La piété, ou ce qui en avait l'apparence, pouvait-elle s'adresser à des personnages méprisables ? Dès l'instant où on prenait modèle sur les dieux on se dégradait.

Au contraire la foi chrétienne s'adressait à un idéal de sagesse, de beauté et de perfection supérieur. La religion du Christ, d'après la première prédication chrétienne, nous le

présente plus grand que David, juge des vivants et des morts, prince de la vie, pierre angulaire, médiateur indispensable et sauveur universel. Il est le Seigneur de tous et au nom de Jésus tout genou fléchit sur terre, au ciel et dans les enfers. Cette universelle seigneurie est certainement un attribut divin et c'en est un autre que d'envoyer l'Esprit-Saint ou d'avoir un nom si sublime qu'il soit le seul nom sauveur dont la simple invocation suffit à guérir les malades. Cependant, si l'on considère, dans ces discours, les rapports du Christ avec Dieu, on y aperçoit une relation de dépendance : s'il a fait des miracles c'est que Dieu était avec lui et c'est Dieu qui les a opérés par lui ; c'est Dieu qui l'a ressuscité entre les morts, c'est Dieu qui l'a fait juge des vivants et des morts, qui l'a fait Seigneur et Christ, qui l'a exalté à sa droite, qui l'a glorifié. Tous ces traits s'imposent à la foi du chrétien, c'est ainsi que les fidèles les ont reçus et entendus : Jésus est le Christ dès le temps de sa vie terrestre, mais sa résurrection fait la preuve décisive et la manifestation irrécusable de sa dignité messianique. Ce qu'il apporte c'est le salut ; lui seul le possède, lui seul le donne, il le donne à tous et pour le bonheur de ceux qui le reçoivent.

Ainsi prend naissance l'idée d'adoration, de culte et d'amour pour Jésus, uni inséparablement à Dieu le Père, comme nul homme ne l'a jamais été ; il est son enfant (*pais*, *uios*), expression que la plus ancienne littérature chrétienne entend d'une filiation divine. Les fidèles se tournent vers lui comme toujours présent parmi eux et capable de les soutenir. Son nom seul est une invocation, la plus tendre et la plus pleine parce que la foi et l'amour du chrétien y mettent toute la spontanéité de confiance de l'âme humaine. C'est ce nom qui s'exhale à l'heure suprême du martyre par l'effet d'une profonde habitude religieuse.

Le monothéisme des chrétiens ne peut faire de doute pour personne, et cependant ils n'éprouvent aucun scrupule à

implorer, à chanter, à glorifier dans les mêmes termes, au moyen des mêmes formules Dieu le Père et Jésus-Christ. Il n'en faudrait pas conclure cependant que le Père et le Fils sont à un titre identique l'objet du culte chrétien ; les doxologies, les hymnes et surtout les prières sont plus souvent adressées au Père qu'au Fils. Et ce qui est bien plus notable, la religion tout entière suppose, du Fils au Père, des relations que jamais elle n'intervertit ; elle prie, elle loue, elle glorifie le Père par le Fils et dans le Fils.

Indépendamment de leur portée théologique, ces formules de prière ou de doxologie nous permettent de saisir l'affirmation de la foi naissante dans la liturgie. Le Père et le Fils inséparables sont les sources authentiques et intarissables de la grâce divine ; voilà le concept vraiment spontané et primitif d'où sortira le développement euchologique. Le Père et le Fils également adorables, voilà le centre unique de la religion chrétienne et cette notion exprime si parfaitement la foi reçue des premiers fidèles qu'elle ne soulève parmi eux ni objection ni dissidence.

Le Saint-Esprit leur est très rarement associé ; nulle part on ne voit de prières adressées à lui seul ni on ne rencontre d'hymnes en son honneur. Et cependant dans l'histoire des origines religieuses, la croyance à l'Esprit apparaît comme un des traits les plus caractéristiques et les plus essentiels de la foi chrétienne ; elle se montre partout, l'Esprit s'affirme comme une force impersonnelle qui, jadis, inspira les Prophètes, qui, aujourd'hui, parle, agit, légifère dans l'Eglise. Les principaux chefs collaborent avec lui : « Il a paru bon, disent-ils, au Saint-Esprit et à nous... » La foi en la divinité de cet Esprit ne peut faire l'objet d'un doute : la tradition juive et la croyance chrétienne sont, sur ce point, en parfait accord. Les premières générations chrétiennes ont vécu, à la lettre, dans la familiarité de l'Esprit.

Il faudrait encore rappeler les premiers monuments du

culte rendu à la Vierge Marie, aux apôtres et aux martyrs, mais pour la période des trois premiers siècles, ce qui nous a été conservé des livres liturgiques, en dehors de saint Hippolyte, se compose de quelques fragments malheureusement bien courts.

LA RÈGLE DE FOI ET L'INITIATION

Dès les débuts du christianisme, les apôtres et leurs convertis prêchent, et c'est par la prédication plus que par la lecture que s'obtiennent les conversions. Le livre des *Actes* nous a conservé de précieux spécimens de ces premiers essais de prédication. On y saisit le caractère de la catéchèse apostolique adressée aux Juifs, pour qui l'Ecriture sainte est sacrée et ses affirmations incontestables ; il ne s'agit dès lors que d'y relever tel passage si évidemment applicable à la personne du Christ qu'on ne puisse refuser de croire en lui. A ceux qui douteraient encore, les apôtres citent les miracles du Maître et ajoutent : « Nous avons vu cela » *Cujus nos testes sumus !* « Faites pénitence, dit saint Pierre, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour obtenir la rémission de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit ». Voici la série des actes qui aboutiront à l'initiation chrétienne : catéchèse, pénitence, baptême, chrismation. Dans l'épître aux Hébreux on lit une indication déjà plus explicite de l'instruction chrétienne élémentaire qui se compose de la pénitence, la foi en Dieu, la doctrine sur le baptême, l'imposition des mains, la résurrection des morts, le jugement éternel.

Adressée aux païens, la catéchèse doit être différente car, pour eux, la Bible n'est rien, à supposer qu'elle ne soit pas une objection. Plus d'argument prophétique, mais on ébranlera le paganisme afin d'en montrer la caducité et de prouver

la nécessité de croire en un Dieu créateur et rédempteur. La harangue de saint Paul aux Athéniens, bien qu'interrompue, nous montre cette tactique : affirmation de l'existence de Dieu, condamnation du paganisme, nécessité de la pénitence et de la foi au Christ ressuscité.

Un court opuscule rédigé pour la génération qui a suivi les apôtres, la *Didachè*, s'offre à nous avec tous les caractères de la catéchèse apostolique. Réduite à son thème fondamental, elle indique le choix à faire entre deux voies : la voie de la vie par la pratique de l'amour de Dieu et du prochain, la voie de la mort qu'on évite en se gardant des péchés dont on lit l'énumération. C'est l'enseignement moral.

Un autre aspect de la catéchèse primitive nous a été conservé, sous une forme plus concise encore, dans le symbole dont le noyau paraît être le texte de la formule baptismale. D'assez bonne heure, une opinion se répandit dans l'Eglise tendant à faire remonter aux apôtres la formule du symbole qui se réclame de leur nom. Cette croyance consignée dans la *Didascalie* n'a laissé aucune trace dans la *Didachè* et cependant on peut dire que, dans son ensemble, le *Credo* romain est d'une sobriété de style et de composition qui fait penser à l'âge « subapostolique ». Si donc on ne peut l'attribuer au collège apostolique tout entier, comme le veut une légende sans autorité, ni aux apôtres Pierre et Paul qui établirent le christianisme à Rome, on ne peut guère cependant en retarder la composition intégrale au delà des dernières années du Ier siècle. « Il convient de l'appeler un *Credo* des apôtres, d'abord parce qu'il renferme la substance de l'enseignement apostolique, puis parce qu'il est l'œuvre d'un esprit qui ne fut séparé des apôtres que par une seule génération. »

Dès lors l'enseignement de cette règle de foi fut intimement lié aux exercices de l'initiation chrétienne. Le *Credo* constitua pour l'initié un gage secret d'orthodoxie, un mot d'ordre dont la transmission ne se donnait qu'oralement. Commen

certains catéchumènes, peu doués de mémoire, l'auront-ils retenu ? Ils y ont mis tant de zèle qu'ils ont réussi, car il ne semble pas que jamais un fidèle, sauf le cas de maladie grave, fût dispensé de la récitation intégrale du symbole. En dehors des réunions liturgiques où l'évêque « livrait » la règle de foi, il aura existé des répétitions à l'usage des mémoires mal exercées. Il fallait mettre la formule à l'abri des variations possibles auxquelles l'exposait le pullulement des sectes hérétiques ; on y arriva sans doute par une récitation imperturbable qui fixait le texte si bien qu'il eût été plus difficile de l'altérer que de ne pas l'altérer.

La période consacrée à l'épreuve des convertis du paganisme, du judaïsme ou de l'hérésie désireux de recevoir le baptême chrétien portait le nom de catéchuménat et se composait d'un ensemble de rites spéciaux et d'obligations morales bien déterminés. Le catéchuménat comportait trois degrés : instruction théorique, formation à la vie chrétienne, pratique de certains rites déterminés. Telle est la discipline générale jusqu'au début du IVe siècle. Durant cette période des origines, on ne distingue guère parmi les candidats au baptême qu'une seule catégorie : tous sont catéchumènes quel que soit leur avancement dans la préparation. A partir du jour où, par suite d'examens individuels, l'évêque ou ses représentants ont constaté les bonnes dispositions, ils ne sont plus, à proprement parler, des catéchumènes (« ceux qu'on instruit »), puisque leur instruction est terminée : on ne fait plus que les préparer à la réception immédiate du baptême. Cette manière de procéder s'accorde bien avec l'usage, constant à cette époque, de donner le baptême toute l'année, sans préférence pour telle ou telle solennité liturgique, avec une tendance toutefois à en réserver l'administration au dimanche.

Le baptême introduit le nouveau chrétien dans l'Eglise. Il s'y est préparé par la prière, les veilles, les jeûnes, la confession des péchés, le renoncement au monde et au démon.

Le baptême peut être donné aux enfants, et dans ce cas des parrains s'engagent en leur nom ; Tertullien y est peu favorable ; saint Cyprien, au contraire, le recommande. Dans le plus grand nombre de cas ce sont des adultes qui se soumettent au rite baptismal. Toute eau peut servir à baptiser et la formule est celle employée par le Christ lui-même.

Le droit de donner le baptême appartient en premier lieu à l'évêque ; aussitôt après l'immersion dans la piscine, immersion réitérée trois fois, le baptisé communie au corps et au sang du Seigneur. L'onction et l'imposition des mains suivent le baptême.

D'une Eglise à une autre Eglise des rites diffèrent, mais l'armature se retrouve identique partout et c'est ce qui permet, à condition de s'en tenir aux lignes principales, de tracer une sorte de tableau de la vie chrétienne primitive qui a offert des traits d'identité nombreux et certains sur les points essentiels. A la condition de ne pas forcer ces traits, on retrouve quelque chose de la physionomie vraie des plus anciennes communautés chrétiennes.

L'ASSEMBLÉE CHRÉTIENNE

A l'origine il n'y eut pas d'année liturgique, les chrétiens gardèrent l'année civile, tout se réduisait au sacrifice, renouvellement de la dernière cène du Christ, encadré dans une réunion au cours de laquelle on lisait les écritures inspirées, on chantait des psaumes ou des hymnes, et on prêchait. De très bonne heure cela forma un tout où l'on distingue encore aisément aujourd'hui deux parties : avant-messe et sacrifice. Cette réunion s'attacha bientôt, de préférence, au lendemain du sabbat qui devint le jour du Seigneur. Chaque semaine rappela la résurrection de Jésus, associa son souvenir à celui de la cène et donna naissance à une *pâque heb-*

domadaire d'où sortit le dimanche. De la périodicité du dimanche naquit la semaine chrétienne et la pâque annuelle devint le pivot autour duquel se cristallisa l'année ecclésiastique. La fête de la Nativité ne paraît pas encore observée à cette époque, mais les anniversaires de la mort des martyrs, dont les fidèles prennent soigneusement date pour célébrer des réunions commémoratives, ébauchent déjà le cycle des saints. On choisit une sépulture aussi près que possible de leur tombe, leurs reliques sont entourées d'honneurs, les pauvres se partagent le pain et les mets qu'on a déposés un moment sur la pierre qui les recouvre. Les fidèles qui sont morts sans avoir à confesser leur foi sont ensevelis avec de grands égards, leurs noms sont conservés et lus à la messe, leur anniversaire est célébré par la célébration du sacrifice. Ainsi s'esquisse le culte des saints.

Chaque dimanche est une fête et, en ce jour du Seigneur, il est défendu de jeûner et de s'agenouiller ; par contre, le mercredi et le vendredi sont jours de jeûne, de pénitence et de prière. Le vendredi est un souvenir de la passion du Christ, quant au mercredi, on n'en voit pas trop l'origine, mais cet usage est déjà indiqué dans les plus anciens documents.

Certaines heures de la journée sont consacrées d'une manière spéciale à la prière, ce sont la 3[e], la 6[e] et la 9[e] heure ; de plus, le fidèle doit prier le matin et le soir, avant le repas et avant le bain. Mais ces obligations n'ont qu'un caractère privé ; comme prière publique, on ne connaît encore que la vigile nocturne qui prépare au dimanche et les prières qui accompagnent l'eucharistie et l'agape. On ne prie pas seulement pour soi, mais pour tout le peuple chrétien, on fait mention des frères, des amis, de l'évêque, de l'Eglise entière.

L'assemblée chrétienne se tient de préférence avant l'aurore. L'évêque la préside ou, à son défaut, un des anciens. On y fait des lectures, des chants, une allocution, une collecte et la réunion se termine par une agape. Les lectures ne comportent pas seulement les livres saints, mais encore la correspondance

courante reçue des autres Eglises et les pièces relatant le combat des martyrs. L'agape est un repas offert aux pauvres par les plus riches de la communauté, mais ces festins engendrent des libertés et parfois des désordres qui ne tarderont pas à entraîner leur suppression.

La réunion eucharistique a une tout autre importance. Le sacrement est accompli sous la forme du pain et du vin avec les paroles prononcées par Jésus lui-même ; on mêle de l'eau au vin dans le calice sur lequel est gravée parfois l'image du Bon Pasteur. Les fidèles reçoivent l'eucharistie dans la paume de la main et se communient eux-mêmes, un diacre offre le calice duquel chacun approche ses lèvres. La communion se prend à jeun, avec crainte et révérence ; aux époques où la persécution frappe des victimes, on la reçoit chaque jour à moins qu'une faute grave n'en rende indigne. Après la récitation de l'oraison dominicale, les fidèles échangent le baiser de paix et se séparent.

Ces réunions sont parfois troublées par des manifestations d'un caractère difficile à déterminer. Des fidèles, hommes et femmes, se trouvent investis soudain de dons surnaturels et font entendre au nom de l'Esprit-Saint qui les inspire. Ces expansions jettent quelquefois le trouble et on les désigne sous le nom de « charismes ». C'est un don gratuit, surnaturel et passager qui tombe parfois sur un individu grossier et se manifeste de façon abrupte et imprévue. Ces étranges phénomènes que nous avons peine à nous figurer, dont plusieurs nous apparaissent bizarres et même douloureux dans leur expression, n'ont pas laissé d'exercer une heureuse efficacité. Dans un milieu où la prière se haussait comme naturellement jusqu'à l'enthousiasme lyrique et s'exprimait dans une veine littéraire toute neuve, tandis qu'on priait, qu'on lisait, qu'on chantait, chacun pouvait prendre la parole s'il se sentait inspiré de le faire. L'illuminé se levait alors et prononçait, sous l'impulsion de l'Esprit, des paroles ou de simples sons sur

lesquels il est difficile d'avoir une opinion car rien ne s'en est conservé. Ces improvisations tantôt modulées, tantôt récitées sur le ton direct étaient conclues par l'assistance émerveillée qui criait : *Amen !* Il fallut vite discipliner cette inspiration privée afin d'éviter et même de prévenir de choquants abus. Le prophétisme et le don des langues étaient hautement estimés, la glossolalie réclamait un sérieux examen. Certains charismes se rapportaient aux services intérieurs de la communauté. Toute cette hiérarchie, spontanée et officielle, ne dura que peu de temps. Entre tous les charismes, le don prophétique était celui qui obtenait l'estime générale ; les autres furent absorbés de bonne heure dans la hiérarchie régulière, par exemple l'hospitalier, le moniteur, le didascale. Lentement, progressivement, l'Eglise incorporait dans la hiérarchie et l'administration ces forces dispersées ; seul ou presque seul le prophétisme garda une attitude indépendante, ne faisant d'ailleurs que retarder l'heure de sa disparition.

Les charismes, précieux stimulants pour entretenir la ferveur de petites communautés, devenaient impraticables et perturbateurs à mesure que s'établissait l'organisation définitive. A mesure que la conception catholique s'affermit et s'imposa, la conception charismatique et individuelle recula ; toujours respectable, elle cessait d'être utile, elle pouvait même devenir gênante. Le christianisme comprit la nécessité de se discipliner lui-même, de couper cette surabondante végétation. Les dons spirituels, restes d'une sève primitive bouillonnante, rentrèrent dans la discipline commune. Dès le IIIe siècle, ils étaient devenus si rares que la hiérarchie sacerdotale n'était plus contrariée.

Fossoyeurs, portiers, lecteurs, exorcistes en formaient les degrés inférieurs, utiles à l'éclat des cérémonies ; diacres, prêtres et évêques administraient, instruisaient, gouvernaient. L'institution épiscopale donna aux Eglises locales une sorte de réalité plus concrète. Dès le milieu du IIe siècle, l'épiscopat

s'affirme dans toutes les cités principales du monde romain. A la fin de ce siècle, il est la constitution essentielle de toutes les Eglises catholiques. C'est le temps où Hégésippe voyage d'Eglise en Eglise pour recueillir et dresser partout les successions épiscopales. A cette date, il existait des listes d'évêques bien arrêtées et connues du public chrétien, les collèges presbytéraux en étaient dépositaires.

L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE

Dans l'Empire romain, l'enseignement public jouissait d'une complète liberté et il était divisé en trois catégories : primaire, secondaire et supérieure. Dans quelques grandes villes existaient des écoles de rhétorique et des cours de philosophie, de jurisprudence, de médecine. Rien ne se serait opposé à ce qu'on rencontrât des chrétiens parmi les professeurs si l'obligation de parler des dieux n'avait inspiré répugnance et scrupule ; de plus, il est peu probable qu'avant le IVe siècle, l'Etat ou les villes chargés de désigner les maîtres eussent choisi des éducateurs aussi mal vus d'une partie de la population que l'étaient les fidèles. Du moins, pendant les périodes d'accalmie entre deux persécutions, périodes parfois assez prolongées, on s'étonnerait que des fidèles entreprenants et courageux n'eussent pas ouvert diverses écoles. On sait que des maîtres d'école furent martyrisés, mais le motif de leur condamnation ne fut pas l'exercice de leur profession, ce fut toujours le refus d'apostasier leur foi.

Le rhéteur Arnobe cite parmi les hommes marquants convertis au christianisme à la fin du IIIe siècle « des orateurs de grand talent, des grammairiens, des rhéteurs, des médecins, des maîtres de philosophie ». Il n'est guère probable que tous ces lettrés aient renoncé au professorat en embrassant la foi chrétienne. L'histoire et l'archéologie nous ont conservé les

noms de quelques-uns d'entre eux : Gorgon, instituteur primaire, enterré dans la catacombe de Calliste ; Cassien, maître d'école et martyr à Imola ; Origène, professeur de grammaire à Alexandrie ; Flavien, autre professeur de grammaire en Afrique ; Anatole, lecteur de philosophie et commentateur d'Aristote à Alexandrie.

Nous n'avons aucune preuve de l'existence d'écoles confessionnelles ; au contraire, à Imola, Cassien recevait dans ses classes des enfants chrétiens et des petits païens, ceux-ci infligèrent à leur vieux maître un cruel supplice. Les élèves de Flavien étaient sans doute aussi des païens, mais ceux-ci aimaient tendrement leur maître qu'ils s'efforcèrent par tous les moyens, même le mensonge, d'arracher à la mort. On pourra s'étonner de voir des chrétiens et, parmi eux, de futurs martyrs, se prêter à donner à l'enfance et à la jeunesse une éducation tout imprégnée des fables païennes, considérées par leurs contemporains comme la source toujours féconde de la beauté littéraire. Le grammairien grec ne pouvait lire et commenter Homère ou Pindare ni le grammairien latin Virgile ou Horace, sans rappeler, — fût-il chrétien —, les aventures et mésaventures des dieux et déesses, auxquelles, à leur tour, les devoirs écrits des élèves devaient sans cesse faire allusion. Mais il semble que, devenue ainsi prétexte à littérature, la mythologie perdait sa signification religieuse. Jadis elle réclamait, à défaut de la foi, la crédulité ; désormais elle ne s'élevait plus au-dessus du niveau du lieu commun, de l'allégorie familière, du thème à narration. Ravalée à ce point, elle n'offrait plus grand péril pour les écoliers chrétiens. Ils sentaient de bonne heure l'abîme qui séparait la manière dont à l'école on déroulait les fables et celle dont à l'église on développait la religion, et ils n'étaient pas tentés de confondre celle-ci avec celles-là. C'est pourquoi l'étude des classiques païens, nécessaire à la formation de l'intelligence et à la possession de cet ensemble de connaissances qui faisaient alors l' « honnête

homme », ne fut pas interdite aux chrétiens. Inconséquent à son ordinaire, Tertullien refuse au chrétien le droit de professer mais il lui concède celui d'aller à l'école, parce que l'enseignement littéraire qu'on y reçoit est indispensable à la conduite de la vie. Les chefs de l'Eglise ne tombèrent pas dans cette contradiction et n'interdirent pas plus aux fidèles de s'instruire qu'ils ne leur refusèrent d'enseigner.

LA PHILOSOPHIE ET L'ASCESE

La civilisation antique s'appuyait sur une puissance morale digne, même pour des chrétiens, de sympathie et de respect : la philosophie. Au début de notre ère, l'heure des grandes constructions métaphysiques est passée, on se tourne de préférence vers l'éthique et la philosophie élabore et vulgarise des formules de vie intérieure et de culture spirituelle. Elle offre ses consolations aux âmes inquiètes et bourrelées, elle montre un idéal aux âmes honnêtes et candides ; elle inspire des sentiments qui se répandent un peu trop volontiers en discours, mais qui rendront toujours respectable le souvenir d'Epictète, de Dion Chrysostome et de Plutarque.

Il y avait quelque apparente affinité entre l'Evangile et cette philosophie ; cependant le christianisme primitif lui reste étranger et même hostile. Saint Paul condamne la vaine éloquence et la fausse sagesse des docteurs de ce siècle, car « Dieu a changé, dit-il, la sagesse de ce monde en folie », et « la folie de Dieu est plus sage que ce qui vient des hommes ». Cependant Paul enseigne, lui aussi, une philosophie. « Nous avons notre sagesse, mais nous ne la prêchons qu'aux parfaits. Sagesse divine, mystérieuse et cachée, et que Dieu avait décrétée avant les siècles pour notre gloire. » Les païens n'y pouvaient atteindre, eux qui, au lieu de chercher à connaître Dieu,

s'étaient égarés dans de vains raisonnements où leur entendement s'était obscurci et leur conscience pervertie.

L'apôtre Jean, en quelques traits d'une audace superbe, orientait la pensée chrétienne et plaçait Jésus-Christ au centre du drame du monde : *Au commencement était le Logos, et le Logos était avec Dieu, et le Logos était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par lui et rien de ce qui existe n'a été fait sans lui. Et le Logos a été fait chair, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité ; et nous avons vu sa gloire, gloire pareille à celle d'un fils unique envoyé par le Père.* Cet éclair illumine la première spéculation chrétienne, il la distingue de celle qui va suivre, car la littérature des Pères apostoliques reste à peu près étrangère aux préoccupations philosophiques. Quand à la foule elle considérait la culture hellénique comme inséparable du paganisme. Par dessus la voix de la foule vibrait de temps à autre une voix plus claire et plus forte, celle de Tatien, par exemple, bafouant les Grecs, leur éloquence qui n'est qu'un cliquetis de mots, leur philosophie qui n'est qu'un tissu d'erreurs et de contradictions. Cette philosophie restait païenne, superstitieuse et idolâtrique ; même les stoïciens ne pouvaient être comparés à ceux qui, dans le christianisme, s'exerçaient à la pratique de l'ascétisme dont la diffusion se faisait de plus en plus large, dès le IIe siècle.

Partout où s'implante et prospère le christianisme, se produit cette manifestation religieuse d'ordre supérieur qu'est l'ascétisme, le nombre de ceux qui ne se contentent plus des devoirs communs et qui embrassent les conseils évangéliques devient plus considérable. Partout les ascètes chrétiens offrent le même caractère et le même esprit. D'abord, ils pratiquent la virginité, qui est le moyen le plus efficace pour atteindre la fin de l'ascétisme ; beaucoup, dans l'état de mariage, s'imposent la continence dans le même but. Le renoncement aux richesses s'étend aussi loin que possible, mais il n'est pas total, car il faut se réserver le strict nécessaire aux besoins de

la vie et à l'éducation de la famille. L'ascétisme, fait de virginité et de pauvreté, est embrassé pour la vie. Le but des ascètes est de se sanctifier, de s'unir à Dieu plus intimement, de lui conquérir des âmes. Et c'est encore par là que l'ascétisme chrétien diffère essentiellement du stoïcisme païen. Pour le chrétien, le progrès consiste dans l'imitation aussi étroite que possible de la vie du Christ. Là est le ferment qui, faute d'avoir été déposé dans l'ascétisme païen, a condamné celui-ci à devenir extravagant ou stérile : introduit dans l'ascétisme chrétien, il va tirer l'individu d'une oisiveté, appelée stoïcisme, pour l'engager dans l'action personnelle en vue de tous, dans la fécondité des actes en commun.

Les païens qui ne connaissaient pas un tel genre de vie, car l'existence des reclus du Sérapeum ne peut lui être comparée, étaient frappés par la vue de cet héroïsme modeste, auquel atteignaient à peine leurs plus grands philosophes. Mais c'est au sein de la communauté chrétienne que l'édification des ascètes était surtout fructueuse ; ils servaient d'exemple aux fidèles, ils réalisaient la forme la plus haute de la vie chrétienne. D'où l'estime et la vénération dont ils étaient l'objet, soit de la part du clergé qui leur ouvrait presque ses rangs, soit de la part de la communauté qui, parfois, dépassant la mesure, les honorait plus que la hiérarchie ecclésiastique.

Rien ne révèle parmi les ascètes une organisation proprement dite : ils vivaient dans la communauté et y conservaient vraisemblablement la position sociale qu'ils possédaient avant de s'engager dans l'état de virginité. Supérieurs aux simples fidèles, soumis aux pasteurs, ils vivaient dans la simplicité et la modestie qui les rapprochaient du Père et du Christ. En fait de mortifications, rien qui tranchât sur le reste des chrétiens, peut-être tout au plus quelques jeûnes volontaires.

L'ascétisme procède directement et spontanément de l'Evangile, où il puise son esprit et sa fécondité. Jésus l'a recommandé, on l'écoute et, dès la première génération chrétienne,

son invitation est réalisée. Rien de ce qui est essentiel à l'institution ascétique ne découle d'une influence philosophique ou païenne, quoiqu'il ait pu exister quelques contacts entre l'ascétisme et la philosophie, relations et échanges sur des points secondaires, mais ici encore la révolution accomplie par le christianisme est bien réellement son ouvrage et le prix de sa vertu propre.

LA PRÉPARATION AU MARTYRE

Depuis l'an 64 jusqu'à l'an 314, pendant deux cent cinquante ans, la menace du martyre plana sur les chrétiens ; il y eut à peu près autant d'années de persécution qu'il y eut d'années d'accalmie plus ou moins espacées entre elles. Le martyre devint ainsi la consécration de la foi, sa semence, et il fallut y préparer les fidèles comme à une glorieuse épreuve à laquelle chacun pouvait se trouver soumis. L'Eglise prodiguait ses encouragements à ceux qui confessaient Jésus-Christ, elle condamnait et retranchait de son sein, au moins pour un temps, ceux qui, vaincus par la misère de l'emprisonnement ou par l'horreur de la torture, perdaient l'honneur de donner leur vie. Les païens mettaient tout en œuvre pour arracher une apostasie dont ils triomphaient comme de la plus difficile victoire, outre la captivité et la douleur ils faisaient appel au sentiment de la nature, amenaient sous les yeux du confesseur sa femme, ses enfants en bas-âge, ses vieux parents éplorés. Des apostasies se produisaient malheureusement ; en 250, à la suite d'une longue période de paix, elles furent innombrables et les suites de cette défaillance de ceux qu'on appela les « faillis » (*lapsi*) devaient engendrer bien des maux. On les avait vus, dès l'annonce de la persécution, se ruer, en habits de fête, dans les temples et les capitoles pour offrir des libations ou de l'encens

et emporter le certificat d'apostasie qui leur assurait la vie sauve. On vit des hérétiques ériger en principe la condamnation du martyre et des fidèles trop subtils disposés à admettre des distinctions inacceptables. A leurs yeux, peu importait de dire : « J'adore le Très-Haut ou j'adore Jupiter ; le sentiment intérieur faisait tout ». L'Eglise dut combattre ces propagandes énervantes, elle le fit avec toute l'énergie qu'impose un grand péril.

L'athlète du Christ devait s'imposer des veilles et des jeûnes qui rompaient son corps à la fatigue et le préparaient à subir la souffrance sans faiblir. En parlant d'eux, on use sans cesse de métaphores agonistiques. Ils sont des athlètes, des lutteurs, le prix leur est promis, ils remportent la palme et la couronne. A Lyon, à Carthage, on parle dans ce style, le fidèle doit être armé, prêt au combat.

Le prix du martyre est immense ; le ciel s'ouvre à l'instant pour les saintes victimes, les anges transportent leurs âmes dans le jardin du paradis, resplendissant de fleurs, ombragé de rosiers gigantesques, baigné de parfums. A leur entrée, la troupe des Séraphins les accueille avec des cris d'admiration et de triomphe et les amène, au milieu d'une cité aux murailles de pierres précieuses, en présence du divin Sauveur. Jeune homme aux cheveux blanchis, il se laisse approcher et baiser par lès martyrs que sa vue emplit d'une félicité inconnue. Parfoîs il les communie de sa main d'une bouchée de lait caillé. Ces visions révélaient les joies du paradis et ses splendeurs à ceux qui les entendaient lire à l'églisė, comme l'Evangile, et cette lecture affermissait leurs cœurs.

Il ne fallait pas moins que ces promesses pour contenir le frémissement de colère qu'inspirait la cruauté des païens. « J'en sais, écrit saint Cyprien, j'en sais un grand nombre qui, sous le poids des maux et des violences, aspireraient à se venger sur l'heure. Qu'ils n'en fassent rien, car le Seigneur a dit : Attendez mon jour ; je rassemblerai les nations et les rois et

je les accablerai de ma colère », aussi « notre patience nous vient de la certitude d'être vengés ».

On voit ces candidats au martyre, pleins d'une foi sans bornes et agités de secrètes terreurs. « Le coup de la mort, se demandent-ils, fait-il grand mal » ; ou bien ils frémissent involontairement à l'idée d'être livrés à la sournoise méchanceté d'un ours, mais un tigre ou une panthère ne leur feraient pas peur, au contraire. Cette bravoure, cette soif de la mort en témoignage de la foi, ressentie par des âmes ardentes, dut être parfois modérée et l'Eglise blâma ceux que l'impulsion d'un zèle téméraire avait poussés à provoquer les rigueurs qu'ils subirent d'ailleurs sans faiblesse.

Outre la parole des pasteurs, de petits traités circulaient parmi les fidèles pour rappeler, dans une forme brève et saisissante, les commandements et les promesses de Dieu. Quelques-unes de ces compositions sont parvenues jusqu'à nous, sortes de catéchismes spéciaux où les textes de l'Ecriture sont largement utilisés. Aux préceptes on joint les exemples des martyrs héroïques de l'Ancien Testament : Isaïe, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, Daniel parmi les lions, Zacharie, Eléazar, les Machabées et leur mère. Ce n'était pas assez d'écrire, car beaucoup d'illettrés avaient besoin d'être soutenus, aussi les catacombes devenaient-elles comme le livre d'images toujours exposées pour instruire les fidèles du triomphe des saints de l'ancienne Loi.

LES ÉGLISES ET LES CATACOMBES

Les fidèles se réunirent d'abord dans des maisons particulières pour y prier et célébrer l'eucharistie ; tel est l'usage que nous retrouvons en vigueur à Jérusalem, à Iconium, à Smyrne, à Antioche, etc. Le roman des *Recognitions* nous montre saint Pierre à Tripoli de Syrie en quête d'un local con-

venable aux réunions. Le nommé Maro lui offre sa maison qui peut contenir 500 personnes ; l'apôtre la visite et l'agrée car « le lieu convenait admirablement à la prédication ». Il n'est permis de conserver aucun doute sur la célébration du culte dans les maisons chrétiennes, ce qui explique pourquoi de bonne heure on emploie l'expression : « la maison de l'église ». A Rome, les plus anciens titres presbytéraux, ceux de Prisca sur l'Aventin, de Cécile au Transtévère, de Pudens sont établis sur l'emplacement de demeures particulières ; l'exemple classique est celui de l'église de Saint-Clément.

La disposition générale de la maison romaine s'y prêtait si bien que l'installation se fit comme d'elle-même. Le vestibule et les promenoirs reçoivent les frères, le clergé prend place dans le *tablinum* et l'agape liturgique s'accomplit dans le *triclinium*. Les convertis aisés ou riches s'honoraient de recevoir chez eux l'assemblée chrétienne, qui s'y trouvait à l'aise et en sécurité. Il arriva que plusieurs de ces maisons furent affectées d'une manière permanente au culte. Des appropriations d'édifices existants et des constructions spacieuses et même riches multiplièrent les églises au vu et au su des païens. Chaque dimanche, nous dit saint Justin, au IIe siècle, citadins et campagnards se rassemblent dans un lieu unique ; et nous savons qu'il en est ainsi à Rome, à Alexandrie, à Edesse, à Apamée, à Constantine, à Antioche et ailleurs. En Palestine et en Syrie, les églises préconstantiniennes furent nombreuses ; en Espagne, le canon 52e du concile d'Illiberis mentionne leur existence ; en Gaule, Constance Chlore les fait abattre et, à Nicomédie, Dioclétien fit raser l'église chrétienne jusqu'aux fondements. Il serait facile de donner bien d'autres exemples.

Ces installations plus ou moins grandioses ou mesquines ont été les véritables lieux de réunion liturgique des fidèles qui ne se sont rassemblés pour la prière dans les catacombes qu'exceptionnellement. La destination de celles-ci est funéraire ; si des agapes ont eu lieu dans le vestibule de l'hypogée

des Flaviens, si l'Eucharistie a été consacrée dans la *Cappella greca*, si le cimetière de Saint-Hermès et le cimetière Ostrien possèdent chacun un oratoire, ces faits si peu nombreux doivent suffire à montrer que les catacombes ont toujours été de véritables cimetières et c'est d'ailleurs le nom que leur donnaient les chrétiens.

Les cimetières souterrains ou catacombes de Rome sont les plus étendus de tous et les seuls célèbres. Naples, Cyrène, Alexandrie, Mélos ne comptent guère. Les catacombes romaines consistent en galeries et chambres funéraires creusées à différentes profondeurs dans le sol qui entoure l'enceinte de la ville ; la plupart sont comprises entre le 1er et le 3e mille à partir du mur d'Aurélien. Les dimensions des galeries et des chambres sont celles qui conviennent à des nécropoles où les fidèles ne se rassemblaient parfois que pour célébrer l'anniversaire d'un martyr. Les catacombes forment, à peu d'exceptions près, des excavations isolées les unes des autres et séparées par des vallées profondes, des nappes d'eau souterraines ; là où ces obstacles n'existent pas on n'a pas cherché à mettre deux catacombes en communication.

L'Eglise enseignait l'immortalité de l'âme et blâmait l'incinération des corps ; pour inhumer les chrétiens on se trouva amené à donner aux galeries funéraires un développement prodigieux où le cadavre, destiné à revivre, jouissait d'un asile honorable dans l'attente de la résurrection. Paré et parfumé, le défunt occupait une case (*loculus*), d'où il ne pouvait être expulsé, même dans le cas d'encombrement. Il était interdit de rouvrir une tombe, d'y introduire un deuxième cadavre, de superposer deux corps. La présence d'un prêtre aux funérailles et la récitation de prières liturgiques constituaient une consécration du tombeau. La proximité d'un corps saint apportait au défunt une double garantie : une spirituelle, en lui procurant plus vite la félicité du paradis ; une temporelle, en lui épargnant le danger de la violation de sépulture. Quand

on sait le respect des premiers chrétiens pour leurs morts, on ne s'étonne plus des gigantesques travaux qu'ils ont entrepris pour les ensevelir.

Les catacombes sont creusées dans un tuf granulaire dont la friabilité rendait le travail moins long et moins pénible et dont l'adhérence permettait d'obtenir des sections et des excavations suffisamment résistantes pour attendre que l'action de l'air, qui pénétrait par de larges puits, accrût leur solidité, en sorte que les parois verticales fussent en état de soutenir, non seulement le poids et la poussée des voûtes, mais encore fussent à même de recevoir l'enduit destiné à être revêtu d'une décoration polychrome. Les immenses travaux nécessités par la création des catacombes furent assumés et exécutés par la corporation des *fossores*, véritables mineurs rattachés à la hiérarchie ecclésiastique.

Les différents étages d'une catacombe sont mis en communication par une suite de degrés ; quant à l'entrée, on cherchait toujours à la dissimuler ou bien à la rendre inaccessible, surtout au IIIe siècle lorsque la sécurité et l'immunité des cimetières chrétiens furent menacées par l'Etat. Parfois on mettait l'entrée hors d'usage et on pratiquait dans la carrière voisine une poterne soutenue par un mur de maçonnerie et offrant un accès détourné. Dans le cas prévu où la police cernait les issues, on avait imaginé un escalier conduisant de la catacombe dans la carrière ; mais ce moyen de salut à l'usage des initiés était un traquenard pour les autres. Les degrés de l'escalier s'arrêtaient au niveau de la voûte de la carrière, et, à l'aide d'une échelle, qu'il retirait après son passage, le fugitif laissait le poursuivant se morfondre ou risquer un saut périlleux qui avait de quoi glacer les plus résolus.

La superposition des étages dans chaque catacombe a permis d'atteindre à un développement colossal, dont il sera toujours impossible de préciser le chiffre vu le nombre des cimetières perdus, détruits ou inabordables. On a parlé de

876 kilomètres, de 1.200 kilomètres. Le cimetière de Sainte-Agnès qui contient quatre étages a été mesuré et a donné les chiffres suivants : superficie totale en mètres carrés, 16.475, développement total, 1.603 m. 51, nombre de tombes, 5.736. La largeur des galeries varie entre 0 m. 75 et 0 m. 90, les plus étroites ont de 0 m. 55 à 0 m. 70, les plus larges vont jusque 1 m. 20 et 1 m. 50.

La principale catacombe, celle qui renfermait la crypte des papes, était administrée par l'archidiacre pontifical ; l'achat des tombes se faisait par l'intermédiaire des *fossores* et souvent en présence ou sous la garantie du prêtre administrateur. Pendant les deux premiers siècles, les fidèles creusèrent et décorèrent à leur gré les catacombes, car l'Eglise naissante n'imposait pas de règle fixe sur ce point. Elle ne faisait pas un devoir aux fidèles de la sépulture en commun, aussi rencontre-t-on quelques exemples de tombes particulières réservées à une famille. C'était l'indice d'une manière nouvelle de considérer la religion ; on renonçait au voisinage des parents et des amis pour prendre rang dans la foule des petites gens et des inconnus. Les catacombes offrent quelques tombeaux de famille ; mais comme on comblait des galeries anciennes avec la terre des galeries nouvellement creusées, il devenait impossible à une famille de conserver une tombe particulière plus longtemps que une ou deux générations.

L'ART CHRÉTIEN, LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

La fresque a été le moyen préféré par les premières générations chrétiennes pour exprimer leur concept artistique. Ici encore le christianisme fut novateur. Les corridors et les chambres que ses artisans avaient à décorer ont reçu parfois une ornementation d'une élégance et d'un goût parfait, c'est le cas pour l'hypogée des Flaviens et pour le

cubicule d'Ampliatus qui s'inspirent des motifs en faveur à Alexandrie, à Pompéi et à Rome. Mais ces décorations sont exceptionnelles ; dès le début du IIe siècle, la pensée chrétienne a trouvé la voie qu'elle cherche et l'enseignement qu'elle veut donner dans la peinture d'un minuscule oratoire au sein d'une catacombe, la *Cappella greca.* L'art classique a exercé une influence profonde sur les types adoptés par l'art chrétien, mais si celui-ci a laissé à ces types leurs gestes et leurs attitudes consacrés, il leur a donné une signification nouvelle dont l'Ecriture sainte inspire l'idée générale et les épisodes particuliers. Les chefs de l'Eglise laissaient faire, point favorables, point hostiles, trop sollicités par de plus graves intérêts pour prêter attention et accorder la moindre importance à un art nouveau qui s'élaborait devant leurs yeux.

Art timide et gêné dans son expression et ses moyens. Le christianisme pendant la période qui précède le triomphe de l'Eglise a inspiré des artisans, il n'a pas possédé un seul véritable artiste. L'embarras de ces honnêtes travailleurs se révèle dans tous leurs ouvrages ; s'agit-il de grouper plusieurs figures dans une action commune, ils y renoncent et se contentent de juxtaposer les personnages, ils suppriment la perspective et le paysage et leur art se réduit à n'être plus que symbolisme et iconographie. Le clergé romain, ayant compris enfin le parti à tirer de la peinture pour l'éducation des fidèles, s'en fait un auxiliaire pour instruire et moraliser. A pareille besogne des artisans suffisent, des artistes seraient récalcitrants, on livre aux artisans des mille et des mille romains, ils y peignent quelques sujets presque toujours les mêmes, pratiquant en conscience leur métier, ignorant qu'ils pourraient en faire un art.

Les lieux qu'ils décorent sont des nécropoles, des « dortoirs » suivant l'étymologie, où les chrétiens reposent dans l'attente de la résurrection générale. Le mystère de la vie future plane sur les catacombes et inspire la multitude des images qu'on y

rencontre. L'âme qui a quitté son corps rappelle à ceux qu'elle a connus le besoin qu'elle peut avoir de leurs prières. Parfois une inscription exprime un appel direct à l'intercession des survivants, néanmoins le cas est assez rare, les chrétiens préèrent recourir à un symbole plutôt qu'à une formule. On a dit, non sans exagération, que le symbolisme explique l'infatigable monotonie d'œuvres d'art qui sont surtout et toujours des prières. Sans doute un grand nombre de représentations trouvent dans les prières de la liturgie leur explication. Les parois des catacombes présentent des séries de sujets représentant le secours providentiel dans le même ordre où il y est fait allusion dans les prières de la Recommandation de l'âme et les deux Oraisons pseudo-Cypriennes ; le chrétien implore le Sauveur par le rappel des interventions miraculeuses de l'Ancien Testament et du Nouveau. L'Orante ou la colombe ont une signification si claire qu'on ne peut y voir que l'âme sortie du corps ; l'Orante est la principale création de l'art des catacombes, son œuvre la plus originale. Le Bon Pasteur nous apparaît en rapport avec l'Orante, il est le Sauveur des âmes qu'il reconnaît, qu'il accueille et introduit dans le ciel. Ainsi s'élabore le cycle symbolique, qui s'enrichira de plusieurs allégories d'un sens facile à saisir : Adam et Ève : le péché ; Abraham sacrifiant son fils, Noé dans l'arche, Moïse frappant le rocher, Jonas, Daniel, Lazare, la Samaritaine, la multiplication des pains, le changement de l'eau en vin, la guérison de l'hémorrhoïsse ou du paralytique sont autant de suggestions adressées aux fidèles pour leur faire penser à l'âme, aux combats qu'elle livre, aux secours dont elle a besoin. Les sacrements, signes visibles de la grâce que sollicite le chrétien, s'expriment de façon naturelle et sans raffinements ; de même certaines allusions à la profession des défunts : fossoyeurs, annonaires, tonneliers, etc. Quant aux synthèses majestueuses et compliquées qu'on imagine pour y faire entrer de nombreuses fresques, il ne leur manque que d'avoir été imaginées

dès l'antiquité ; elles supposent de la part de ceux qui les combinent aujourd'hui une ingéniosité raisonneuse et une science théologique dont les vieux artisans du IIe siècle ne se sont jamais avisés.

L'art païen ne se laisse éliminer que petit à petit ; à Rome, les sujets nouveaux ne s'imposent pas du premier coup, on s'en tient d'abord à une épuration qui épargne les génies et les natures mortes, d'allure champêtre ou mystique. La *Cappella greca* est la première tentative d'une décoration d'ensemble méthodiquement conduite d'après une inspiration chrétienne. A partir du IIe siècle, nonobstant la persistance de quelques types païens, océan, saisons, génies, canéphores, etc., on peut dire qu'à Rome, dans les catacombes, l'inspiration chrétienne a gain de cause. Dès lors trois figures originales sont créées et ne périront plus : le Bon Pasteur, l'Orante et la Vierge-Mère, images inoubliables qui inaugurent le courant de symbolisme qu'on retrouve exprimé sous sa forme la plus tendre et la plus grave à la fois dans le style de quelques inscriptions.

Les deux textes épigraphiques les plus précieux de l'antiquité chrétienne sont l'épitaphe de Pectorius d'Autun et l'épitaphe d'Abercius d'Hiéropolis. Plusieurs autres peuvent en être rapprochés, mais ces deux-là sont les plus développés et nous initient dans une certaine mesure au langage secret des fidèles entre eux. « J'ai fait écrire ces choses, dit Abercius, que le confrère qui les comprend prie pour moi. » Il sait que les païens n'entendront rien à ses métaphores et à ses symboles. S'exprimer de cette façon devient une nécessité pour une société religieuse qui se sait soupçonnée et haïe, qui se sent traquée et combattue ; là où nous n'apercevons que poésie il y a eu un drame, ces expressions mystérieuses ont apporté le réconfort à ceux qui les ont comprises. Dans cet ordre d'idées, les chrétiens imaginèrent une formule qui fut une véritable trouvaille ; le mot *ichthys* (IXΘYC), qui signifie « poisson », exprimait par chacune de ses lettres l'initiale des mots qui

énonçaient le fondement de la croyance : *Jésus-Christ*, *Fils* (*de*) *Dieu*, *Sauveur*, et jusqu'à la paix de l'Eglise, le mot et l'image du poisson furent compris et interprétés par tous comme une sorte de confession de leur foi.

Est-il possible d'accorder dans ce petit livre à la littérature canonique du Nouveau Testament et aux écrits des Pères apostoliques et anténicéens une place en rapport avec leur importance ? Nous ne le croyons pas. Ces livres ont circulé parmi les chrétiens, ont inspiré leur foi et réglé leur morale, à ce titre ils ont leur place marquée dans le tableau de la vie chrétienne primitive ; mais nous avons considéré celle-ci dans sa réalisation et c'est un ouvrage différent qu'il faudrait écrire pour la montrer dans ses sources d'inspiration. Depuis les Evangiles, qu'on commence à se passer de main en main dès le temps des apôtres, jusqu'à l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe et au traité de Lactance *Sur la mort des persécuteurs*, c'est par centaines que se comptent les ouvrages de la littérature chrétienne. Littérature au sens le plus relevé du mot, c'est-à-dire histoire, dogme et morale, car l'imagination et la fantaisie n'y sont pas représentées. La poésie s'y insinue sous forme d'hymnes où la naïveté de l'expression et la simplicité voulue de la forme n'excluent pas toujours le raffinement de la pensée et les artifices d'un goût peu sévère. Le genre épistolaire, alors très apprécié, sert de passe-port à un grand nombre d'écrits qui mériteraient à plus juste titre le nom de « traité » que celui de « lettre ». Les révélations et visions sont à peine moins multipliées et assurent aux *Apocalypses* et aux *Actes des martyrs* une clientèle enthousiaste. Laissons à l'écart les gnostiques et tous ceux qui se sont détachés de l'orthodoxie pour nous en tenir aux chrétiens soumis et fervents. Parmi eux, les livres sont nombreux, chaque Eglise possède une bibliothèque assez bien fournie si on en juge par l'inventaire dressé à Constantine lors de la persécution de Dioclétien. Mais quand on entreprend de cataloguer tous les écrits chrétiens de l'âge primitif, on est

d'abord frappé par leur nombre et leur variété. Au IIe siècle, épîtres, apologies, traités prennent de plus en plus d'ampleur. L'ouvrage de saint Irénée *Contre les hérétiques* offre déjà les divisions et subdivisions par livres et par chapitres. Au IIIe siècle, Minucius Félix et Tertullien se rattachent encore à la forme brève du pamphlet quoique Tertullien compose des traités déjà volumineux *Contre les païens* et *Contre Marcion*, mais Clément d'Alexandrie, Origène, Hippolyte abordent résolument les œuvres de longue haleine, commentent en détail les livres saints. Saint Cyprien, saint Denis d'Alexandrie gardent une allure plus vive, tandis qu'Arnobe et Lactance, véritables rhéteurs, paraissent heureux de conserver le plus longtemps possible leurs lecteurs attentifs.

Tous ont des lecteurs, car il paraît bien certain qu'ils n'écrivaient pas pour remplir les bibliothèques, et si la liberté du langage dans les écrits chrétiens primitifs peut nous surprendre aujourd'hui, elle est un fait irrécusable. L'agressive vigueur de la morale chrétienne loin d'imposer à ceux qui parlaient en son nom une particulière réserve de langage, les incitait, au contraire, aux évocations les plus directes, comme pour arracher les derniers voiles aux turpitudes qu'ils voulaient faire haïr. L'ombrageuse pudeur de la foi évangélique a longtemps exprimé sans pruderie aucune ses indignations et ses dégoûts.

*
* *

Les mœurs des chrétiens étaient la prédication la plus efficace du christianisme. Ils se montraient pieux, chastes, laborieux et, par-dessus tout, d'une parfaite honnêteté. Certaines rigueurs s'atténuaient, l'expérience faisait son œuvre, une société nouvelle et stable se fondait, une civilisation meilleure se préparait. La sanctification du mariage ne dénonçait pas seulement la polygamie, elle la condamnait et l'expulsait. Une

idée nouvelle et très haute de la famille devenait la base de la civilisation européenne et devait bientôt s'affirmer comme une partie essentielle du droit naturel. Le célibat, la virginité et la viduité n'offraient plus une condition inférieure, au contraire, c'était un état préférable au mariage ; la femme réhabilitée, mais toujours subordonnée, trouvait place dans l'Eglise, même elle y trouvait un rang. La modestie lui interdisait la parure et la simplicité la préservait de la coquetterie et de la licence. Les récréations permises n'avaient que faire du luxe et des plaisirs mondains. Les spectacles sanglants de l'amphithéâtre et les divertissements déshonnêtes du théâtre étaient également réprouvés. Les thermes, les gymnases, les bains, lieux de corruption, ne pouvaient être tolérés, pas plus que les festins. La sobriété des chrétiens égalait leur modestie. Les jeûnes étaient fréquents et prolongés. Cependant rien n'était plus éloigné de l'attitude des frères que la roideur ; en général, on les reconnaissait rien qu'à leur air de gravité souriante, ce qui faisait un contraste sensible avec l'allure dégagée des païens. Pendant les trois premiers siècles de son existence nous nous sommes attachés à montrer le changement général de la vie procuré par le christianisme, ces quelques pages ne nous permettaient rien de plus qu'une esquisse, nous l'avons tracée d'après le témoignage des textes, préférant des faits certains à des conjectures douteuses et nous rappelant que ce n'est pas faire avancer l'histoire que de l'encombrer d'hypothèses.

BIBLIOGRAPHIE

P. Allard. *Histoire des persécutions du Ier au IVe siècle*, 5 vol. in-8. Paris, 2e édit. ; *Dix leçons sur le martyre*, in-12. Paris, 1906.

B. Allo. *L'Evangile en face du syncrétisme païen*, in-8. Paris, 1910.

B. Aubé. *Les chrétiens dans l'Empire romain de la fin des Antonins au milieu du IIIe siècle*, in-8. Paris, 1801 ; *L'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du IIIe siècle*, in-8. Paris, 1886.

P. Batiffol. *L'Eglise naissante et le catholicisme*, in-12. Paris, 1913 ; *La littérature grecque*, in-12. Paris, 1898.

M. Besnier. *Les catacombes de Rome*, in-12, Paris, 1909.

G. Boissier. *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, 2 vol. in-8. Paris, 1874.

A. Causse. *Essai sur le conflit du christianisme primitif et de la civilisation*, in-8. Paris, 1920.

L. Duchesne. *Histoire ancienne de l'Eglise*, 4 vol. in-8. Paris, 1908 suiv.

Cl. Fleury. *Les mœurs des chrétiens*, in-18. Bruxelles, 1726.

G. de Labriolle. *Histoire de la littérature latine chrétienne*, in-8. Paris, 1920 ; *La crise montaniste*, in-8. Paris, 1913.

E. Le Blant. *Les persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère*, in-8. Paris, 1893.

H. Leclercq. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, 1903 suiv. ; *Manuel d'archéologie chrétienne depuis les origines jusqu'au VIIIe siècle*, 2 vol. in-8. Paris, 1907.

H. de L'Epinois. *Les Catacombes de Rome*, in-8. Paris, 1896.

F. Martinez. *L'Ascétisme chrétien pendant les trois premiers siècles de l'Eglise*, in-8. Paris, 1913.

E. Neubert. *Marie dans l'Eglise anténicéenne*, in-12. Paris, 1908.

J. Réville. *La religion à Rome sous les Sévère*, in-8. Paris, 1886.

L.-J. Tixeront. *Histoire des dogmes dans l'antiquité chrétienne. I. La théologie anténicéenne*, in-12. Paris, 1915.

A. Puech. *Les apologistes grecs du IIe siècle de notre ère*, in-8. Paris, 1912.

TABLE DES PLANCHES

PL. VIII. **Fresques des Catacombes de Domitille et de Priscille.**

1. Agneau bondissant autour d'un vase de lait, sur une paroi près de l'entrée.
2. Hippocampe qui deviendra le monstre avalant Jonas : à la voûte.
3. Bon Pasteur vêtu de la tunique à l'exomide, chaussé de bottines, debout entre deux brebis ; il tient la syringe de la main gauche et les pattes de la brebis de la main droite.
4. Figure symbolique de l'été couronné d'épis (catacombe de Priscille).

PL. IX. **Vue de la Cappella Greca,** prise du Sanctuaire (Début du deuxième Siècle).

Cappella Greca est une petite église dans l'intérieur de la catacombe de Priscille, qui s'est développée alentour. Cette église mesure 6 m. 98 en longueur sur 2 m. 24 en largeur ; la voûte et les parois sont couvertes de fresques qui ont relativement peu souffert et qui nous offrent des scènes bibliques interprétées pour la première fois et dont plusieurs subirent par la suite d'importantes modifications.

Ici, sur l'arc du fond, un personnage debout, le bras tendu, non identifié ; une tête décorative ; les trois jeunes Hébreux dans la fournaise ; au-dessus, rinceau en stuc.

PL. X. **Vue intérieure de la Cappella Greca**, prise de l'entrée (Début du Deuxième Siècle).

L'ouverture irrégulière pratiquée au fond de l'abside est moderne ; de même celle de la niche de gauche.

Sur l'arc du fond, fresque de la *fractio panis.*

PL. XI. **La « Fractio Panis » à la Cappella Greca** (Début du Deuxième Siècle).

Fresque découverte en 1893 et figurant le miracle de la multiplication des pains sous forme d'un repas auquel prennent part sept convives dont une femme. Six convives sont couchés sur le lit de table, le septième convive est assis sur un escabeau bas et préside la réunion. Sur la table, deux assiettes contenant l'une deux poissons, l'autre cinq pains ; en outre un calice. De chaque côté, sept corbeilles rappellent le miracle de la multiplication des pains, préfigurant l'eucharistie.

Ici, le repas de l'agape est présidé par l'évêque et précède la communion eucharistique.

PL. XII. **Prière de Daniel et de Suzanne** (Cappella Greca).

PL. XIII. **Suzanne accusée par les vieillards** (Cappella Greca).

Les parois latérales de la *Cappella Greca* offrent trois épisodes de l'histoire de Suzanne. Sur la planche XII, les vieillards se précipitent vers la jeune femme, debout, en orante, auprès de laquelle se trouve déjà l'orante. — Sur la planche XIII, les deux vieillards placent leurs mains

sur la tête de Suzanne et la saisissent chacun par un bras ; un petit arbre sépare cette scène de la scène suivante : Suzanne et Daniel dans l'attitude de la prière.

PL. XIV. **Noë en prière dans l'arche** (Début du Deuxième Siècle).

Fresque à la Cappella Greca ; Noë en prière, à droite et au niveau de la tête du patriarche vole la colombe tenant dans son bec le rameau d'olivier. L'arche affecte la forme d'un coffre rectangulaire ouvert à la partie supérieure ; elle s'est posée sur le sol ; nulle part on ne voit d'eau. Noë porte une tunique sans manches, serrée à la taille et ornée du *clavus*, sorte de galon couleur pourpre. La colombe et le rameau sont peints en blanc

PL. XV. **Voûte de la crypte de la Passion** (Catacombe de Prétextat) (Première moitié du Deuxième Siècle).

Médaillon à triple encadrement au centre de la voûte. Dans le médaillon le Bon Pasteur tenant de ses deux mains les pattes de devant de la brebis posée sur ses épaules, tandis que les pattes de derrière restent libres.

PL. XVI. **Le couronnement d'Epines** (Première moitié du Deuxième Siècle).

Fresque de la crypte de la Passion dans la catacombe de Prétextat. La scène a été interprétée du couronnement d'épines ou bien, à cause d'un oiseau perché sur une branche, du baptême du Christ. Nous croyons la première interprétation plus fondée.

PL. XVII. **Résurrection de Lazare. — Jésus et la Samaritaine** (Première moitié du Deuxième Siècle).

Fresque de la crypte de la Passion à la catacombe de Prétextat. La partie supérieure est rompue, on distingue cependant l'édicule qui contient le corps de Lazare, la sœur de celui-ci et Jésus. La partie inférieure représente la Samaritaine à côté du puits de Jacob, offrant de l'eau dans une sorte de tasse à Jésus vêtu d'une tunique gris bleuté et d'un manteau rouge vif jeté sur l'épaule.

PL. XVIII. **Guérison de l'Hémorrhoïsse** (Première moitié du Deuxième Siècle).

Crypte de la Passion à la Catacombe de Prétextat. Jésus accompagné de deux de ses apôtres. Le Sauveur n'est plus visible que par la partie inférieure du corps. Derrière les disciples, une masse confuse, de couleur rougeâtre, représente la suppliante.

PL. XIX. **Isaïe prédisant que le Messie naîtra d'une Vierge** (Première moitié du Deuxième Siècle).

Fresque à la catacombe de Priscille. C'est ici la plus ancienne représentation de la Vierge Marie.

PL. XX. **Voûte de cubicule à l'Hypogée de Lucine** (Première moitié du Deuxième Siècle).

Daniel, debout, priant entre deux lions, vêtu de la tunique à l'exomide, dans le disque central, lequel est inscrit dans un cercle dont les subdivisions contiennent quatre vases de fleurs, quatre grandes têtes et quatre plus petites personnifiant les saisons, les vents ou les planètes. Hors du cercle, huit compartiments tracés sur un fond décoré de guirlandes, aux angles des oiseaux. Les quatre compartiments dirigés vers les angles renferment alternativement, sur des piédouches, un Bon Pasteur et une Orante, celle-ci en tunique talaire, manteau serré et voile court. Dans les compartiments intermédiaires, un génie ailé dansant et tenant, l'un un thyrse, les autres un pédum.

PL. XXI. **Le Poisson divin et les Espèces Eucharistiques** (Première moitié du Deuxième Siècle).

Fresque à l'hypogée de Lucine. Deux fresques formant réplique et composées des mêmes attributs nous montrent le poisson posé sur l'herbe et, devant lui, une ciste d'osier contenant les pains et le vin eucharistique ; le vin rouge est visible par les intervalles du treillis de l'osier.

PL. XXII. **Baptême du Christ** (Première moitié du Deuxième Siècle).

Fresque de l'Hypogée de Lucine.

PL. XXIII. **Cubicule d'Ampliatus** (Première moitié du Deuxième Siècle).

Fresque du cimetière de Domitille.

PL. XXIV. **Episodes de l'histoire de Jonas** (Deuxième Siècle).

1. Fresque à l'Hypogée de Lucine (Première moitié du Deuxième Siècle).
2 et 3. Fresques de la catacombe de Calliste (Deuxième moitié du Deuxième Siècle).

PL. XXV. 1. **Consécration Eucharistique.** — 2. **Sacrifice d'Abraham** (Deuxième moitié du Deuxième Siècle).

Fresques de la catacombe de Calliste.

PL. XXVI. **Lucernaire des Saisons** (Deuxième moitié du Deuxième Siècle).

Fresque de la crypte de Saint-Janvier à la catacombe de Prétextat. Chacune des quatre faces du Lucernaire est divisée en cinq zones. Ici, la zone inférieure montre la collecte des olives, au-dessus des fleurs, des oiseaux et des nids.

PL. XXVII. **Peintures des Chambres des Sacrements** (Deuxième moitié du Deuxième Siècle).

Fresques au cimetière de Calliste.

1. Moïse frappant le rocher. — Pêcheur attirant un poisson (Le Christ gagnant un fidèle). — Repas eucharistique.

2. Pêcheur attirant un poisson. — Baptême du Christ. — Le paralytique emportant son grabat.

PL. XXVIII. **Banquet Eucharistique et souvenir de la multiplication des pains** (Fin du Deuxième Siècle).
Fresque du cimetière de Calliste.

PL. XXIX. 1. **Le Christ ressuscitant Lazare** (fin du Deuxième Siècle).
Fresque du cimetière de Calliste.
2. **Colombes et Vases de fleurs** (début du Troisième Siècle).
Fresque à la catacombe de Prétextat.

PL. XXX. **Amour et Psyché cueillant des fleurs** (Début du Troisième Siècle).
Fresque au cimetière de Domitille.

PL. XXXI. 1. **Péché d'Adam et Ève.**
2. **Moïse frappant le rocher.**
Fresques de la catacombe de Saint-Pierre-et-Marcellin (Milieu du Troisième siècle).

PL. XXXII. **Evêque donnant le voile à une Vierge** (Deuxième moitié du Troisième Siècle).
Fresque de la catacombe de Priscille.

PL. XXXIII. **La Vierge et l'Enfant Jésus** (Deuxième moitié du Troisième Siècle).
Fresque de la catacombe de Priscille.

PL. XXXIV. **Défunte en prière** (Deuxième moitié du Troisième Siècle).
Fresque de la catacombe de Calliste.

PL. XXXV. **Le Bon Pasteur** (Deuxième moitié du Troisième Siècle).
Fresque du cimetière de Domitille.

PL. XXXVI. **Saint-Pierre tenant la loi nouvelle** (Deuxième moitié du Troisième Siècle).
Fresque de la catacombe de Saint-Pierre-et-Marcellin.

PL. XXXVII. **Défunts en prière dans le Jardin du Paradis** (Fin du Troisième Siècle).
Fresque du cimetière de Calliste sur laquelle sont représentés cinq défunts en prière dans le Paradis. Au-dessus de la baie d'un *arcosolium* sans ornements, le jardin céleste rempli de plantes et d'arbres chargés de fleurs et de fruits entre lesquels voltigent des oiseaux ; à des plans divers, peut-être pour simuler la perspective, trois femmes et deux hommes avec le nom de chacun. Un paon avec le nom d'Arcadius, autre paon sans inscription ; en dehors trois vases où des oiseaux se désaltèrent, autres grands oiseaux entre les vases.

PL. XXXVIII. **Epitaphe de Marseille** (vers 120 après Jésus-Christ).

Fragment trouvé au bassin du Carénage, conservé au Musée Borély de Marseille.

Epitaphe de deux chrétiens qui périrent dans les flammes. Leurs noms sont incomplets : [Sen] trius Volusianus et ...us Fortunatus, à qui une femme nommée Eulogia, leur mère peut-être, a fait faire cette tombe. Voici le texte complété :

[Sen] TRIO VOLVSIANO
[..E] VTYCHETIS FILIO
[...] O FORTVNATO QUI VIM
[igni] S PASSI SVNT
]Eulo] GIA PIENTISSIMIS P[osuit]
[...] REFRIGERET NOS Q[ui]
[omnia po] TEST

L'ancre indique le christianisme de ces deux martyrs.

PL. XXXIX. **Sarcophage romain** (Première moitié du Deuxième Siècle).

1. Sarcophage conservé au Musée du Louvre et datant au plus tard des premiers Antonins. Cette tombe a contenu les restes de Livia Primitiva qui vécut 23 ans et 9 mois ; elle fut préparée par les soins de sa sœur Livia Nicarus ; cette famille chrétienne était probablement originaire de Subiaco où a été retrouvé l'épitaphe du père des deux sœurs, M. Livius Hermès. — 2. Inscription portée sur le sarcophage. Le Bon Pasteur rapporte la brebis égarée ; le poisson et l'ancre, deux des plus anciens symboles chrétiens. C'est le plus ancien monument où apparait le symbole du poisson accompagné de l'ancre.

PL. XL. **Sarcophage d'Evelpiste** (Début du Deuxième Siècle).

Sarcophage au cimetière de Priscille, placé dans une galerie qui a donné des inscriptions contemporaines de Néron et de Trajan, sinon de la fin du Ier siècle, et dans une région voisine de celle des *Acilii*.

Un fragment retrouvé dans l'enfoncement a permis de reconstituer l'épitaphe d'un enfant de quatre ans nommé *Evelpi*STE ; les six lettres manquantes remplissent exactement la partie vide ; non loin de là on a rencontré la tombe d'un *Evelpistus*. Le nom est suivi des lettres BIX(it) dont les extrémités inférieures sont visibles sur ma pierre. Ce qui ajoute à l'intérêt de ce sarcophage, ce sont les signes gravés aux deux anses du cartouche ; à droite, cinq pains eucharistiques ; à gauche une ancre debout ; ce symbolisme exprime que l'Eucharistie est le gage de l'Espérance en la résurrection à la vie éternelle, suivant les propres expressions de Saint-Irénée (Contr. haer. IV. 18).

PL. XLI. 1. **Le Crucifiement** (Deuxième Siècle).

Cornaline trouvée à Kustendje (Constanza) en Roumanie, conservée au British Museum.

Le Christ debout, nu, les bras parallèlement étendus à la traverse de la croix et dominant les douze apôtres dont trois ont disparu avec un éclat de la pierre. Dans le champ on lit IXΘVC (poisson) en partie bien lisible et gravé à rebours parce que cette gemme servait de cachet.

2. **Le Crucifiement** (Deuxième Siècle).

Jaspe rouge, rapporté de Gaza en Syrie, entré dans le cabinet de Gr. J. Chester à Wakefield.

Cette pierre basilidienne représente Jésus en croix entre deux personnages, un homme et une femme ; la tête du Christ porte le nimbe nucifère. Le déchiffrement des caractères n'a pu aboutir.

D'après Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrétienne.*

3. **Le Crucifiement** (Deuxième Siècle).

Cornaline dont l'origine n'est pas connue.

Le Christ attaché sur une croix très élevée, les pieds posés sur le *suppedaneum*, les bras étendus, la tête nimbée. De chaque côté, six apôtres. Dans le champ et en exergue : Ἰησοῦς Χρεστός (Jésus-Christ) et un agneau passant.

D'après Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrétienne.*

PL. XLII. **Cippe funéraire de la voie Appienne** (Deuxième Siècle).

Cippe provenant d'un tombeau, à ciel ouvert, non loin du mausolée de *Cæcilia Metella*, conservé au Musée du Latran. « Aegrilius Bottus Philadespotus, notre très doux, très tendre et très pieux fils, repose ici. Ses parents lui ont érigé ce monument. Il a vécu huit ans et quarante jours. M. S. » (probablement : *martyribus sociatus*). Pain eucharistique, ancre, poisson, l'eucharistie donne l'espérance de posséder le Christ.

PL. XLIII. **Sarcophage de la Gayole** (Fin du Deuxième Siècle).

Sarcophage connu par Fabri de Peiresc, retrouvé par Edm. Le Blant, en 1878, donné en 1921 à l'église de Brignoles (Var). Le plus précieux de tous les tombeaux chrétiens actuellement connus, sculpté par un grec qui a mélangé les types païens aux symboles chrétiens : « Buste du Soleil, la tête radiée ; pêcheur prenant à l'hameçon le poisson qui figure un fidèle (*pisciculus*) ; ancre ; des brebis rappelant le troupeau du Christ ; une orante dans l'attitude de la prière au seuil du paradis figuré par un jardin où la colombe perche sur un arbre ; figure assise indéterminée (brisée par les violateurs de la tombe) donnant l'enseignement à un enfant ; le Bon Pasteur ; personnage assis tenant un sceptre, probablement la divinité protectrice du lieu où se passe la scène.

PL. XLIV. **Epitaphe de Pectorius** (Fin du Deuxième-début du Troisième Siècle).

Marbre trouvé à Autun, le 24 juin 1839, conservé au Musée de la Ville.

« Race céleste du poisson divin, fortifie ton cœur, puisque tu as reçu au milieu des mortels la source immortelle de l'eau divine. Très cher, réjouis ton âme par l'eau toujours jaillissante de la sagesse qui donne les trésors. Recois ce mets, doux comme le miel, du Sauveur des saints, mange avec délices tenant le poisson dans tes mains. Rassasie-toi avec le poisson, je le souhaite, mon maître et sauveur. Lumière des morts je te supplie, donne un doux repos à ma mère. Ascandius, ô père bien-aimé de mon cœur, avec ma douce mère et mes frères, dans la paix du Poisson, souviens-toi de Pectorius ».

PL. XLV. **Sarcophage romain** (Fin du Deuxième-début du Troisième Siècle),

Sarcophage de forme elliptique trouvé en 1881, dans une vigne située au-delà de la *porta Salaria*, conservé au Musée du Latran.

De chaque côté un bélier accroupi symbolise le troupeau des fidèles ; à gauche, un vieillard assis figure un évêque ou un prêtre entouré de deux auditeurs devant lesquels il déroule le texte des Ecritures dont il leur explique le sens ; à droite, une matrone âgée, assise, écoute cet enseignement pendant qu'une suivante lui pose familièrement la main sur l'épaule. Au centre, on voit l'âme de la matrone défunte, représentée dans l'attitude de la prière et se présentant sur le seuil du jardin du paradis, planté de grands arbres, où l'attend le Bon Pasteur entouré de ses Brebis.

(Photo Anderson).

PL. XLVI. **Epitaphe de Maguelonne** (Deuxième-Troisième Siècle).

Fragment d'une dalle de fermeture d'un *loculus* qui compterait parmi les plus antiques témoins du christianisme en Gaule, s'il était certain qu'il fût trouvé à Maguelonne (Hérault) où il est conservé ; mais les chanoines de Maguelonne, au xvi[e] et xvii[e] siècles, ornèrent l'abside de leur église de tous les débris de marbre qu'ils purent recueillir, il est possible que celui-ci leur ait été envoyé d'Italie.

« Vera en paix »

PL. XLVII. **Epitaphe d'Eutychianus** (Début du Troisième Siècle).

Tablette de marbre trouvée à Rome, conservée au Museo d'Antichità à Pérouse.

Eutychiano filio dulcissimo Eutychus pater d (*e*) *d* (*icavit*) V (ixit) a (nno) I m (ensibus) II d (iebus) III Dei ser (V) us, Ἰ(ησοῦς) ΧΡ(ιστός)

Ἰ(ησοῦς) Χ(ριστός) Θ(εοῦ) υ(ἱὸς) C (ωτηρ)

« A Eutychianus, fils très doux, Eutychus (son) père dédia (ceci).
Il vécut un an, deux mois, quatre jours.
Serviteur de Dieu, Jésus-Christ.
Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur ».

PL. XLVIII. **Statuette du Bon Pasteur** (Début du Troisième Siècle).

Provenance inconnue, a probablement orné une catacombe romaine ; marbre grec, hauteur o m. 95. Entrée au début du XIXᵉ siècle dans le cabinet de l'avocat Mariotti, d'où elle a passé au Vatican et au Latran. Jeune pasteur vêtu de la tunique exomide, ceinturée à la taille ; les, jambes nues sont protégées contre les ronces par des jambières et la chaussure endromide ; sur la hanche gauche, une petite besace suspendue à une bandoulière.

(Photo Alinari).

PL. XLIX. **Crucifix blasphématoire du Palatin** (Première moitié du Troisième Siècle).

Graffite tracé avec une pointe sur la muraille d'une chambre de l'école des pages impériaux, découvert en 1856, conservé au Musée Kircher à Rome.

Sur une croix en forme de T, munie d'un escabeau pour les pieds, est attaché, les bras étendus, un personnage à tête d'âne, le Christ, aux pieds duquel un jeune garçon, debout, la main gauche levée, dans la posture antique de l'adoration. C'est un chrétien nommé Alexamène qui nous est connu par un autre graffite : « Alexamène, fidèle ». Ici il est représenté avec cette légende :

« Alexamène adore (son) Dieu ».

(Photo Alinari).

PL. L. **Stèle funéraire d'Abertius, évêque d'Hiéropolis** (antérieure à l'année 216).

Deux fragments retrouvés à Hiéropolis en 1883, rapprochés et exposés au Latran depuis 1892.

L'Evêque d'Hiéropolis en Phrygie prend la parole pour se recommander aux prières des fidèles :

« Citoyens d'une ville distinguée, j'ai fait ce (monument) de mon vivant afin d'y avoir un jour une place pour mon corps. Je me nomme Abercius ; je suis disciple d'un saint pasteur, qui fait paitre ses troupeaux de brebis sur les montagnes et dans les plaines, qui a de grands yeux dont le regard atteint partout. C'est lui qui m'a enseigné les Ecritures sincères. C'est lui qui m'envoya à Rome contempler la majesté souveraine, et voir une reine aux vêtements d'or et aux chaussures d'or. Je vis là un peuple qui porte un sceau brillant. J'ai vu aussi la plaine de

Syrie et toutes les villes, Nisibe au-delà de l'Euphrate. Partout j'ai trouvé des confrères. J'avais Paul... la foi me conduisait partout. Partout elle m'a servi en nourriture un poisson de source, très grand, très pur, pêché par une vierge sainte. Elle le donnait sans cesse à manger aux amis ; elle possède un vin délicieux qu'elle donne avec le pain.

« J'ai fait écrire ces choses, moi, Abercius, à l'âge de 72 ans. Que le confrère qui les comprend prie pour Abercius. On ne doit pas mettre un autre tombeau au-dessus du mien sous peine d'amende, deux mille pièces d'or pour le fisc romain, mille pour ma chère patrie Hiéropolis. »

(Photo Alinari).

PL. LI. **Epitaphe du pape Pontien** († 28 septembre 235).

Trouvée à la catacombe de Calliste, dans la crypte papale, dimensions 0 m. 45 × 0 m. 92.

A la suite du nom, on lit le titre, puis, d'un caractère moins profond parce qu'il a été gravé lorsque la dalle était déjà en place, le sigle qui rappelle le martyre.

PL. LII. **Certificats de sacrifice païen** (En 250).

Papyrus d'Egypte, conservés à Hambourg. *Stadtbibliothek.* L'édit de persécution de Dèce prescrivait à tous les habitants de l'Empire l'accomplissement d'un sacrifice aux Dieux en présence d'une commission officielle qui délivrait à chacun un certificat. On a reconstitué depuis 1893, une série de trente certificats, rédigés d'après des formules administratives constantes.

1. « A la commission élue pour surveiller les sacrifices. Mémoire d'Aurelius Asesis, fils de Serenus, du bourg de Théadelphie. J'ai, de tout temps, offert des sacrifices aux dieux, et maintenant encore, en votre présence, j'ai, selon l'édit, fait des libations et des sacrifices, et mangé des offrandes sacrées. Je vous prie de m'en donner acte ci-dessous. Portez-vous bien.

« Adesis, âgé de 32 ans, invalide.

« Nous, Aurelius Serenus et (Aurelius) Hermas, nous t'avons vu sacrifier.

« Moi, Hermas, j'ai paraphé.

« Année 1re de l'empereur César Gaius Messius Quintus Trajanus Decius Pius Felix Augustus, le 18 de Payni » (12 juin 250).

2. Même certificat pour Aurelius Horion, fils de Kialès, originaire d'Apias, habitant Théadelphie.

PL. LIII. **Statuette représentant le Christ docteur** (Troisième Siècle).

Acquise à Rome chez un marchand d'antiquités, entrée au *Museo Nazionale*.

(Photo Anderson).

PL. LIV. **Parement de mosaïque d'un oratoire chrétien** (Troisième Siècle).

Trouvé à Rome près de la *Via Venti Settenbre*, en 1900, à 1 m. 60 de profondeur, dimensions 8 m. 40 sur 6 m. 70. Fond blanc avec double encadrement moucheté de noir. Aux angles et au milieu des côtés, on voit des canthares de grande dimension d'où s'échappent de larges volutes de feuilles, gris et colombin, qui envahissent tout sauf un carré central entouré d'un double trait formant cadre et qui contient une croix équilatérale sur fond multicolore; tout autour nage un banc de petits poissons gris.

PL. LV. **Fonds de coupes dorés** (Troisième Siècle).

1. Le Christ.
2. Daniel empoisonnant l'idole des Babyloniens.
3. Saint Pierre et Saint Paul.

Conservés au British Museum.

PL. LVI. **Fragment de patène de verre** (Troisième Siècle).

British Museum,

PL. LVII. **Fragments de patènes de verre** (Troisième Siècle).

British Museum.

PL. LVIII. **Graffite représentant deux docteurs** (Troisième Siècle).

Trouvé au cimetière de Prétextat, marbre grec, hauteur 0 m. 47, longueur 0 m. 90.

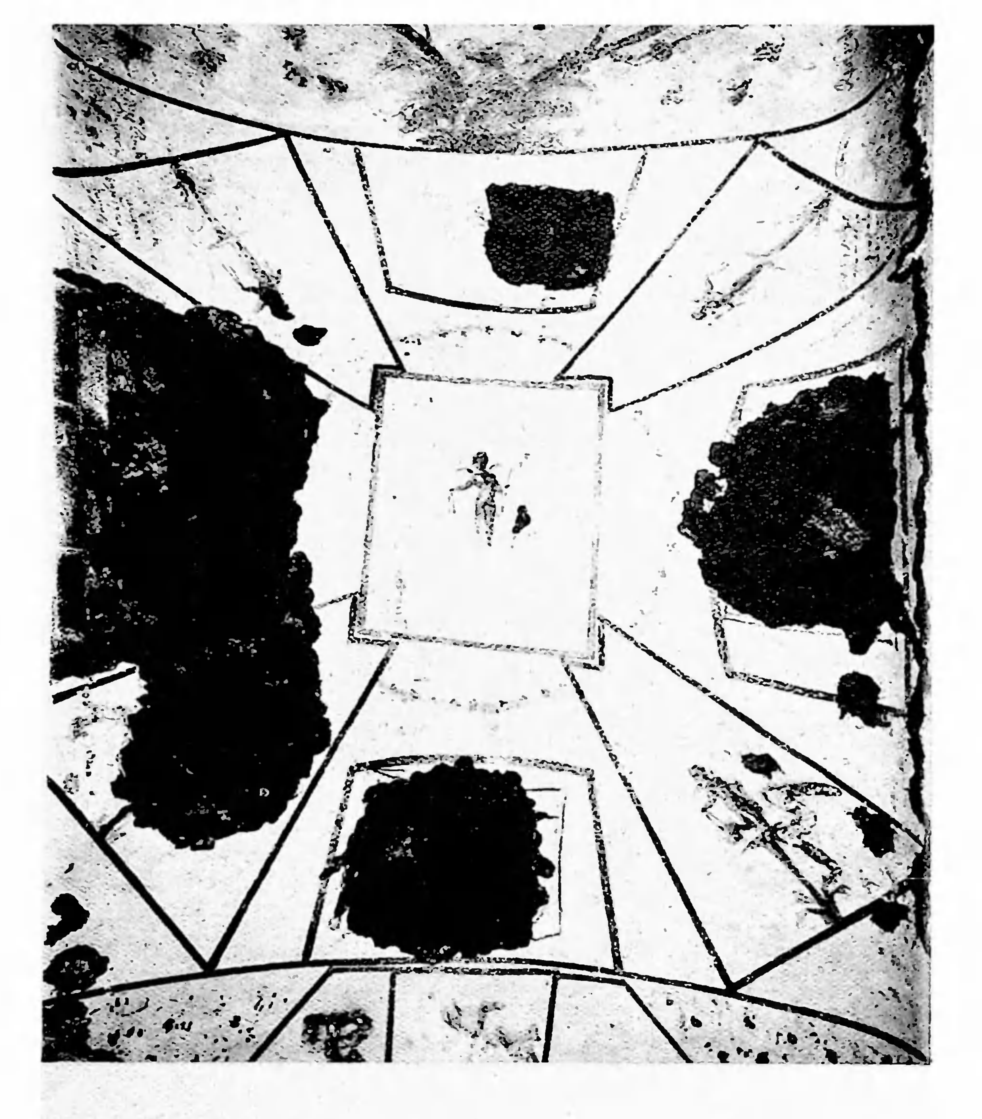
La partie du milieu est brisée et remplacée par du plâtre. Ce sont probablement des docteurs, évêques ou prêtres, enseignant des fidèles.

PL. LIX. **Victoire ou ange portant la palme et la couronne** (Quatrième Siècle).

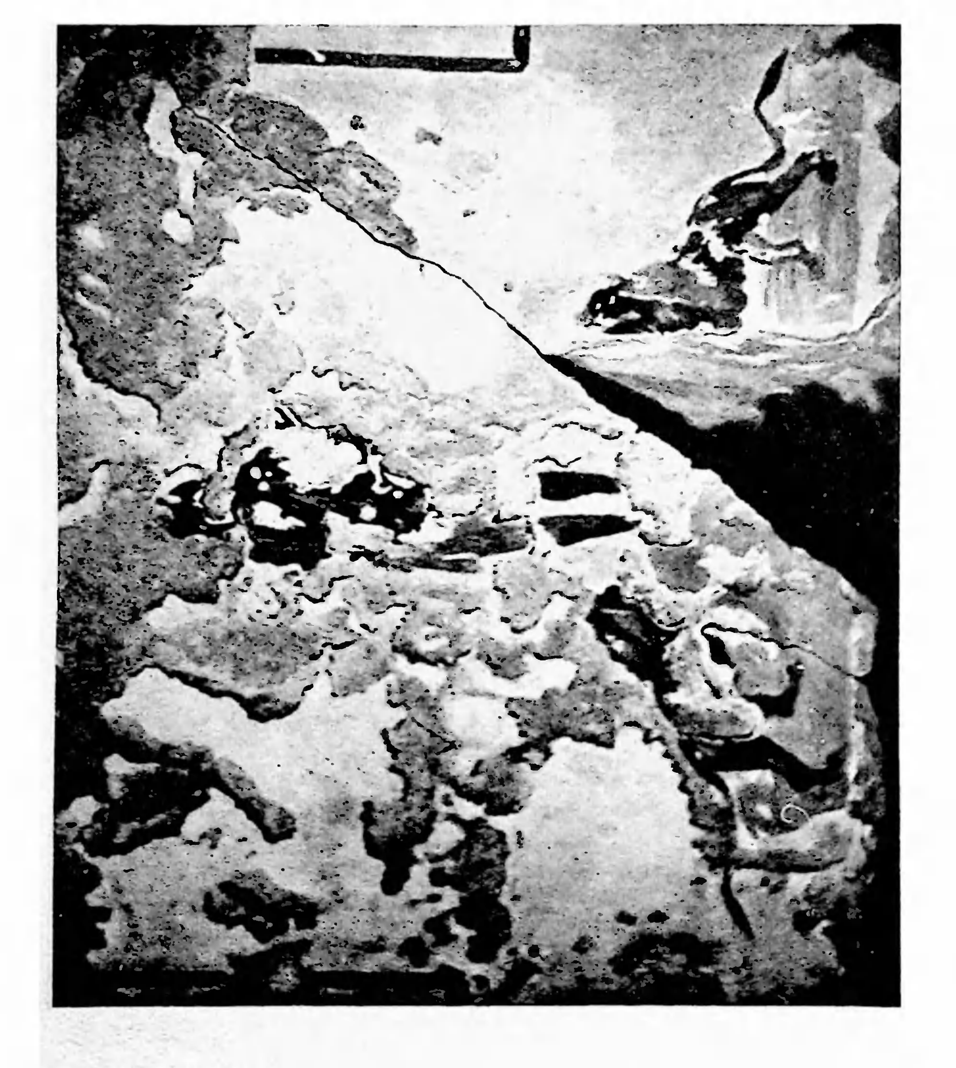
PL. LX. **Moïse frappant le rocher** (Deuxième moitié du Quatrième Siècle).

Catacombe de Calliste.

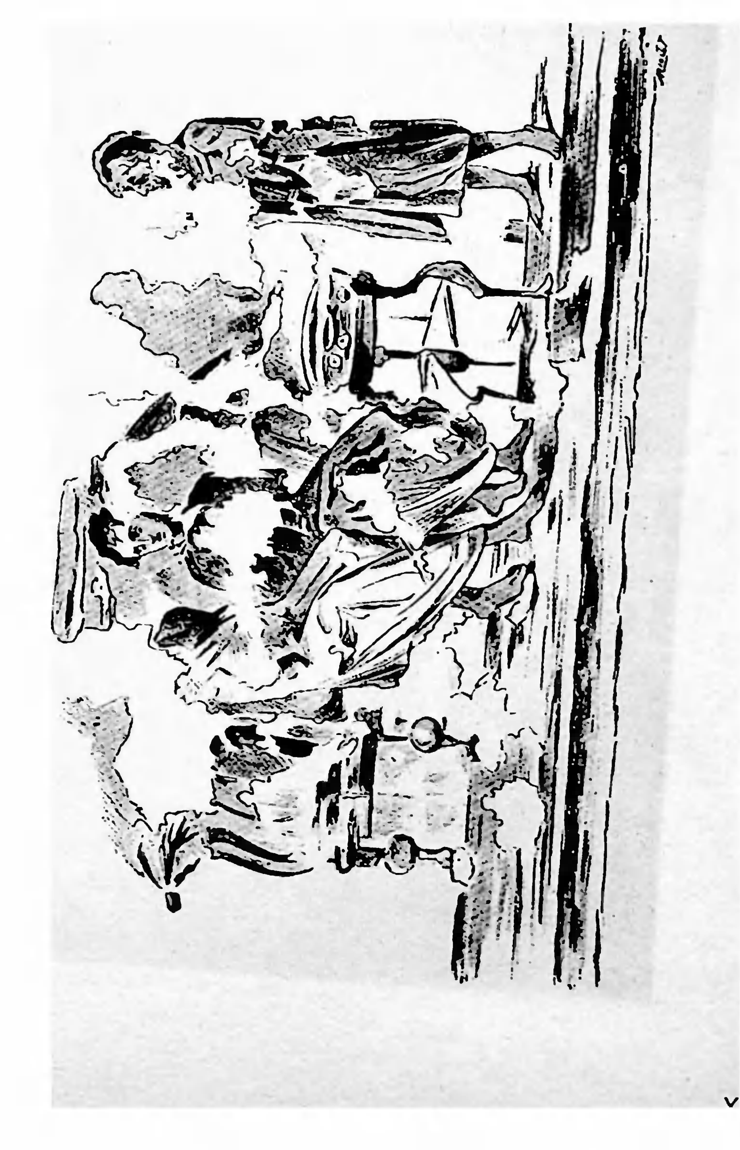








IV



2

1



VII



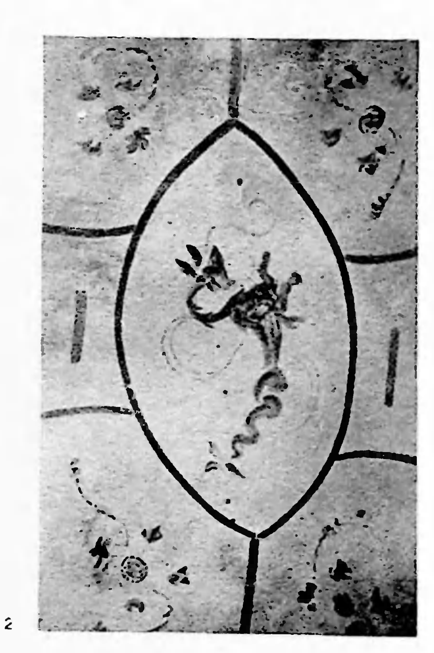
4



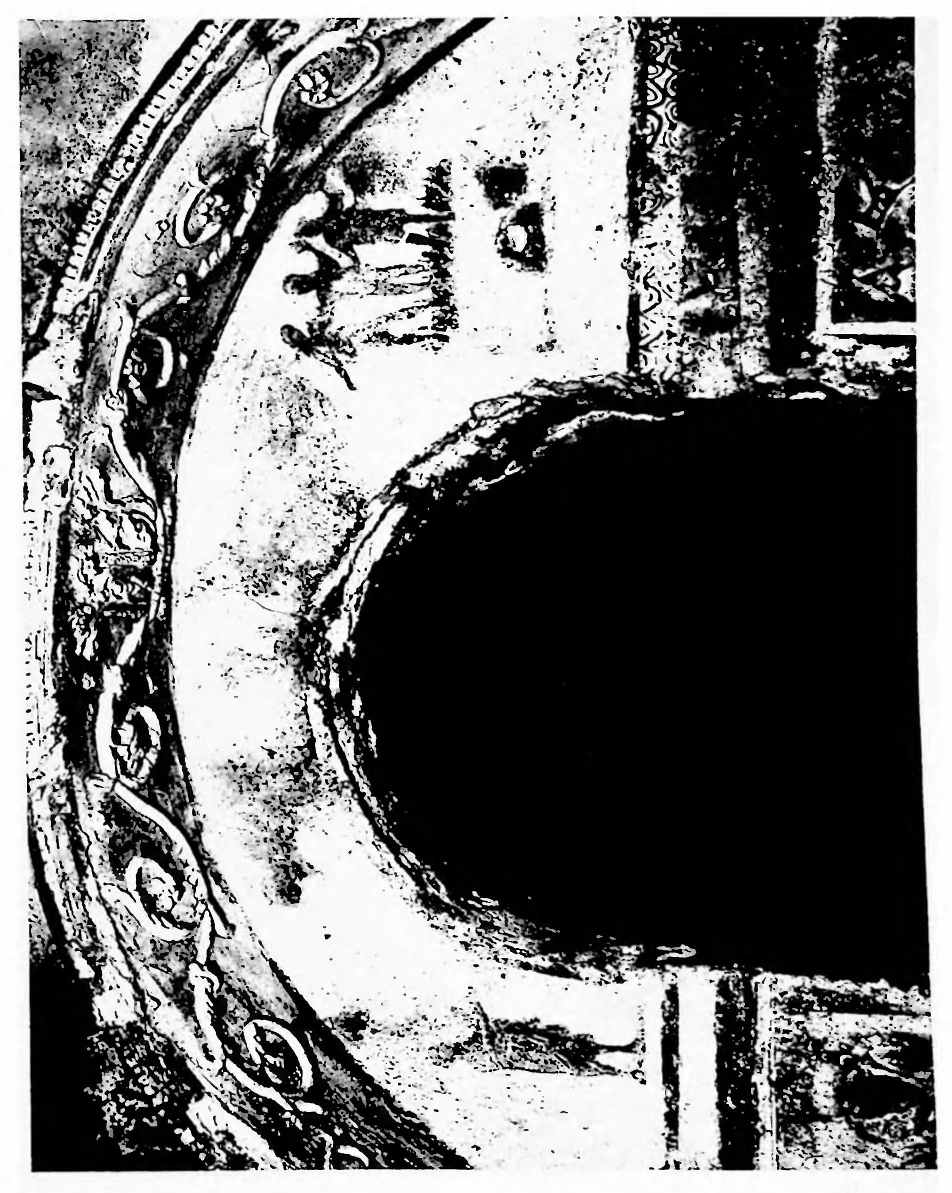
3

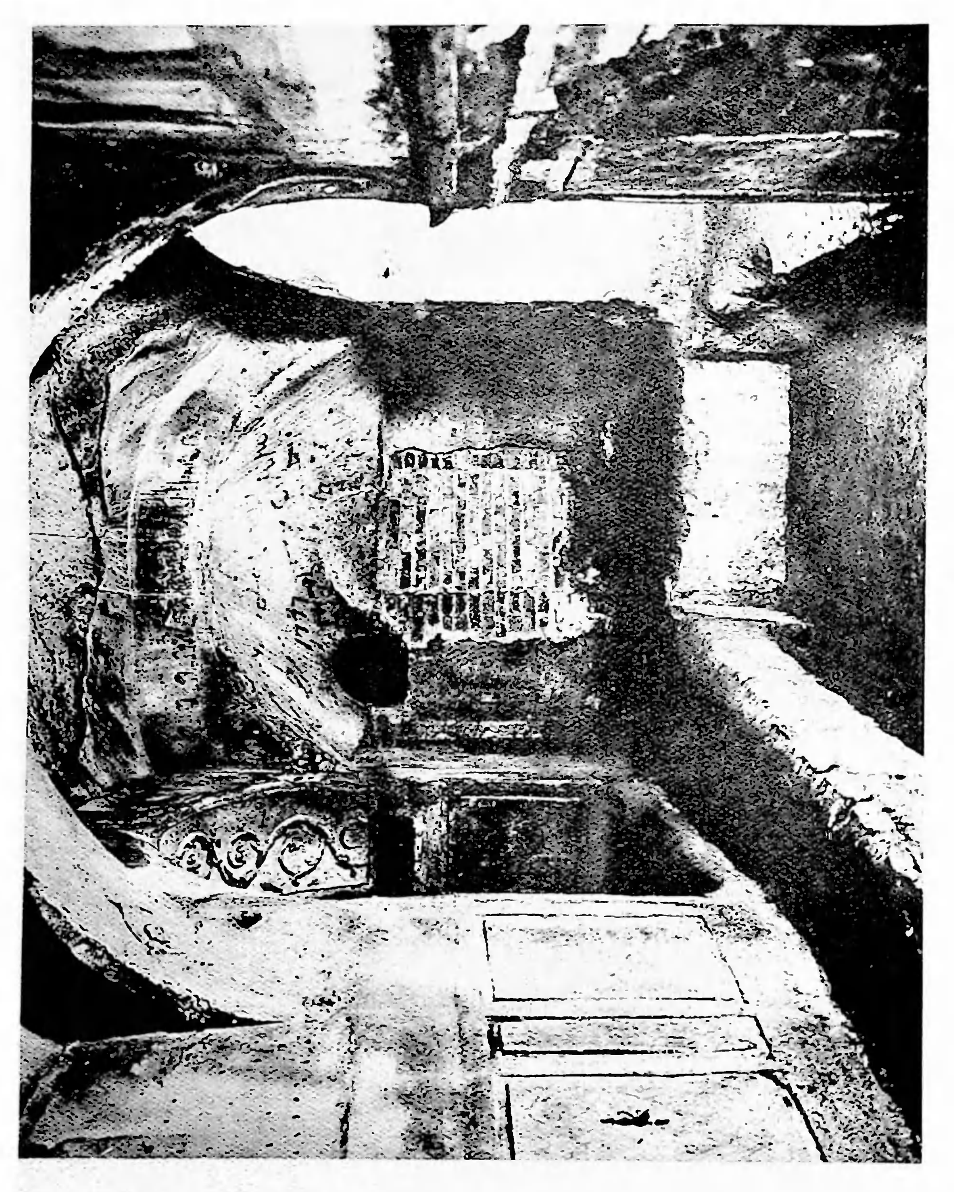


1



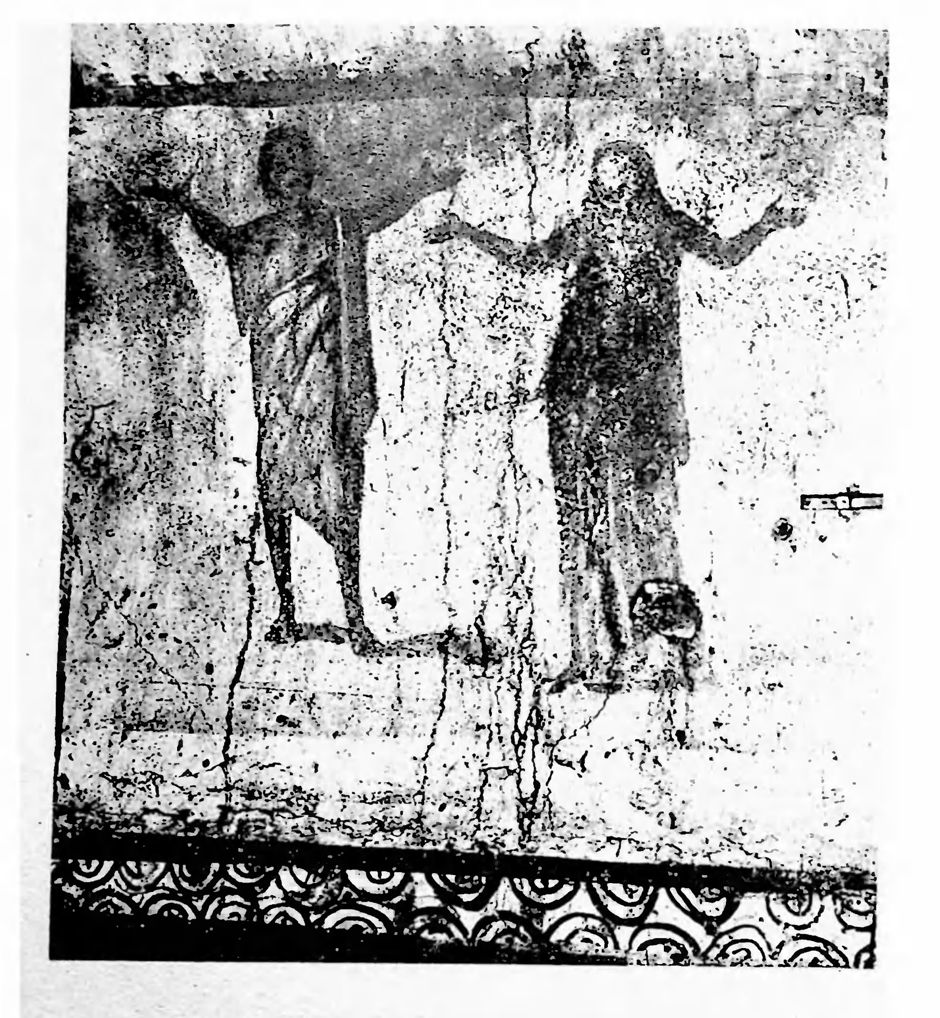
2



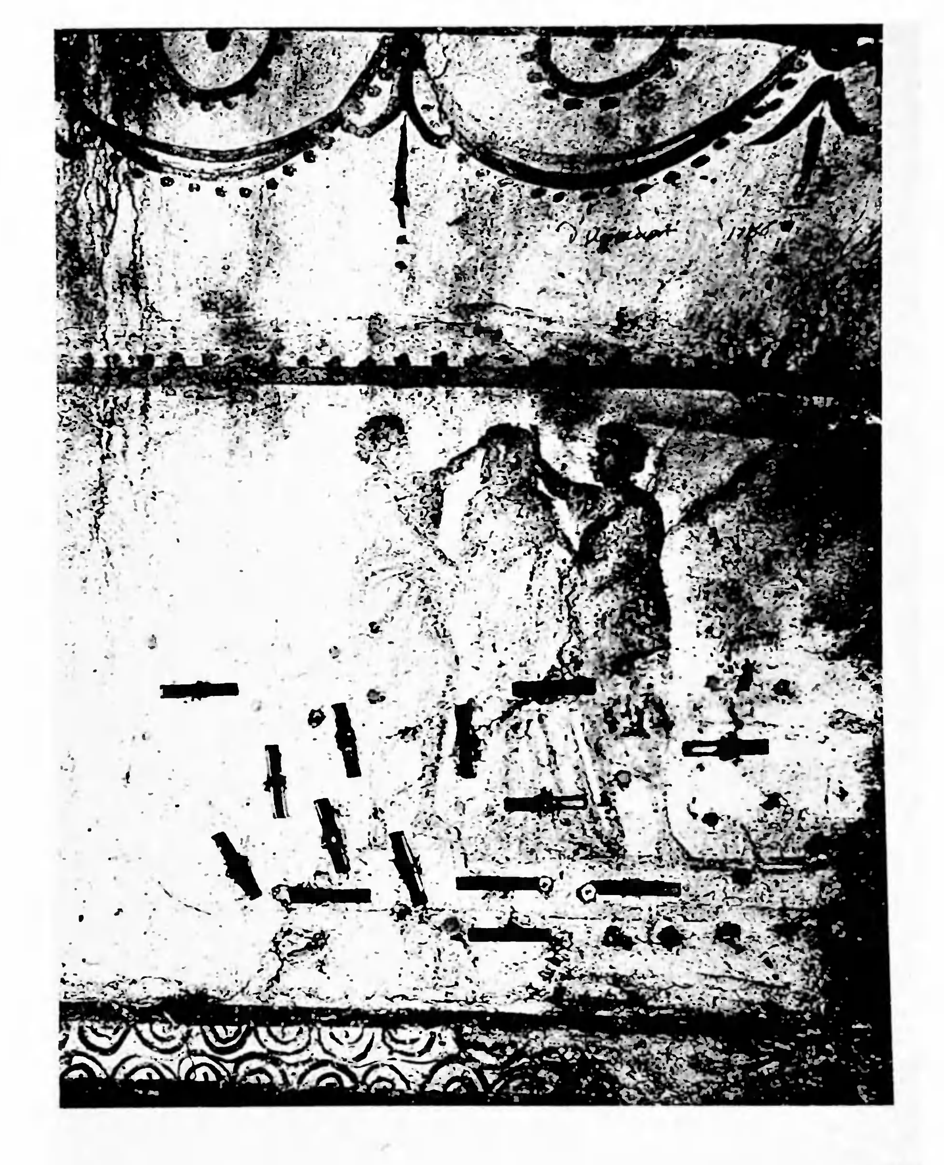




XI



XII

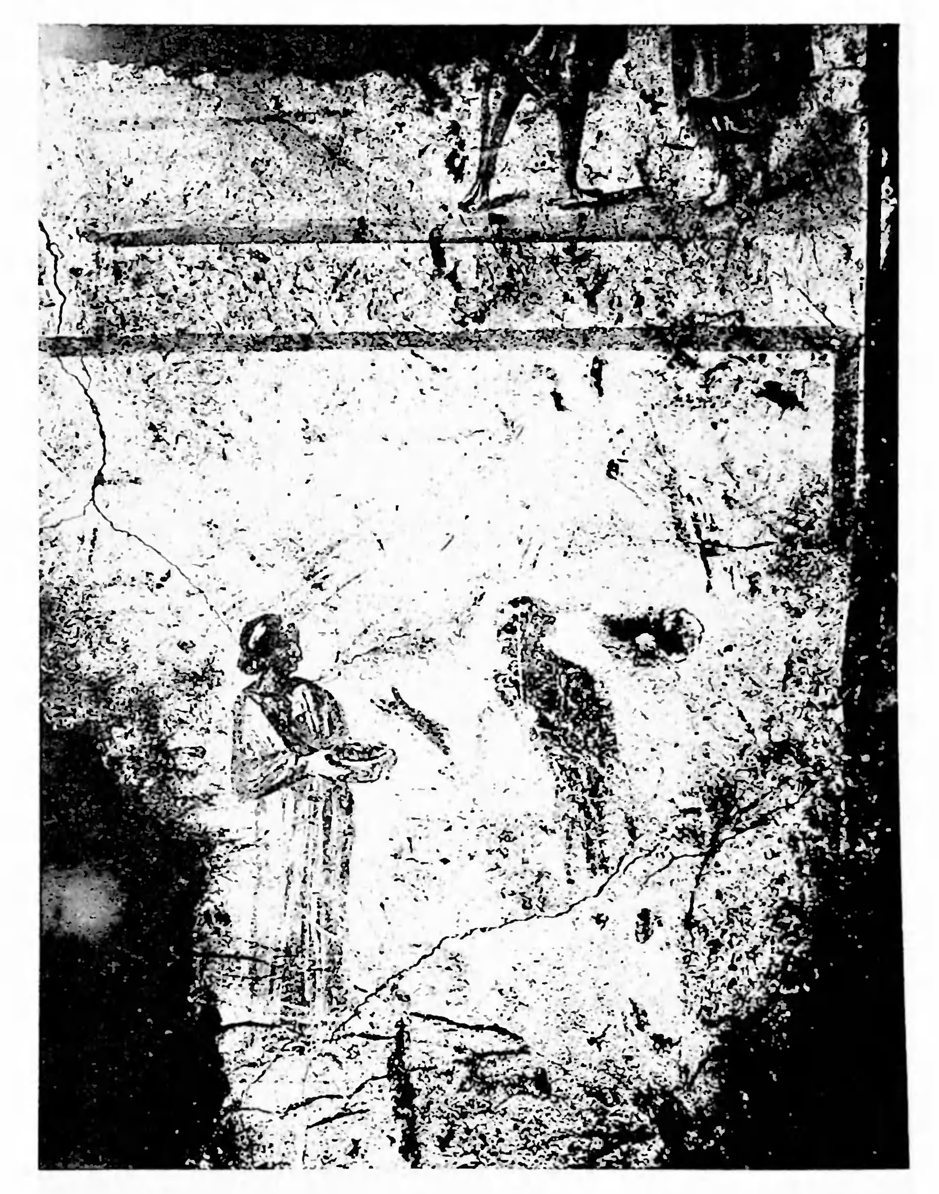




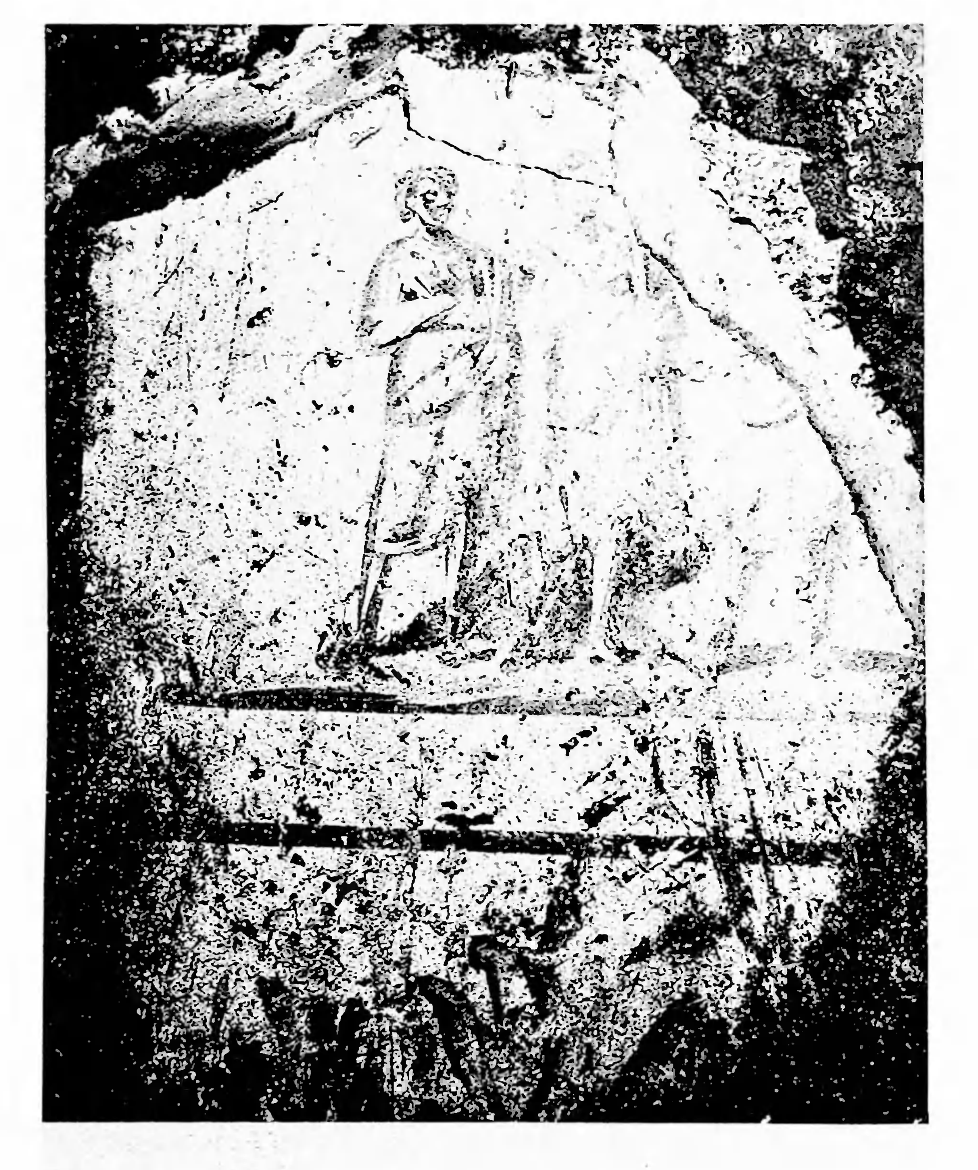
XIV







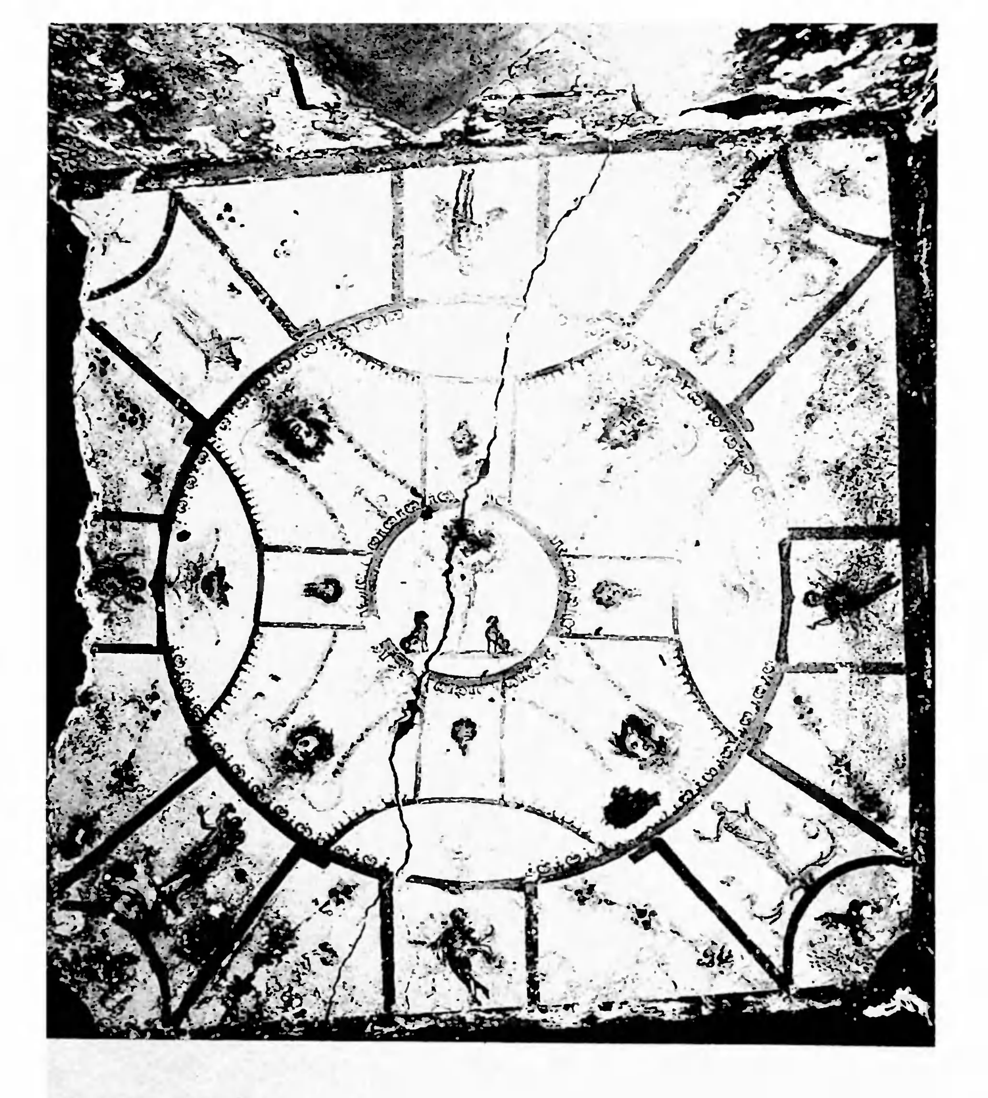
XVII



XVIII



XIX



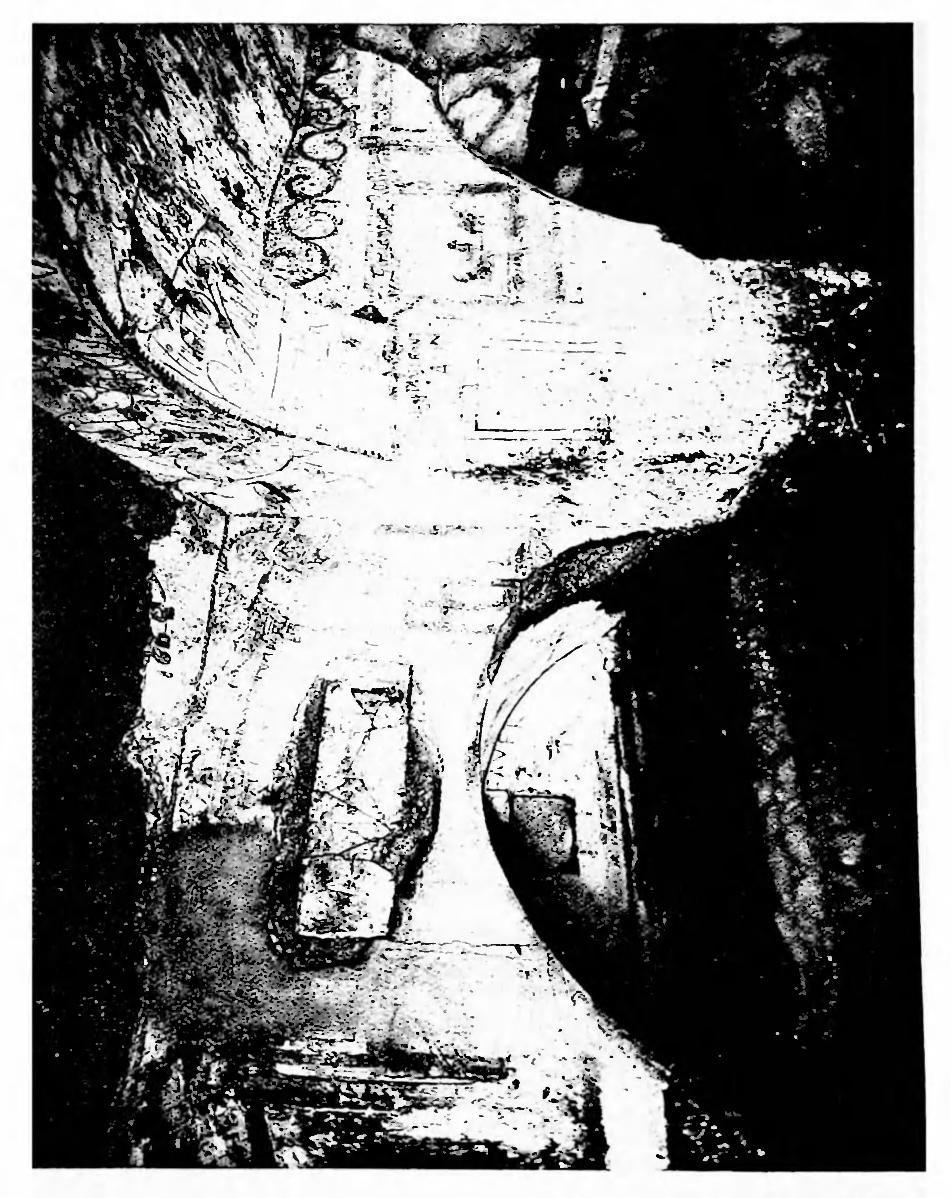
XX



XXI



XXII



XXIII

XXIV



1



2



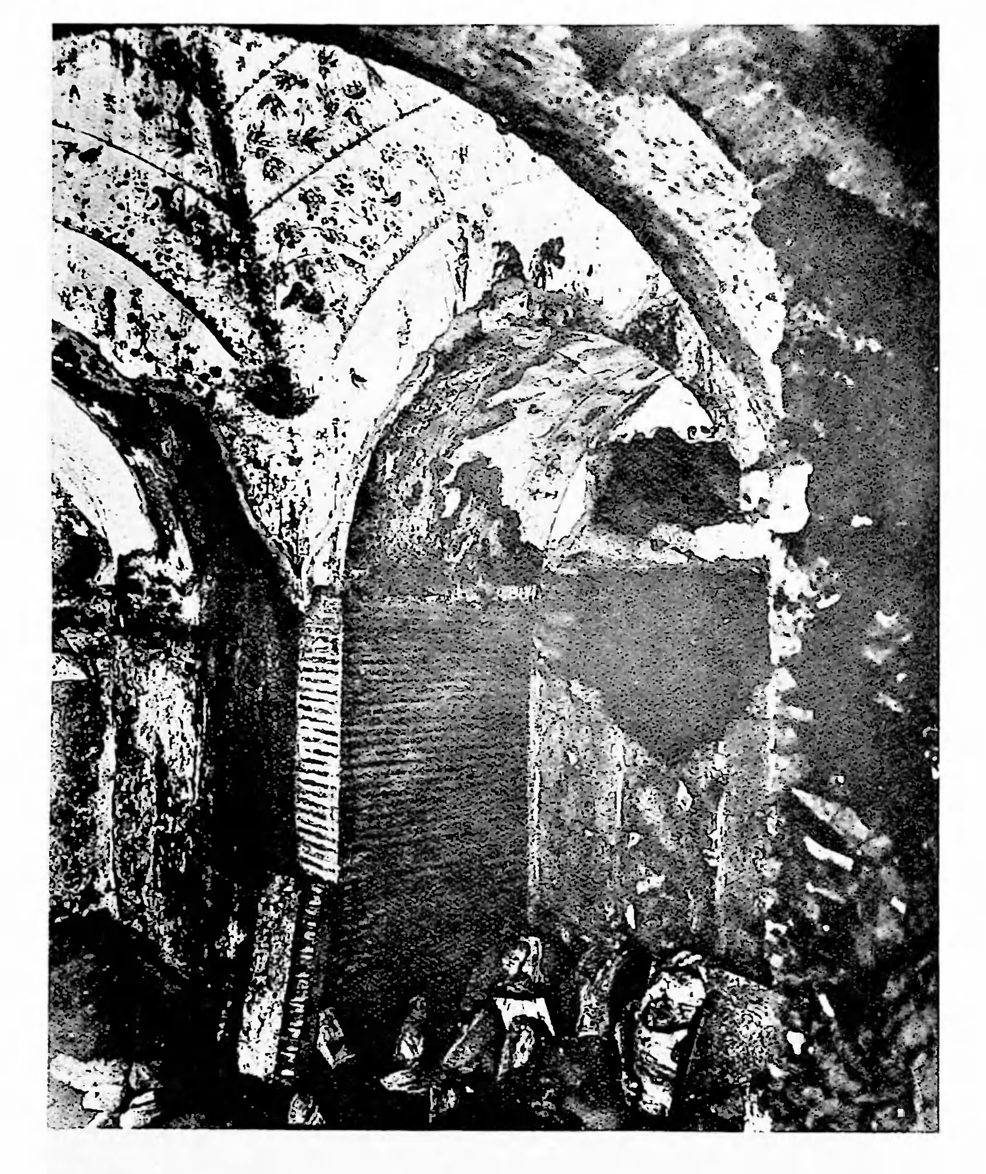
3



1



2



XXVI

2



1

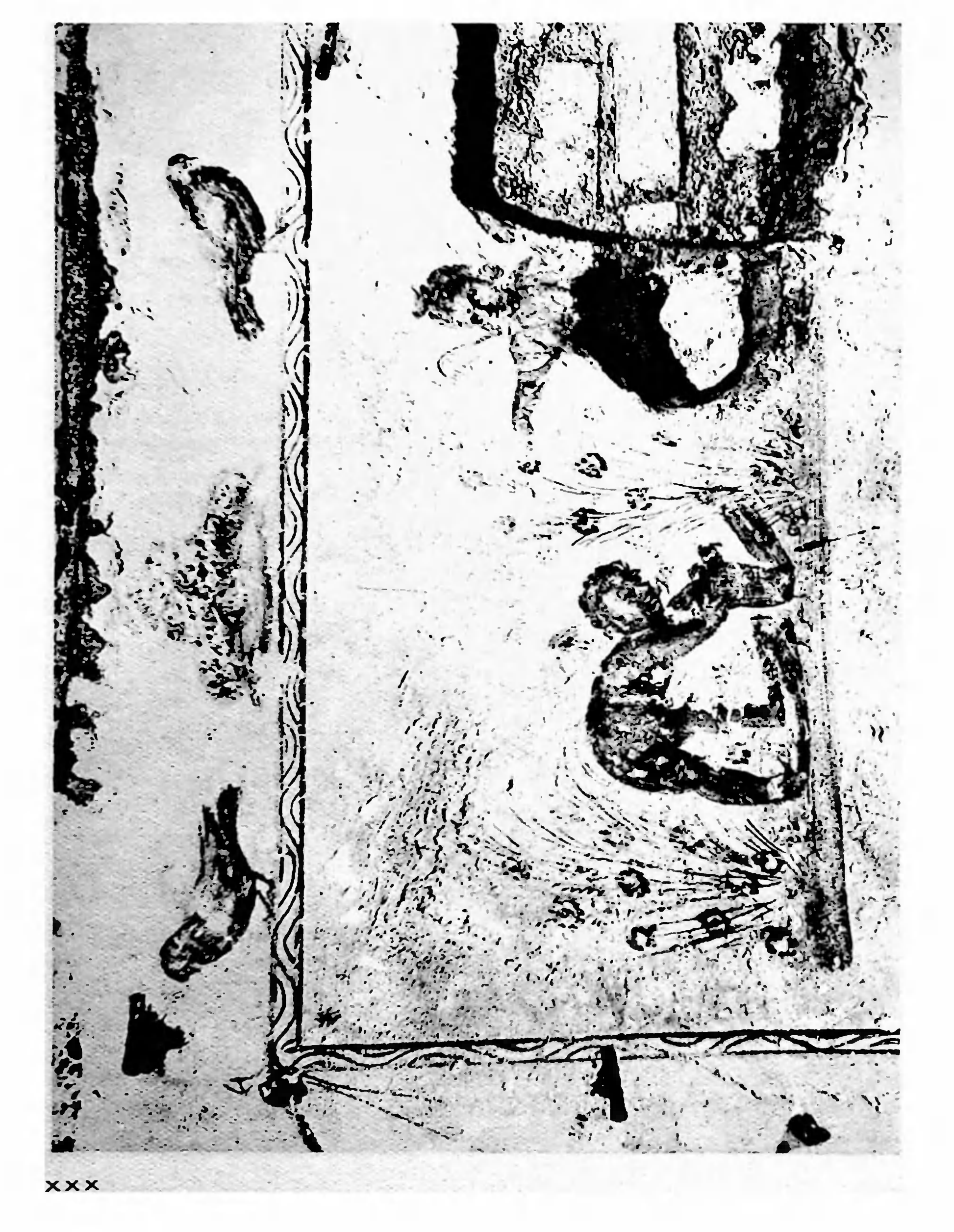
XXVII



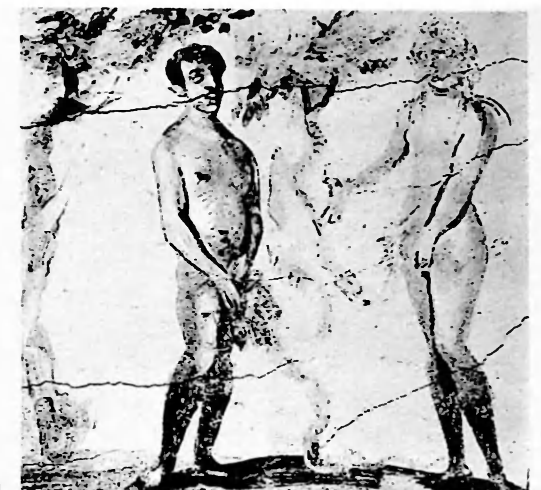
XXVIII

1

2



XXX


1


2



XXXII



XXXIII



XXXIV



XXXV



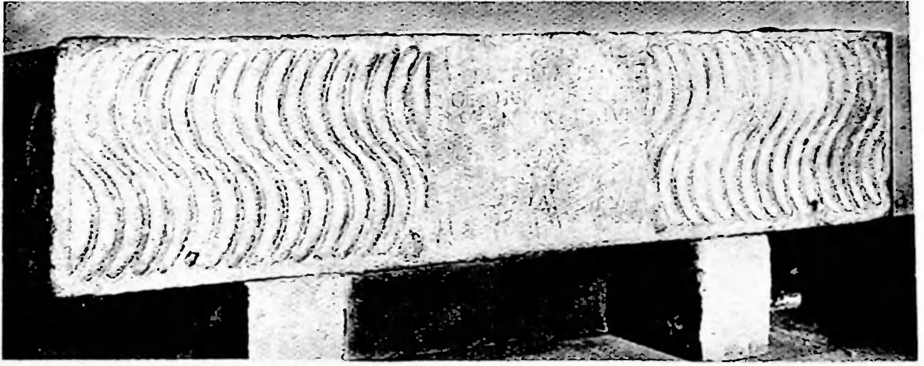
XXXVI


DIONYSAS


RIO VOLVSIANO
VTYCHETIS FILIO
Q FORTVNATO QVI VIM
S PASSI SVNT
GIA PIENTISSIMIS
R EFRIGERET NOS
TEST

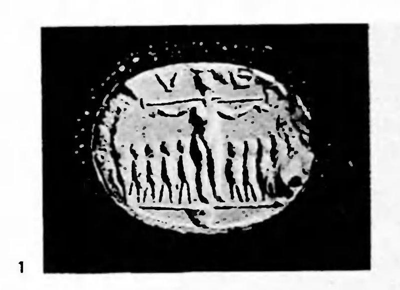
XXXVIII

1



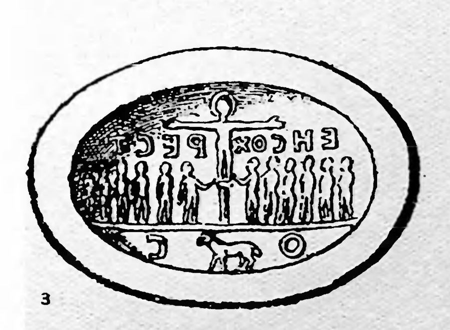
2



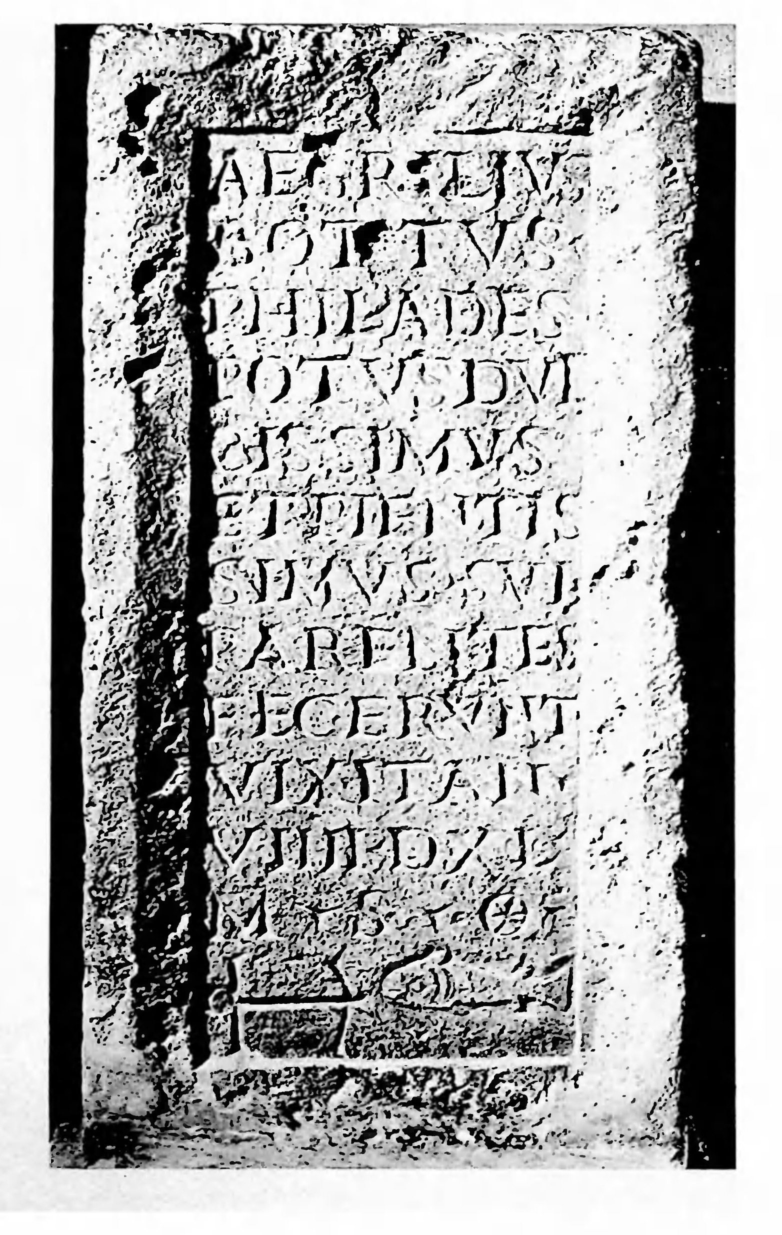


1

2



3



XLII



XLIII



XLIV


MVNIFICENTIA LEONIS. XIII. P. M.



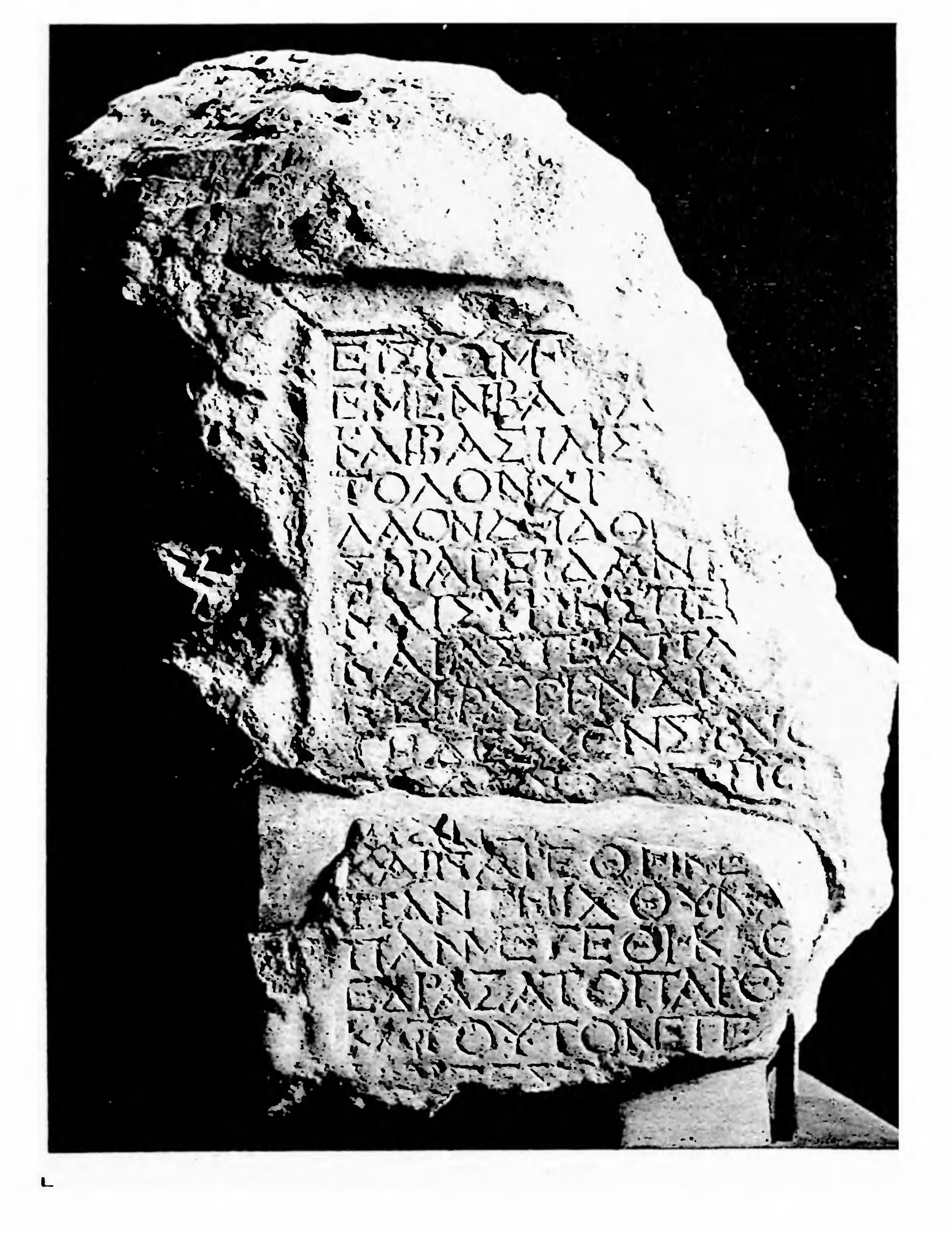
XLVI

EVTYCHIANO
FILIO·DVLCISSIMO
EVTYCHVS·PATER
DDVA·I·M·II·D·IIII
DEI·SERVS·I☧
·ΙΧΘΥϹ



XLVIII



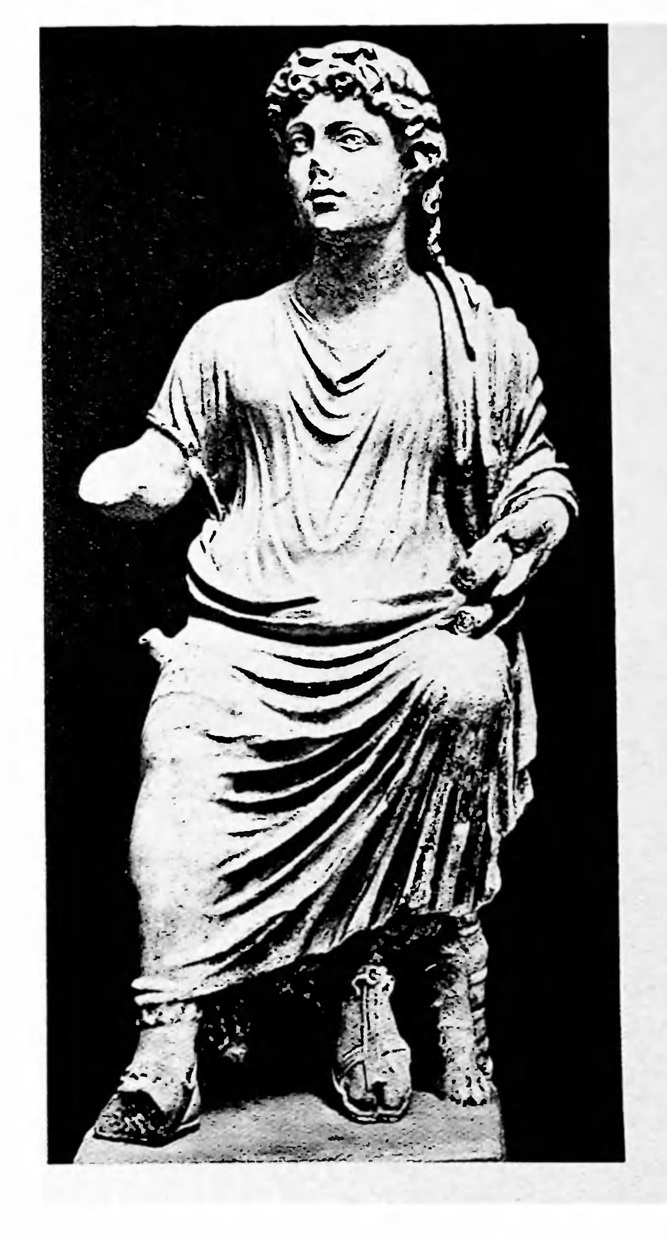


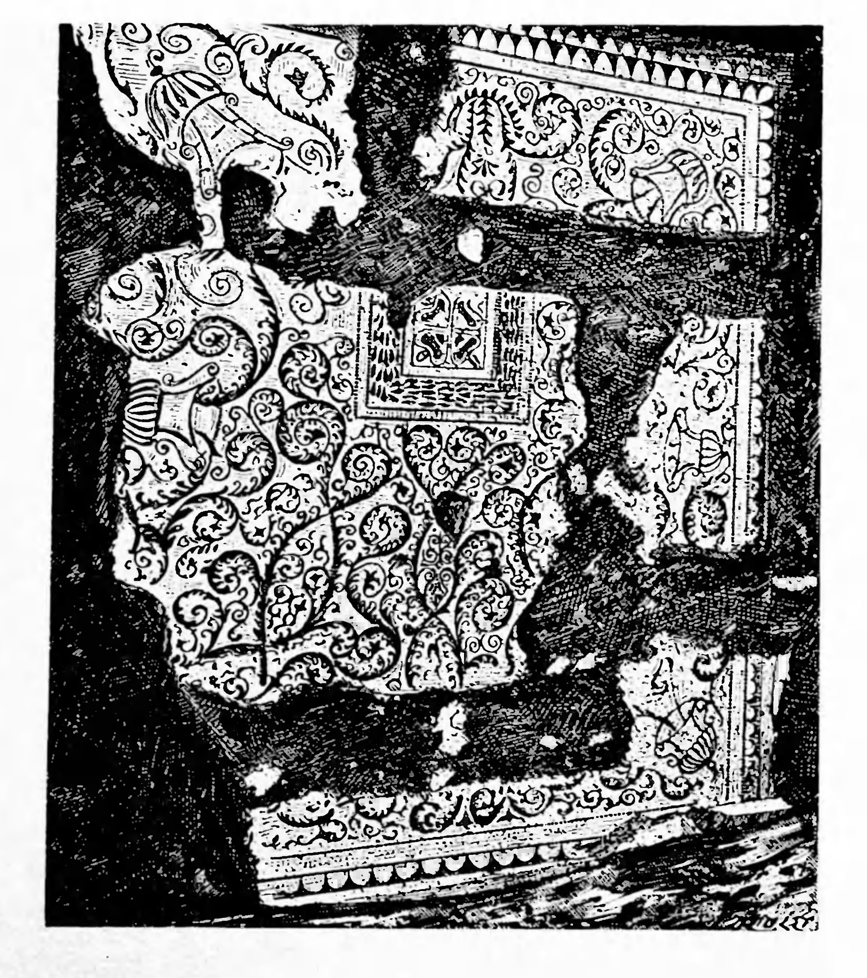

ΠΟΝΤΙΑΝΟϹΕΠΙϹΚ ΜΡ
LAPIS EST IN COEM

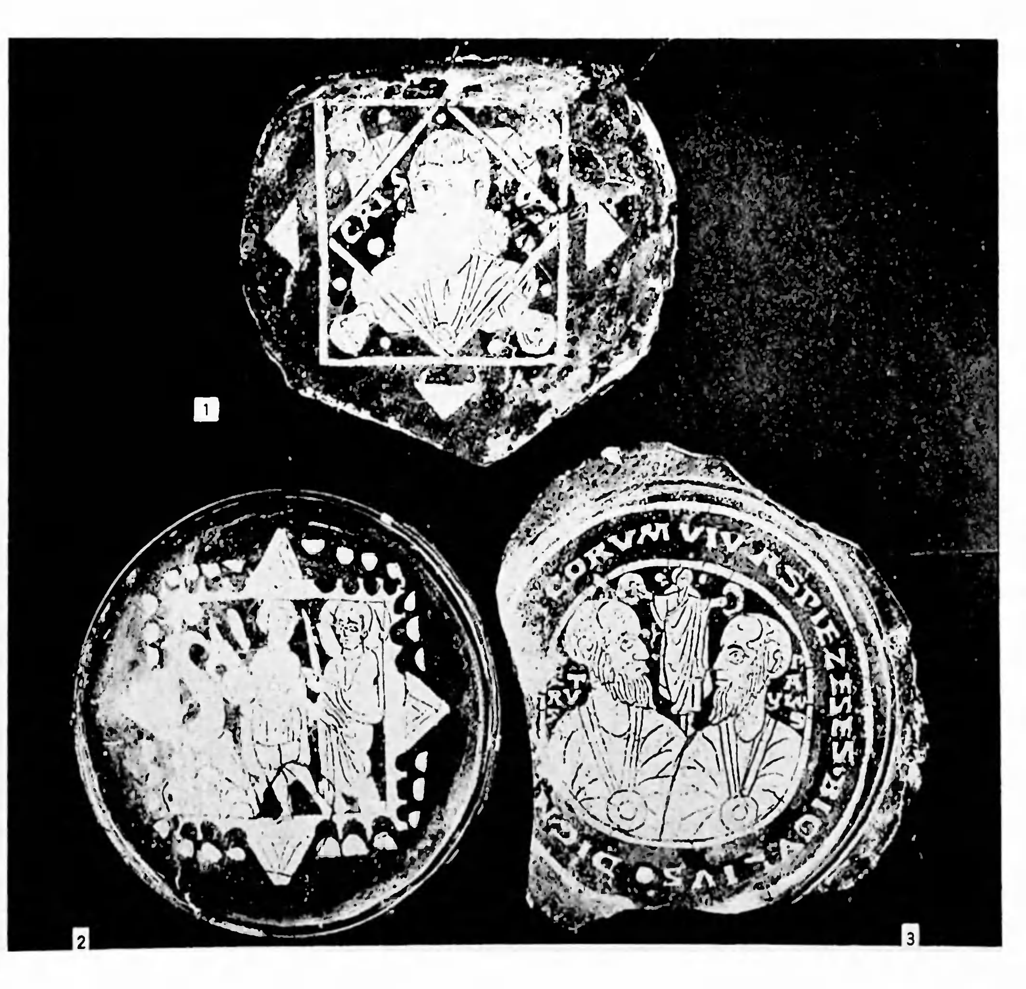


1

2

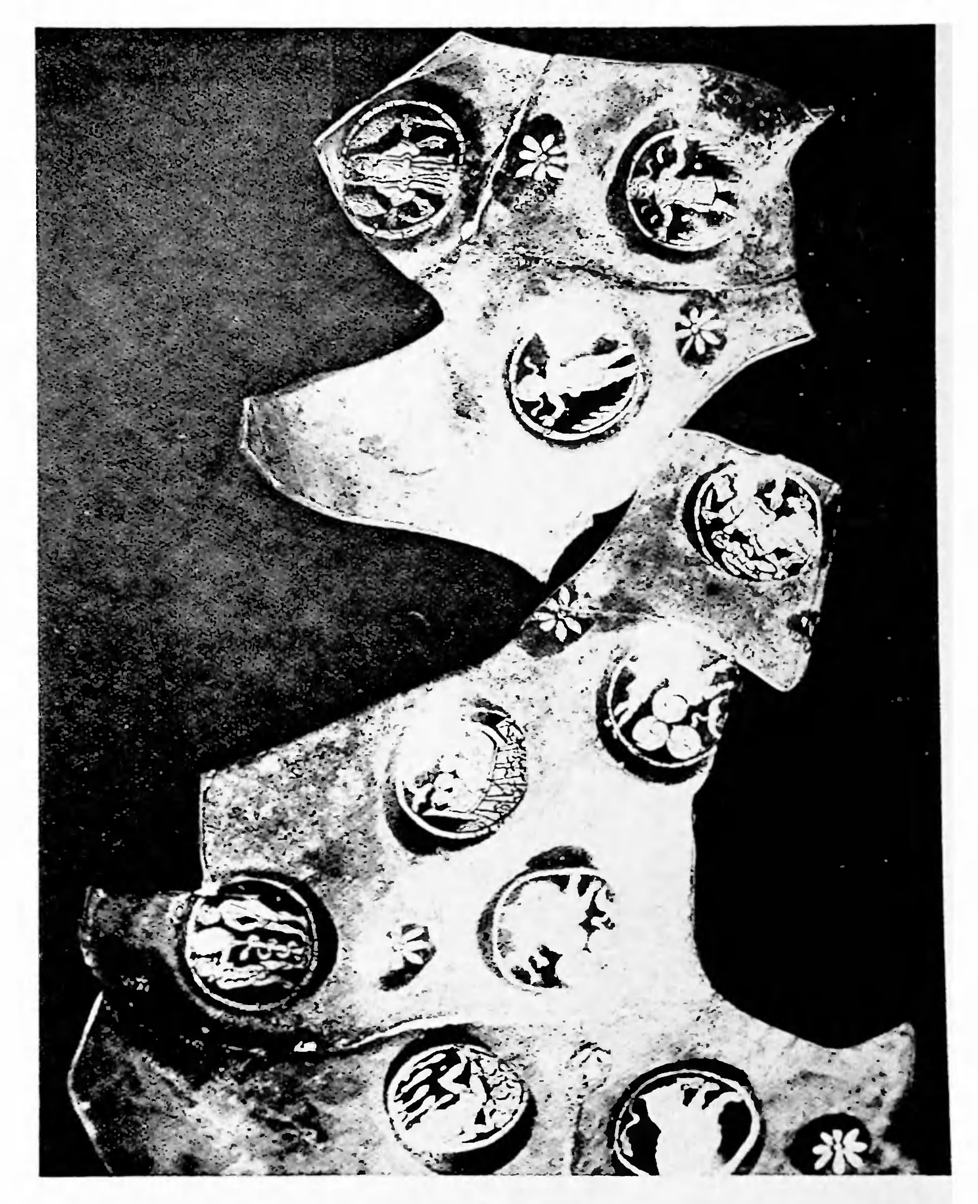




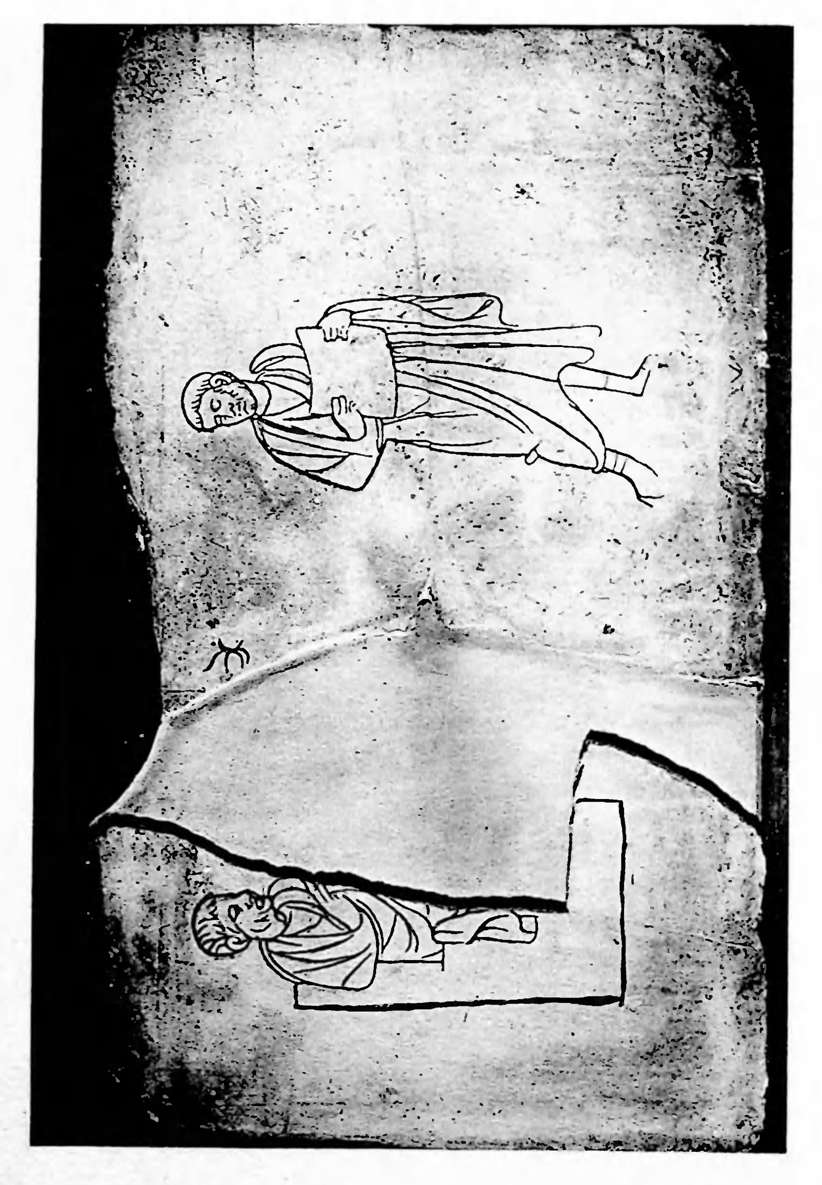

1
2
3



LVI



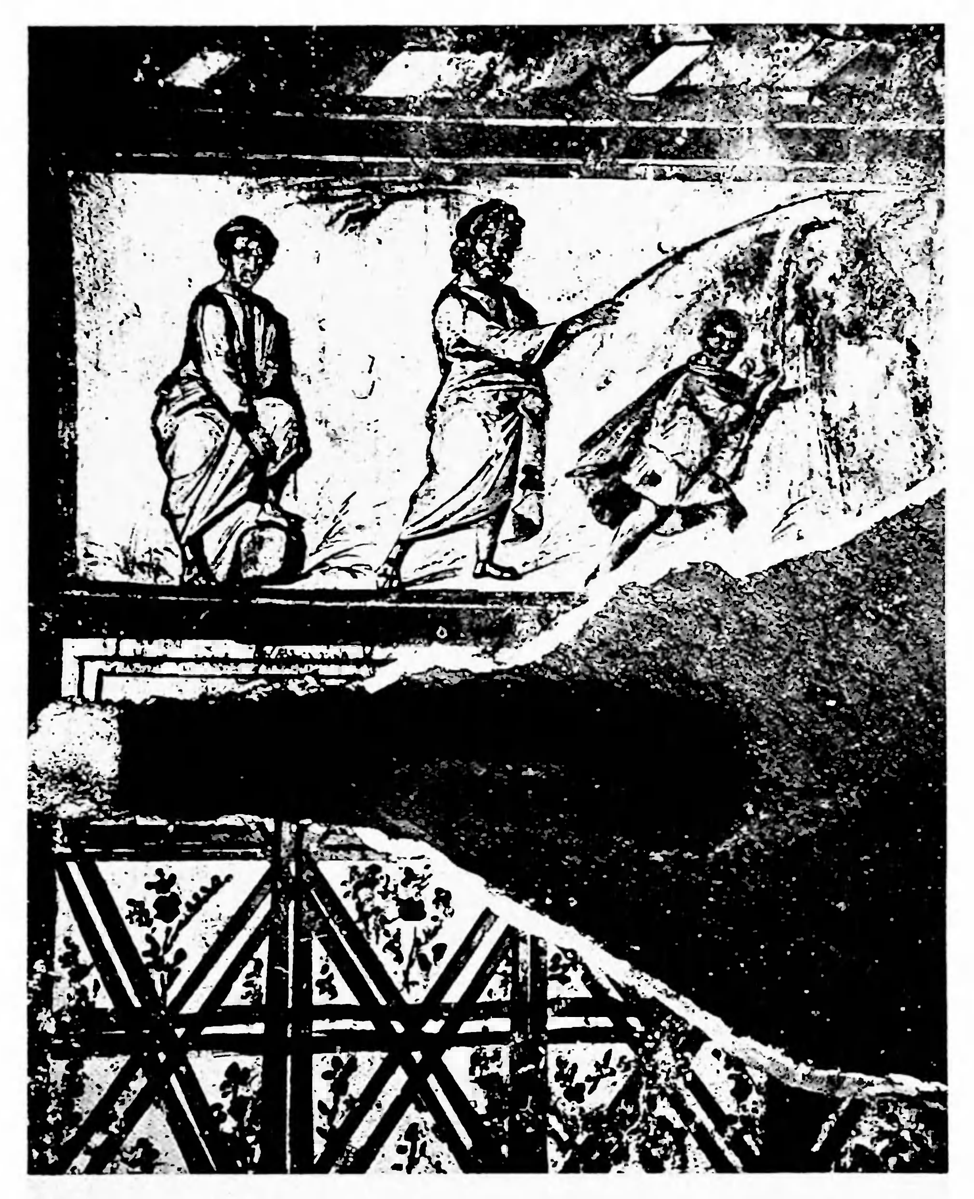
LVII



LVIII



LIX



LX